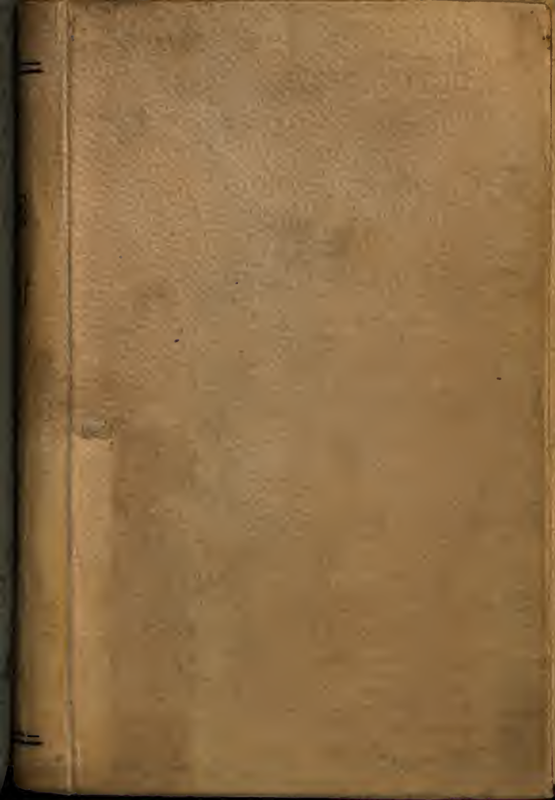


# ŒUVRES

## COMPLETTES

# DE MABLY.

## TOME NEUVIÈME.

# ŒUVRES

## COMPLETTES

# DE MABLY.

## TOME NEUVIÈME




*A PARIS,*

Chez Bossange, Masson et Besson;
Libraires, rue et cour des Mathurins.

An 3ᵉ. de l'ère républicaine.



# PRÉFACE.

Il y a deux années que, voyageant en Italie, un événement, dont il est inutile d'entretenir le public, me fit passer quelques mois au monastère du Mont Cassin. C'est le berceau de cet ordre célèbre, qui, au milieu de la barbarie où l'Europe a été plongée pendant plusieurs siècles, a cultivé les lettres avec soin, et auquel les savans doivent tout ce que nous avons aujourd'hui des ouvrages des anciens. La bibliothèque du Mont-Cassin, digne des hommes de mérite qui l'ont formée, est fort riche, et principalement en manuscrits. Le hasard m'en fit rencontrer un qui doit être très ancien, si les règles de critique sur cette matière sont

vraies; il est bien conservé, et a pour titre : *Entretiens de Phocion.*

Un ouvrage jusqu'alors inconnu, et qui porte le nom d'un des plus grands hommes de la Grèce, aussi célèbre par son éloquence que par ses vertus et ses talens militaires, fixa toute mon attention. A peine eus-je commencé à le parcourir, qu'il ne me fut plus possible de le quitter. Je le lus et le relus plusieurs fois. J'invitai le bibliothécaire à enrichir le public du trésor qu'il possédoit; mais comme il ne me répondit que d'une manière peu satisfaisante, en se plaignant du mépris que notre siècle fait des anciens, de la décadence des lettres, et de l'inutilité de multiplier les originaux, tandis qu'on ne lit plus Homère, Platon et Démosthène que dans des versions; je me hâtai de faire un extrait de la doctrine de Phocion. Ce premier essai me donna

l'envie de traduire ses entretiens : la briéveté de l'ouvrage me fit dévorer toutes les difficultés de mon entreprise, et depuis j'ai profité des premiers momens de loisir dont j'ai joui pour retoucher ma traduction, que je n'avois d'abord songé qu'à rendre exacte et littérale.

J'ai communiqué mon travail à quelques savans, et les ai consultés sur plusieurs passages que j'avois copiés exactement, et qui m'embarrassoient. Ils ont eu la bonté de m'aider de leurs conseils ; et en même temps que je m'acquitte du tribut de reconnoissance qui leur est dû, je ne dois pas laisser ignorer aux lecteurs, que si quelques-uns ne doutent pas que Nicoclès n'ait recueilli la doctrine de Phocion, ainsi que Platon et Xénophon ont recueilli celle de Socrate, d'autres soupçonnent que cet ouvrage pourroit bien n'avoir été

composé que dans un siècle postérieur même à celui de Plutarque.

Par quelle fatalité, m'a-t-on dit, Cicéron, qui avoit fait une étude profonde de tous les philosophes de la Grèce, et qui en expose souvent la doctrine avec une sorte de complaisance, ne cite-t-il Nicoclès, ni Phocion, dans aucun endroit de ses ouvrages philosophiques ? Ce silence n'est-il pas une preuve que le philosophe romain ne connoissoit pas les entretiens que vous avez découverts dans la poussière d'une bibliothèque ? Et, s'il ne les connoissoit pas, est-il vraisemblable qu'ils existassent de son temps ? Plutarque, ajoutoit on, cet écrivain si exact à rapporter tout ce qui est propre à faire connoître ses héros, a écrit la vie de Phocion ; eût-il négligé de rendre compte de son système moral et politique, s'il eût eu entre les mains l'ouvrage

de Nicoclès ? Il parle en deux endroits de Nicoclès même, comme de l'homme le plus tendrement attaché à Phocion. Comment auroit-il oublié d'avertir qu'il a fait et transmis à la postérité le tableau le plus précieux des mœurs et de l'esprit de son ami ? C'eût été relever la gloire de l'un et de l'autre. De-là on a conclu que les entretiens de Phocion ne sont pas d'une aussi haute antiqnité qu'on seroit d'abord tenté de le croire, et que le véritable auteur de cet ouvrage n'a vraisemblablement emprunté les noms respectables de Phocion et de Nicoclès, que pour donner plus de crédit à sa doctrine.

Quelque prévenu que je le sois en faveur des critiques qui m'ont fait ces objections, je l'avouerai cependant, elles ne m'ont pas convaincu. Est-ce amour-propre de traducteur, ou suis-je fondé en

raison ? Le public en jugera. Le silence de Cicéron, ou je me trompe fort, n'est point un argument invincible contre l'ouvrage dont je donne la traduction. Je ne vois pas que l'ordre des matières qu'il traitoit dans ses *offices*, ses *tusculanes*, ses *dialogues sur la nature des dieux*, etc. le conduisit à parler des entretiens de Phocion; pourquoi les auroit-il cités? C'est dans son *traité des loix*, et sur-tout dans ses *livres de la république*, qu'il auroit eu occasion d'en exposer la doctrine. Si je dis que vraisemblablement il l'a fait, il me semble qu'on ne peut m'opposer qu'un doute vague, qui ne prouve rien, puisqu'il s'en faut bien que le premier de ces ouvrages soit parvenu entier jusqu'à nous, et que le second ne nous est connu que par quelques fragmens très-courts.

Le silence de Plutarque forme,

j'en conviens, une difficulté plus spécieuse; mais de ce qu'il n'a pas cité l'écrit de Nicoclès, en faut-il conclure qu'il ne l'a pas connu? Ne voit-on pas que Phocion est peint dans cet historien avec les mêmes couleurs qu'il le peint lui-même dans ses entretiens? N'étoit-ce pas exposer de la manière la plus intéressante le système de morale et de politique de ce grand homme, que de le représenter lui-même inviolablement attaché à la pratique de toutes les vertus? Plutarque a cru avec raison que le devoir d'un historien se bornoit là. C'est parce que l'ouvrage de Nicoclès étoit entre les mains de tout le monde, qu'il aura peut-être regardé comme inutile d'en parler. Peut-être en avoit-il déjà rendu compte dans quelqu'un de ses ouvrages de morale; et si le temps nous en a dérobé plusieurs, comment peut-on

se prévaloir du silence de Plutarque? Je le remarquerai en passant, ce silence des écrivains, que la plupart des critiques emploient à chaque instant comme un argument décisif, ne forme presque jamais qu'un préjugé très-foible. S'il prouvoit quelque chose contre les entretiens de Phocion, il faudroit se livrer au pyrrhonisme reproché au père Hardouin, et douter avec lui que la plupart des écrits de l'antiquité fussent des auteurs dont ils portent le nom.

Mais ce qui répond à toutes les difficultés qu'on peut m'opposer, c'est l'éloquence, c'est la force, c'est l'énergie des entretiens de Phocion. Si les savans qui n'ont vu que ma traduction, dont je ne me dissimule pas l'extrême foiblesse, avoient lu l'original, ils y auroient reconnu sans peine ce caractère qui distingue le siècle de Platon, de

Thucydide et de Démosthène, des temps qui l'ont suivi. Je sais que plusieurs siècles encore après, et lorsque la Grèce fut même devenue une province romaine, les Grecs continuèrent à parler leur langue avec une extrême pureté; mais l'époque de la ruine de leur liberté fut l'époque de la décadence de leur génie. Les esprits amollis et plus timides, n'eurent plus une certaine sève, une certaine vigueur. On parla avec élégance, mais on pensa sans force; les idées du beau se perdirent; et l'éloquence cultivée par des rhéteurs, et non par des philosophes, abandonna son ancienne simplicité pour se parer d'ornemens inutiles.

La philosophie si sage, si lumineuse dans les écoles de Socrate et de Platon, dégénéra encore plus promptement que l'éloquence. Les sophistes, dont ces grands hommes

commençoient déjà à se plaindre, conjurèrent contre la vérité et l'étouffèrent. Pour augmenter le nombre de leurs disciples, à qui ils vendoient leurs leçons, ils se firent une étude d'inventer des opinions bizarres, hardies et extraordinaires, et un art de les défendre par de misérables subtilités. Croira-t-on aisément que de cette lie la philosophie soit sortie la doctrine des entretiens de Phocion? La politique fut encore plus négligée que la morale par des hommes qui n'étoient plus libres, qui n'aimoient plus leur patrie, et qui faisoient bassement la cour aux Romains. Mais je m'arrête trop long-temps sur cette matière. Les savans qui connoissent le génie et la manière, si je puis parler ainsi, de chaque siècle, se diront eux-mêmes, et mieux que je ne pourrois faire, tout ce que je fais ici. Pour le reste

du public, il ne s'occupe guère de ces sortes de discussions. Un ouvrage est-il bon, est-il mauvais? Voilà ce qui le touche, et non pas le nom de son auteur, et la date du temps où il a été écrit.

Quand Phocion prit part au gouvernement de sa patrie, la Grèce, divisée par ses querelles domestiques, n'étoit plus ce qu'elle avoit été autrefois, lorsque unie par les loix de sa confédération, et sous la conduite de Miltiade, d'Aristide, de Thémistocle, de Léonidas, etc. elle humilia l'orgueil des Perses. Les Lacédémoniens, jaloux des grandes choses qu'Athènes avoit faites pendant la guerre médique, et inquiets des sentimens d'ambition ou de vanité que cette république laissoit voir, n'avoient cherché qu'à lui faire perdre la considération qu'elle méritoit. Les Athéniens, trop fiers de leur côté d'avoir sauvé la Grèce,

et d'être les maîtres de la mer, ne tardèrent pas à se plaindre de l'injustice de Lacédémone, et lui disputèrent le commandement des armées dont elle avoit joui sans trouble, depuis qu'elle obéissoit aux sages instructions de Lycurgue. Ces deux peuples se firent des injustices et des injures; la guerre fut enfin allumée entre eux, et dès ce moment l'émulation, qui avoit produit mille vertus chez les Grecs, se convertit en une jalousie, qui produisit mille vices. Toutes les républiques de la Grèce prirent part à cette querelle; elles oublièrent qu'elles avoient la même origine, ne formoient qu'un peuple, et que leur alliance étoit le fondement de leur liberté. On ne connut plus aucune règle, aucun ordre, aucune subordination; on ne consulta que son ambition et sa vengeance; et pendant près de trente ans qu'Athènes

et Lacédémone se disputèrent l'empire de la Grèce avec opiniâtreté, leurs efforts inutiles, les maux qu'elles se faisoient, leur foiblesse qui en étoit le fruit, rien ne fut capable de les éclairer sur leurs intérêts, et de leur faire sentir qu'elles couroient à leur ruine.

Tout le monde sait la fin malheureuse de la guerre du Péloponèse. Les Athéniens, assiégés par mer et par terre, furent enfin obligés de recevoir la loi d'un vainqueur d'autant plus disposé à abuser des droits de la victoire, que ses succès lui avoient coûté plus de peine. Athènes vit détruire ses fortifications, Lysandre y abolit le gouvernement populaire; et cette ville, si jalouse et si fière de sa liberté, fut condamné à obéir à trente tyrans. Trasybule la délivra de ce joug rigoureux; mais des hommes d'abord corrompus par la

prospérité, familiarisés ensuite dans la servitude avec les vices les plus bas, recouvrèrent leur premier gouvernement, sans reprendre leur ancien caractère. Le goût des plaisirs et le luxe de quelques citoyens portèrent une licence extrême dans les mœurs. La pauvreté avilit la multitude, et la rendit insolente et séditieuse. L'amour de la patrie fût éteint, l'amour de la gloire fit place à l'amour des richesses, les loix combattues par les mœurs, ne conservèrent aucune force, et les magistrats méprisables et méprisés n'eurent aucune autorité.

Les Spartiates, quoique vainqueurs, ne jouirent pas cependant d'une fortune plus heureuse que les vaincus. En dominant sur la Grèce, ils ne sentoient que leur foiblesse, parce qu'ils avoient renoncé aux principales institutions de Lycurgue. L'injustice, la force et la ruse

qu'ils voulurent employer pour affermir et conserver leur empire, ne suppléerent point à la justice, à la modération, à la bienfaisance, par lesquelles ils avoient autrefois mérité la confiance des Grecs, et étoient devenus les chefs et les arbitres de leur confédération. Chaque ville, effrayée de l'ambition des Lacédémoniens, craignit avec raison d'éprouver le sort d'Athènes, si elle vouloit jouir de ses droits. Toute la Grèce s'agita pour secouer le joug ou pour prévenir la servitude; et la puissance de Sparte s'évanouit dès que les Thébains, qu'elle traitoit moins en sujets qu'en esclaves, se révoltèrent contre la tyrannie.

On vit Thèbes à la tête des affaires de la Grèce, et l'élévation inattendue d'une république, qui seroit restée dans l'obscurité, si elle n'avoit produit par hasard un

Pélopidas et un Epaminondas, fit éclater une révolution préparée par ses vices, et par l'inquiétude générale qui agitoit les Grecs. Il n'y eut point de ville un peu considérable qui ne crût devoir aspirer à la même fortune que Thèbes. Chaque peuple se fit des intérêts à part; il ne subsista plus aucune trace de l'ancienne union; les alliances jusqu'alors les plus respectées furent oubliées, et celles qui se formèrent au milieu du trouble et de l'anarchie n'inspirèrent aucune confiance. La politique, changée en une intrigue frauduleuse, ne servit plus que les passions les plus contraires au bien de la société. C'est dans cette situation déplorable que Philippe surprit la Grèce, en montant sur le trône de Macédoine; et on commençoit déjà à redouter son ambition, lorsque Phocion eut avec Aristias les entretiens que Nicoclès nous a conservés.

Cet ouvrage traite de la matière la plus importante pour les hommes. On remonte aux principes fondamentaux de la politique, et on prouve qu'elle ne peut travailler efficacement au bonheur de la société, qu'autant qu'elle est attachée aux règles de la plus exacte morale. Ce ne sont point ici les lieux communs d'un déclamateur, ni les spéculations d'un philosophe séparé des affaires, et qui ne connoît pas les hommes. Ce sont les préceptes d'un sage, dont la philosophie ne fut jamais oisive, que l'expérience éclaire, et qui puise dans la nature même de l'homme les principes de la science propre à le gouverner. Phocion commanda presque continuellement les armées d'Athènes. Ses concitoyens le chargèrent de plusieurs négociations de la plus grande importance dans les conjonctures les plus difficiles; et

il avoit mille fois éprouvé dans le sénat, et dans les assemblées du peuple, que sa république n'étoit foible, chancelante et méprisée, que parce qu'elle n'avoit plus de vertu. Nous avons beau nous être fait une idée toute différente de la politique, la vérité ne changera point au gré de notre ignorance et de nos caprices : si Phocion nous la découvre, rétractons nos erreurs, et tâchons de profiter de ses leçons.

Il seroit téméraire à moi de vouloir écrire ici la vie de ce grand homme ; en essayant d'égaler Plutarque, je sens combien mes efforts seroient inutiles. Je me contenterai de rapporter quelques traits de la vie de Phocion, propres à faire connoître ses mœurs et son caractère.

Il passe des écoles que Socrate avoit formées à l'armée de Cha-

brias, sous lequel il fit ses premières armes ; et tandis que le jeune disciple de Platon apprenoit l'art de la guerre de ce général habile, mais quelquefois paresseux ou emporté, il lui enseignoit à son tour à commander avec la diligence, l'exactitude et la modération dignes d'un grand capitaine. Chabrias démêla sans peine tous les talens de son élève et de son maître, et à la bataille de Naxe il lui confia le commandement de son aile gauche, qui décida de la victoire.

Athènes n'avoit plus de ces citoyens à la fois hommes d'état dans la place publique ou dans le sénat, et capitaines à la tête des armées. Les uns se destinoient aux emplois militaires, les autres aux fonctions civiles, et depuis ce partage, les talens et la république étoient également dégradés. Phocion fit revivre l'ancien usage ; réunir les talens,

c'étoit en quelque sorte multiplier les citoyens, les ressources de l'état, et les grands magistrats. Il croyoit que toutes les connoissances se prêtent un secours mutuel. Il gagna des batailles, traita de la paix, et fut le rival de Démosthène, qui l'appelloit *la hache de ses discours*, et ne craignit que lui de tous les orateurs dont Athènes étoit alors remplie.

En se rendant digne de tous les emplois de la république, Phocion n'en brigua jamais aucun. Quoique sûr de commander les armées, si on faisoit la guerre, il conseilla toujours la paix; et le peuple, à qui il reprocha sans cesse ses vices, tantôt avec force, tantôt avec une plaisanterie fine et piquante, le proclama quarante-cinq fois son capitaine général. Il gagna une bataille considérable sur les Macédo-

niens dans l'Eubée, chassa Philippe de l'Hellespont, dégagea Mégare qu'il attacha aux Athéniens, et défit le général Micion, qui ravageoit l'Attique. Toujours occupé à réparer les pertes que les autres capitaines avoient faites, et à rétablir, tantôt par sa prudence, tantôt par son courage, les affaires désespérées d'une république toujours trop lente ou trop précipitée dans ses démarches, il ne travailloit pas moins à faire des alliés à sa patrie qu'à la rendre redoutable à ses ennemis. Les peuples, accoutumés depuis long-temps à fuir avec leurs effets les plus précieux des pays dont les armées d'Athènes approchoient, les voyoient traverser leurs terres sans terreur, lorsque Phocion les commandoit; elles sembloient en effet reprendre leur ancien esprit en marchant sous les or-

dres de ce nouvel Aristide. On venoit au-devant de lui en habits de fête, et avec des couronnes de fleurs ; on lui apportoit des rafraîchissemens. Il rendoit les soldats aussi humains que braves ; sa vertu étoit le gage de la sûreté et de la foi publiques ; aucune ville, aucun port ne lui étoit fermé.

Phocion avoit, dans Athènes corrompue, les mœurs simples et frugales de l'ancienne Lacédémone. Né avec une fortune très-médiocre, sa pauvreté lui étoit chère. Il regarda les richesses comme un fardeau incommode pour le sage qui sait s'en passer, et comme un écueil pour la vertu qui n'est pas parvenue à les mépriser. Il refusa constamment les dons qu'Alexandre et Antipater voulurent lui faire. Condamné, comme Socrate, par une assemblée du peuple, à boire de

la ciguë, il n'eut pas de quoi payer le poison qu'on lui préparoit. *Puisqu'il faut acheter la mort à Athènes*, dit-il à un de ses amis, *acquittez-moi de cette dette, et donnez douze drachmes à l'exécuteur.*

Lui seul fut tranquille dans cette assemblée tumultueuse qui le condamna, et dont on n'exclut ni les esclaves, ni les étrangers, ni les hommes notés d'infamie. Les gens de bien n'y portèrent que leur consternation. Découragés par un spectacle si propre à intimider la vertu, s'il ne lui inspiroit un généreux désespoir, ils gémirent et baissèrent les yeux, en voyant Phocion accusé et chargé de fers. Nous reprochons à nos pères la mort de Socrate; la postérité, durent-ils dire, nous reprochera éternellement celle de Phocion. Nous ne le jugeons pas, nous l'as-

sassinons. Malheureux Athéniens! quel sort funeste nous attend, puisque c'est là le prix que nous gardons à la vertu!

En allant à sa prison, après avoir entendu son jugement, Phocion, dit Plutarque, conserva le même visage que quand il sortoit de l'assemblée de la place, aux acclamations du peuple, pour aller se mettre à la tête de l'armée, ou qu'il reparoissoit dans le sénat, après avoir vaincu les ennemis Il eut la générosité de pardonner sa mort à ses concitoyens, et ordonna à son fils de ne jamais penser à le venger. Les Athéniens ouvrirent bientôt les yeux sur leur injustice, et connurent la perte qu'ils avoient faite. Ils allèrent chercher à Mégare les cendres d'un homme à qui ses ennemis avoient fait refuser les honneurs de la sépulture dans l'Attique.

tique. On lui éleva un tombeau et une statue aux dépens de la république, et on fit mourir ses accusateurs, ou du moins leur chef Agnonides.

Nicoclès, qui nous a conservé la doctrine de Phocion, fut condamné avec lui à boire la ciguë. Cet ami, tendre et fidèle, ne vit dans cette affreuse catastrophe que l'horreur d'être témoin de la mort de Phocion, et le conjura de lui permettre de boire le poison avant lui. *Mon cher Nicoclès*, lui répondit Phocion, *votre demande me déchire le cœur ; mais puisque je n'ai jamais rien refusé à votre amitié, je veux bien vous faire encore ce dernier sacrifice.*

C'est inutilement que j'ai parcouru les historiens qui ont parlé des affaires d'Athènes et de la Grèce, sous les règnes d'Alexandre et de

ses premiers successeurs, pour y trouver quelques éclaircissemens sur Aristias, à qui Phocion donne des leçons de morale et de politique. Ce nom est peu connu dans l'antiquité; je ne me rappelle pas même qu'il ait été porté par d'autre homme connu, que par un poëte dramatique, contemporain d'Eschyle, et dont il ne nous reste aucun ouvrage. Sans doute qu'Aristias, qui avoit adopté les principes de son maître, mourut avant d'avoir pu consacrer ses lumières et ses talens au service de sa patrie. Pour Cléophane, à qui Nicoclès adresse les entretiens de Phocion, on sait qu'il étoit l'ami de ces deux grands hommes. Plutarque nous apprend qu'il servit dans l'armée que Phocion commanda dans l'Eubée, et contribua par ses talens au succès de la campagne.

Je n'ai qu'un mot à dire au sujet des remarques qui accompagnent ma traduction. Je me suis proposé de ne point abuser du privilège que les traducteurs et les commentateurs semblent s'être arrogé d'ennuyer par une érudition fastidieuse, ou par des réflexions puériles. Quand Nicoclès parlera de Lycurgue, de Solon, de Miltiade, d'Aristide, de Thémistocle, de Cimon, etc. ou qu'il indiquera quelque événement célèbre de l'histoire ancienne, je supposerai que mes lecteurs ont lu Hérodote, Thucydide, Xenophon, et les vies des hommes illustres de Plutarque, et je n'aurai point la vanité de vouloir leur apprendre ce qu'ils savent déjà. Je tâcherai d'être court dans les remarques qui ne roulent que sur la morale ; elles ne contiendront ordinairement que quel-

ques passages des anciens. Je me suis fait la même règle à l'égard des remarques qui regardent la politique ; je sais combien des lieux communs sur l'art de gouverner sont insipides.

---

# ENTRETIENS DE PHOCION, SUR LE RAPPORT DE LA MORALE AVEC LA POLITIQUE.

## PREMIER ENTRETIEN.

Ne désespérez pas du salut de la patrie, mon cher Cléophane, Athènes n'a point encore perdu la protection de Minerve, puisqu'elle possède Phocion. Peut-être nos citoyens ne sont-ils pas assez dépravés pour mépriser constamment sa philosophie : si nous la consultions, nous ressemblerions bientôt à nos pères ; nous verrions bientôt renaître des Miltiade, des Aristide, des Thémistocle, des Cimon,

et une république digne de ces grands hommes.

Pénétré de douleur à la vue des vices qui ont infecté l'ame de nos citoyens, et des guerres implacables qui ont succédé aux querelles passagères qui troubloient autrefois la Grèce sans la diviser (1),

(1) Avant la guerre du Péloponèse, les villes de la Grèce, libres et indépendantes, mais unies par des alliances et des sermens, à-peu-près comme le sont aujourd'hui les cantons Suisses, formoient une république fédérative. Malgré les différends qui s'élevoient quelquefois entre les alliés, les Grecs croyoient que la nation entière n'avoit et ne pouvoit avoir qu'un même intérêt, et ils ne regardoient pas comme de véritables guerres les hostilités qu'ils faisoient les uns contre les autres. C'est ce qui faisoit dire à Platon : *Aio equidem Græcos omnes inter se propinquos esse genere atque cognatos, à Barbaris autem diversos atque extraneos..... Quoties igitur Græcia adversùs Barbaros, vel contrà Græcos Barbari ipsi pugnabunt, bellum gerere asseremus, et hostes esse natura, et has inimicitias bellum vocabimus. Quandò verò Græci adversùs Græcos insurgunt, dicemus eos natura quidem amicos esse, morbo autem laborare in hoc Græciam, et seditionibus agitari, et seditiones has inimicitias appellabimus.* Plat. in Rep. l. 5. La guerre du Péloponèse, entreprise par des vues d'ambition, et soutenue pendant près de trente ans avec la plus grande opiniâtreté par les Athéniens, les Spartiates et leurs alliés, rompit tout lien entre

je crois ne voir de tout côté qne de funestes présages d'une servitude prochaine, et je vais chercher de la consolation dans les entretiens de Phocion. Mon cœur épanche dans le sien ses craintes et ses chagrins. Il n'y a, me dit-il, que les dieux qui soient immortels; les empires, les républiques se forment, s'élèvent, et leur prospérité même, dont ils abusent toujours, est toujours le signe de leur décadence. Ouvrage des hommes, ils portent l'empreinte de leur foiblesse; ils sont sujets, comme eux, aux maladies, à la caducité et à la mort. Vous et moi nous aurions dû naître dans des temps plus heureux; il est doux de voguer sur les mers quand un vent favorable agite mollement les vagues, et que le pilote lit sa route dans un ciel serein : mais ne murmurons point contre l'ordre éternel des choses, qui ne nous a pas destinés à ce bonheur. Au

les Grecs. On ne prit plus les armes pour se venger simplement d'une injure et exiger une réparation, mais pour détruire son ennemi, asservir ses voisins, et dominer sur la Grèce entière. Si Platon appelloit encore ces guerres cruelles des *séditions* ou des *émeutes*, c'étoit pour apprendre aux Grecs leur devoir, et les inviter à penser encore comme leurs pères avoient pensé.

milieu d'une mer orageuse et couverte d'écueils, nous devons, s'il est possible, espérer contre toute espérance, et ne pas abandonner lâchement la manœuvre du vaisseau. Mon cher Nicoclès, me dit Phocion, il n'est jamais permis de désespérer du salut de la république ; aux plus grands désordres opposez une plus grande sagesse, aux plus grands périls opposez un plus grand courage ; attendez des miracles de la part des dieux, et peut-être en ferez-vous. La république peut périr ; mais la consolation d'un bon citoyen, en s'ensevelissant sous ses ruines, c'est d'avoir tout tenté pour la sauver.

Que n'êtes vous avec nous, mon cher Cléophane ! Nous parlons de l'amour de la patrie et de la liberté, qui ne vit plus que dans le cœur de trois ou quatre citoyens ; nous regrettons cette ancienne simplicité, qui servoit de rempart aux bonnes mœurs ; nous gémissons sur la jouissance de ces faux plaisirs après lesquels nous courons, et qui ne nous préparent que des malheurs. Phocion, lui disois-je hier, je ne suis pas étonné que nos triomphes dans le cours de la guerre médique nous aient inspiré une folle présomp-

tion. Les hommes sont plus faits pour résister aux malheurs qu'à la prospérité; nous devions nous tenir sur nos gardes, et conjurer les dieux de mettre le comble à leurs bienfaits, en ne nous permettant pas d'en abuser, et nous nous sommes laissé imprudemment éblouir par notre gloire. Nous n'avons pas compris que cette prospérité disparoîtroit, si nous abandonnions les principes auxquels nous la devions. Trop fiers de régner sur la mer, nous avions cru, après la journée de Salamine, qu'il étoit indigne de nous de respecter les droits de Lacédémone, et de n'occuper que la seconde place dans la Grèce. Nos voisins et les colonies ont recherché notre alliance, et nous avons cru leur faire une grace en la leur accordant; nous avons eu la folie de vouloir leur vendre une protection que nous devions leur donner. Notre orgueilleuse ambition nous a bien ôt fait commettre de nouvelles fautes; nous avons cessé de respecter la liberté de nos amis, parce qu'ils étoient moins puissans que nous. Après les avoir affranchis du joug des Perses, nous avons voulu leur imposer le nôtre : ils souffroient patiemment notre orgueil; mais notre

avarice a enfin soulevé la leur (1), et ils sont devenus nos ennemis.

Nous fûmes punis de nos injustices par la révolte ou la défection de nos alliés; et au lieu d'ouvrir les yeux et de nous corriger, nous espérâmes de pouvoir être

(1) Après que les Perses vaincus sur mer et sur terre, eurent abandonné le projet d'asservir la Grèce, les Athéniens portèrent la guere en Asie, pour affranchir du joug de Xerxès les Grecs qui y étoient établis. Ces peuples accoutumés à la paix, ne faisoient la guerre qu'à regret. Athènes les en exempta, se contentant d'en exiger un tribut annuel de soixante talens, pour subvenir aux frais de son armée. *Pausanias*, l. 8. c. 53, en fait un reproche amer à Aristide. Il l'accuse d'avoir ouvert la porte à la cupidité, et accoutumé les Grecs à faire un trafic mercenaire de leurs alliances et de leurs forces. Périclès, en succédant à Cimon dans le gouvernement d'Athènes, porta ce tribut à six cents talens, et tout fut perdu. Les Grecs d'Asie voyoient qu'il étoit inutile de faire la guerre à la Perse humiliée; ils murmurèrent et se plaignirent de la continuation d'un impôt qui les ruinoit. Il fallut leur faire la guerre pour les contraindre à le payer. Le talent pesoit soixante livres de douze onces, qui, selon notre manière de compter, font quatre-vingt-dix marcs. Notre marc d'argent valant aujourd'hui cinquante livres, le talent grec valoit quatre mille cinq cents de nos livres numéraires. Le talent d'or pesoit de même soixante livres ou quatre-vingt-dix de nos marcs.

injustes impunément, et nous recourûmes à la force pour régner sur des peuples qui faisoient notre grandeur, en nous prêtant leurs vaisseaux et leurs bras : il a fallu les affoiblir et les ruiner, et nos succès mêmes sont devenus autant de disgraces pour nous. Qu'espérions-nous en rompant les nœuds de cette alliance antique et respectable, qui entretenoit la paix entre les Grecs, et qui les a fait triompher des armées innombrables de l'Asie? La guerre du Péloponèse, dont nous sommes les auteurs, a été le germe fécond de toutes nos calamités : nous avons été vaincus, et quand nous aurions été vainqueurs, notre sort et celui de la Grèce n'en auroient pas été plus heureux (1). Un esprit de

(1) Il est vraisemblable que les Athéniens auroient abusé de leur avantage avec encore plus de dureté que les Spartiates. Ceux-ci étoient accoutumés à la modération, et ils en donnèrent plusieurs marques dans le cours même de la guerre du Peloponèse ; les autres au contraire avoient toujours eu de l'ambition. Dès leur naissance ils avoient cru avoir une sorte de droit sur les pays qui produisent du blé, des oliviers et des vignes et ils se flattoient de s'en rendre un jour les maîtres. Dans la négociation qui précéda la guerre du Péloponèse, Athènes ne cacha point ses vrais sentimens. Thucydide, l. 1. c. 4. fait dire à ses ambassadeurs : *C'est de tout*

vertige s'étoit répandu d'Athènes dans toute la Grèce. La haine, la vengeance, l'ambition, les soupçons étoient dans tous les cœurs. Les Grecs étoient devenus eux-mêmes leurs plus grands ennemis; et ce que chaque république fait depuis ce moment fatal pour conserver sa liberté ou se rendre plus puissant, c'est précisément ce qui la perd.

Cependant, quelle que soit notre situation, je ne sais quel pressentiment m'avertit encore quelquefois que tout n'est pas désespéré. Si les dieux, Phocion, avoient voulu notre ruine entière, ils nous auroient laissé décheoir insensiblement; une corruption lente nous auroit privés des ressources nécessaires pour en

*temps que les plus forts sont les maîtres; nous ne sommes pas les auteurs de ce règlement, il est fondé dans la nature.* Etrange politique, et qu'il est encore plus étrange d'oser avouer! La manière dont Athènes traita ses alliés, fait juger comment elle en auroit usé avec la Grèce entière, si elle eût fait subir aux Spartiates le sort qu'elle éprouva elle-même. Son empire n'auroit pas été plus affermi que le fut celui de Lacédémone, quand elle voulut régner par la force. Les Athéniens auroient vu éclater contre eux des révoltes continuelles, et leur gouvernement foible et tumultueux, leur auroit préparé une prompte décadence.

sortir,

sortir; un bandeau, de jour en jour plus épais, nous auroit empêché de voir l'abyme où nous allons tomber. Mais la bonté infinie des dieux ne l'a pas permis; ils nous ont donné au contraire de grands avertissemens; ils ont permis que des révolutions subites et inattendues nous forçassent malgré nous à réfléchir.

Notre patrie, qui aspiroit à tout subjuguer, a vu en un jour renverser ses murailles, et établir dans son sein trente tyrans, d'autant plus cruels, qu'ils étoient des esclaves timides de Lysandre. Lacédémone, qui, après sa victoire, tyrannisoit la Grèce, et dont les armées, sous la conduite d'Agésilas, avoient porté la terreur jusques dans la capitale même du grand roi, a vu expirer sa puissance dans les champs de Leuctres: cet empire, qui a tant coûté de travaux à nos pères et aux Spartiates, que les uns cependant n'ont pu acquérir, que les autres n'ont pu conserver, quelle ville, instruite par tant d'expériences, ne doit pas juger aujourd'hui qu'il est insensé d'y aspirer par la force? Pourquoi la Grèce ne rentre-t-elle donc pas en elle-même? Les dieux ne se lassent point de nous avertir et de nous instruire; l'ambition de Philippe ne suffira-t-elle pas

pour nous rendre sages? C'est à nos vices, qui font notre foiblesse, que la Macédoine doit sa force et ses succès. Il est temps de connoître nos vrais intérêts; nous le voyons, nous le sentons, il semble même que nous voulions agir : mais toutes les facultes de notre ame se trouvent engourdies, et le moindre effort nous fatigue. Par quel art recouvrerons-nous donc notre courage et nos forces?

Phocion alloit me répondre, lorsque nous fûmes interrompus par Aristias. C'est un jeune homme né pour aimer et respecter la vertu, mais dont les sophistes avoient déjà commencé à gâter l'esprit. Il entra avec cet air avantageux d'un étourdi, qui croit posséder de grandes vérités, parce qu'il a des opinions bizarres, et qui s'admire avec complaisance pour avoir eu la force de secouer quelques préjugés grossiers. Je viens vous demander votre amitié, dit-il à Phocion en l'abordant, et vous ne pouvez me la refuser, c'est pour le bien de la patrie que je vous la demande.

Je commence, continua-t-il, à me lasser de cette philosophie oisive, qui n'enseigne que de stériles vérités, ou plutôt d'ingénieuses rêveries sur la formation de l'u-

nivers et la nature des dieux et de notre ame; on sait bientôt à quoi s'en tenir sur tout cela. Les hommes, après tout, sont faits pour vivre en société; c'est à leurs mains à préparer leur bonheur; c'est donc l'étude de la société, c'est-à-dire, la politique qui doit les occuper. Qui pourroit mieux me guider dans cette carrière que vous, Phocion, qui avez acquis à juste titre une si grande réputation à la tête de nos armées, dans le sénat et notre place publique? Je ne sais pourquoi nos affaires vont si mal; car Athènes, qui n'est plus barbare, a tout ce qu'il faut pour être la première république du monde. Tout abonde ici de toutes parts; nos richesses (1), nos talens et notre industrie

(1) Ce qu'Ariſtias dit ici à la louange de ſa patrie, reſſemble aſſez à ce qu'on trouve dans l'éloge funèbre que Périclès prononça aux funérailles de ceux qui avoient été tués dans la première campagne de la guerre du Péloponèſe. *Voyez Thucydide*, *l* 2, *c.* 7 Un pareil diſcours eſt bien digne de l'orateur qui le faiſoit, c'eſt-à dire, d'un magiſtrat qui, pour ſe rendre plus puiſſant, avoit corrompu les mœurs de ſa république. Ariſtide, Thémiſtocle & Cimon n'auroient point parlé ainſi. Les qualités que Périclès loue dans les Athéniens, ſont autant de vices, mais déguiſés avec art ſous les ornemens trompeurs de l'éloquence. Quand les Athéniens,

apportent parmi nous les délices de toute la terre. Faits pour cultiver tous les arts, nous les perfectionnons tous. La philosophie a poli nos mœurs, et nous avons appris à rendre les vertus commodes, faciles et agréables. L'amour de la gloire sait nous arracher sans effort aux plaisirs, et nous possédons au souverain degré le talent de jouir des avantages de la société. Sans nous flatter, ne valons-nous pas incontestablement mieux que nos voisins?

Voyez la pesanteur des Spartiates. Ils délibéreront encore dans un mois sur ce qu'il falloit exécuter il y a quinze jours. Rien n'égale la sottise des Béotiens que leur présomption. Pour avoir été un moment les arbitres de la Grèce, ils croient bonnement être en droit de la gouverner. La Phocide, avec son temple de Delphes, croupit dans un respect aussi ridicule que profond pour les oracles de son Apollon. Corinthe n'est grossièrement occupée que de son argent et du commerce qu'elle fait sur deux mers : le reste de la Grèce ne vaut pas l'honneur d'être nommé ; et si

toujours vains & avides de louanges, n'eurent plus de vertu, ils prirent le parti de louer leurs vices & d'en tirer vanité, plutôt que de se corriger.

nous ne l'avions pas un peu façonné, tout y seroit encore aussi barbare que nos respectables ancêtres du temps de Thésée. Malgré tous nos avantages, je ne suis pas content; il me semble que nos magistrats ne savent pas tirer parti de nos bonnes qualités; je sens que la république, qui devroit gouverner impérieusement la Grèce, s'énerve et dépérit par notre faute. Il ne nous échappe pas le moindre trait de génie; nous ne faisons rien de ce que nous devrions faire : à quoi nous servent donc nos talens? Il faudroit proposer de nouvelles loix, ou du moins corriger les anciennes. Solon pouvoit être bon autrefois; mais d'autres temps., d'autres soins. Une politique froide et sans imagination n'est propre qu'à engourdir les citoyens : enfin, Philippe et sa Macédoine ne laissent pas de m'inquiéter; c'est une chose indécente, et nous devrions déjà les avoir rangés à leur devoir.

Phocion sourit nonchalamment à ce début; pour moi je fus vivement tenté de corriger un petit présomptueux assez maladroit pour exciter notre mépris, en croyant mériter notre admiration. Je me tus cependant, et Aristias continua son discours, et nous exposa en détail ses ré-

flexions. Tout fut critiqué dans la république, et grace à l'énormité de nos sottises, le jeune homme eut assez souvent raison. Mais rien n'est égal à la folie des remèdes qu'il nous proposa. Il s'applaudissoit de ses découvertes, il blâma à plusieurs reprises la loi qui défend de haranguer dans la place publique avant l'âge de cinquante ans (1); il nous fit comprendre adroitement que cette loi ridicule privoit la république de ses sages conseils, et il se tut enfin; quand il crut nous avoir prouvé qu'il étoit le génie tutélaire d'Athènes, et qu'il ne falloit pas s'en prendre à lui, si la république tomboit en décadence.

(1) Cette loi étoit de Solon, & déplaisoit fort aux jeunes gens d'Athènes, qui, tout pleins d'orgueil après avoir fréquenté les écoles des sophistes, ne doutoient point que la république ne fût très-bien gouvernée, si on leur avoit permis de monter dans la tribune aux harangues, & de se mettre à la tête des affaires. Cette loi n'étoit plus observée régulièrement du temps de Phocion; car, selon la remarque de M. l'abbé d'Olivet sur la première *Philippique*, Démosthènes n'étoit que dans sa trentième année quand il prononça cette harangue. Peut-être cet orateur étoit seul excepté de la règle générale à cause de ses grands talens; mais il est plus vraisemblable que c'étoit un abus, suite du discrédit où les anciennes loix étoient tombées.

Je vous rends graces, lui dit Phocion, des lumières que vous m'avez communiquées, et je ne puis que louer votre zèle pour la patrie. Vous avez démêlé avec beaucoup d'esprit plusieurs vices de notre république et de la Grèce; cependant il me semble que dans le grand nombre de remèdes que vous voudriez essayer, vous n'avez point suivi un certain ordre, une certaine méthode que je croirois nécessaires, et sans lesquels tout ce que vous proposez, pallieroit peut-être pour un instant, mais ne guériroit pas nos maux. Que diriez-vous d'un médecin que j'appellerois auprès d'un hydropique dévoré d'une soif ardente, et qui ordonneroit simplement de le faire boire? Un sang enflammé circule dans ses veines: qu'on le mette dans un bain. Ce n'est point là la médecine, ce n'est que le conseil perfide d'un charlatan ignorant, qui, sans guérir la maladie, ne songe qu'à donner à son malade un soulagement passager, mais funeste.

Oseriez-vous vous ériger en médecin avant que d'avoir étudié toute la machine du corps humain? Non, sans doute; vous voudriez d'abord en connoître en détail toutes les parties; vous voudriez vous

instruire de leurs fonctions, de leurs différens rapports, et avoir examiné la vertu et la propriété de chaque remède. La politique, Aristias, est la médecine des états, et cette médecine n'a pas moins besoin que l'autre de connoissances et de méditations. Avant que d'imaginer tant de choses pour faire fleurir notre patrie, avez vous commencé par vous demander à vous-même, pourquoi les hommes ont consenti à renoncer à cette indépendance avec laquelle ils sont nés, et établi entre eux un gouvernement, des loix et des magistrats? Avez-vous bien réfléchi sur la nature du cœur et de l'esprit humains, et du bonheur dont nous sommes susceptibles? Etes-vous remonté à la source de nos passions? Connoissez-vous bien leur force, leur activité, leurs caprices? Avez-vous tâché de vous dépouiller de vos préjugés, pour ne consulter que la raison, et vous élever, par son secours, jusqu'à la connoissance des vues générales de la nature sur nous? Enfin, avez-vous tâché de distinguer nos vrais besoins de ceux que nous nous sommes faits nous-mêmes, de ces besoins artificiels qui causent peut-être tous nos malheurs, en nous procurant cependant par intervalle quelques plai-

sirs passagers dont nous sommes les dupes?

Sans ces connoissances préliminaires, qui vous répondra que l'objet que vous vous proposez, soit en effet celui que vous devez vous proposer? Comment serez-vous sûr que le remède que vous employez, produira le bien que vous en attendez, ou qu'en l'appliquant à une partie de la société, vous ne nuirez pas à l'autre? La politique ne seroit qu'un art aussi méprisable que les charlatans qui l'exercent aujourd'hui dans la Grèce, si, ne nous délivrant d'un mal que pour nous en donner un autre, elle ne remonte pas jusqu'à la cause des vices mêmes qui obstruent le corps de la république, ou qui en aigrissent et irritent les humeurs. Si vous ne cherchez, Aristias, qu'un recueil de charlatanneries ou de tours de passe-passe, je ne suis point votre fait; mais je vous avertis que ce n'est pas là la politique. L'art de tromper les hommes n'est point l'art de les rendre heureux. C'est parce que la Grèce n'est plus gouvernée que par des empiriques, qu'une fortune inconstante, capricieuse et cruelle décide impérieusement de notre sort. En courant après un bonheur chimérique, ombre légère qui nous trompe, et que nos mains

ne peuvent saisir, pourquoi sommes-nous étonnés de ne trouver que des malheurs ? Occupés du seul moment présent, ce moment nous échappe sans cesse, et notre politique, toujours placée dans des circonstances imprévues, voit tromper ses espérances et déconcerter ses projets. Nous éprouvons que ce qui sembloit procurer hier une sorte de calme à la république, y excite aujourd'hui un orage : que ne remontons-nous donc à ces principes lumineux, fixes et immuables que la nature nous a donnés pour chercher et affermir notre bonheur ?

Je jouissois d'un double plaisir, mon cher Cléophane ; j'écoutois Phocion, et je voyois Aristias, qui, en rentrant en lui-même, étoit combattu par l'envie de s'instruire et la confusion de s'être trompé. Ces sentimens se peignoient tour-à-tour sur son visage, et j'allai au secours de sa raison. Aristias, lui dis-je, je vous conseille de vous consoler de n'être pas tout-à-fait aussi habile que Phocion. Il rougit et sourit. Courage, ajoutai-je, si vous êtes assez généreux pour convenir qu'à vingt ans on peut sans honte ignorer bien des choses, vous serez sans doute digne d'être le disciple de Phocion. A ces mots,

l'amour de la vérité prit dans Aristias l'ascendant sur l'amour propre. Il me sauta au cou, et ce ne fut que par respect pour Phocion qu'il n'osa l'embrasser.

Je l'avoue, dit-il, il s'en faut bien, Phocion, que je sois prêt à corriger nos loix, et réparer les fautes de nos magistrats. Sans connoître encore mes erreurs, je vois que je dois m'être trompé, je n'en doute pas. Cependant, plus j'y réfléchis, moins je comprends votre pensée. Peut-il se faire, poursuivit-il, qu'au milieu des révolutions, qui changent continuellement la nature des affaires et la face des sociétés, l'art de gouverner ait des principes fixes, déterminés et immuables ? Sans doute, répartit Phocion, puisque la nature de l'homme, que la politique doit rendre heureux, tient elle-même à des principes fixes, déterminés et immuables. Les affaires peuvent changer avec nos caprices, mais ces changemens n'en apportent aucun aux règles de la nature, ni à la destination des hommes et de la société. Mais, insista Aristias, jetez les yeux, Phocion, sur les Barbares qui entourent la Grèce. Quelle prodigieuse différence ne remarquez-vous pas entre les Perses, les Scytes, les Thraces, les Macédoniens, etc, ? Nous

autres Grecs, nous semblons former une classe d'hommes à part. Chacune même de nos républiques n'a-t-elle pas des mœurs et une constitution différentes? N'aspirons-nous pas tous à un bonheur différent? Ce qui seroit sage dans la Grèce, où nous voulons être libres, deviendroit donc vicieux dans la Perse, où l'on aime la servitude. L'Arcadie, placée au milieu du Péloponèse, peut-elle se proposer le même objet que Corinthe? Nous, qui ne cultivons qu'une terre stérile et ingrate, devons-nous imiter le peuple qui habite la fertile Laconie? Puisque la société a, selon les lieux et les temps, des besoins différens; puisque de nouvelles circonstances et une révolution rendent souvent un peuple si différent de lui-même, la principale attention de la politique ne devroit-elle pas être de varier ses principes et sa conduite?

Qu'elle varie la manière d'appliquer ses principes, j'y consens, répondit Phocion, puisque tous les peuples qui se trompent, ne sont pas dans la même erreur, et que les uns sont plus ou moins éloignés que les autres du chemin qui conduit au bonheur. Mais croirez-vous, mon cher Aristias,

tias, que, suivant la bizarrerie de nos goûts, la nature, aussi inconstante et aussi capricieuse que nous, doive avoir différentes sortes de bonheur à nous distribuer? Non, elle n'en a qu'un qu'elle offre également à tous les hommes, et la politique doit commencer par connoître ce bonheur dont l'homme est susceptible, et les moyens qui lui sont donnés pour y parvenir.

Imaginez, Aristias, des voyageurs imprudens, qui, partant d'Athènes pour se rendre à Corinthe, sans s'instruire du chemin qu'ils doivent tenir, se seroient égarés sur la route de l'Ionie, de la Thrace ou de la Macédoine. En allant toujours devant eux, ils parv endront jusques dans les provinces où naît le jour, chez les nations hyperborées, ou chez les barbares qui habitent au-delà du Tanaïs; mais malgré leur courage et leur patience, ils périront de fatigue et de misère avant que de trouver sur les frontières du monde cette Corinthe, qui n'étoit d'abord qu'à quelques stades d'eux, et où ils pouvoient se rendre commodément. Telle est l'erreur de tous les peuples : ils cherchent péniblement le bonheur où il n'est pas;

et ils nomment politique, l'inquiétude qui les agite dans une course incertaine et trompeuse.

Vous savez, Aristias, continua Phocion, quelle étoit la situation de Lacédémone quand les dieux lui donnèrent Lycurgue pour législateur. Tous les Spartiates s'étoient fait des idées fausses et chimériques du bonheur. Les deux rois croyoient qu'il consiste à gouverner impérieusement une foule d'esclaves, les riches à voler le peuple, et la multitude à mépriser les loix dont on vouloit l'accabler. Les différens ordres de la république n'étoient quelquefois réunis que par des sentimens d'ambition, ou plutôt d'avarice, qui les rendoient odieux aux peuples voisins de la Laconie, sur lesquels ils exerçoient leurs brigandages, et dont ils éprouvoient à leur tour la vengeance.

Si Lycurgue eût nourri les erreurs de sa patrie, au lieu de les dissiper, les Spartiates, tour-à-tour en proie aux désordres de la tyrannie et de l'anarchie, et toujours malheureux en se flattant d'être un jour heureux, n'auroient cessé de se déchirer que quand un de leurs ennemis les auroit réduits eux-mêmes à la condition des Hélotes. Cet homme divin les mit sur la

route du bonheur. Son opération fut simple. Au lieu de consulter leurs préjugés, il ne consulte que la nature. Il descendit dans les profondeurs tortueuses du cœur humain, et pénétra les secrets de la Providence. Ses loix, faites pour réprimer nos passions, ne tendirent qu'à développer et affermir les loix mêmes que l'auteur de la nature nous prescrit par le ministère de la raison dont il nous a doués, et qui est le magistrat suprême et seul infaillible des hommes (1).

(1) Je ne puis m'empêcher de mettre ici sous les yeux de mes lecteurs un morceau admirable de Cicéron dans sa république. *Est quidem vera lex recta ratio, naturæ congruens, diffusa in omnes, constans, sempiterna, quæ vocet ad officium jubendo, vetando à fraude deterreat. Quæ tamen neque probos frustrà jubet aut vetat, nec improbos jubendo aut vetando movet. Huic legi neque abrogare fas est, neque derogari ex hâc aliquid licet, neque tota abrogari potest. Nec verò per senatum aut per populum solvi hâc lege possumus : neque est quærendus explanator, aut interpres ejus alius. Nec erit alia lex Romæ, alia Athenis, alia nunc, alia posthac, sed omnes gentes & omni tempore, una lex & sempiterna, & immutabilis continebit, unusque erit communis quasi magister & imperator omnium Deus, ille legis hujus inventor, disceptator, lator ; cui qui non parebit, ipse se fugiet, ac naturam hominis aspernabitur ; atque hoc ipso luet maximas pœnas, etiamsi cætera supplicia quæ*

A ces mots, mon cher Cléophane, Aristias, tout imbu de la doctrine de nos sophistes, ne put s'empêcher d'interrompre Phocion. Quelles sont donc, dit-il, ces loix mystérieuses que nous impose la raison ? Pourquoi étouffer des passions dont le feu salutaire donne le mouvement

*putantur effugerit.* C'est cette raison, dont parle Cicéron d'une manière si sublime & si vraie, qui doit être le principe & la règle de toute la morale & de toute la politique. *Les entretiens de Phocion* n'ont point d'autre objet que de développer cette importante vérité. Cicéron dit encore dans son traité des loix : *Quid est autem, non dicam in homine, sed in omni cœlo atque terrâ, ratione divinius ? Quæ, cum adolevit atque perfecta est, nominatur ritè sapientia. Est igitur, quoniàm nihil est ratione meliùs, eaque est in homine & in Deo, prima hominis cum Deo rationis societas..... Est enim unum jus quo devincta est hominum societas, & quod lex constituit una. Quæ lex est recta ratio imperandi, atque prohibendi : quam qui ignorat, is est injustus, sive est illa scripta uspiam sive nusquam..... Quod si populorum jussis, si principum decretis, si sententiis judicum jura constituerentur, jus esset latrocinari, jus adulterare, jus testamenta falsa supponere, si hæc suffragiis, aut scitis multitudinis probarentur. Quæ si tanta potentia est stultorum sententiis atque jussis, ut eorum suffragiis rerum natura vertatur ; cur non sentiunt, ut quæ mala perniciosaque sunt, habeantur pro bonis ac salutaribus ? Aut cur, cum jus ex injuria lex facere possit, bonum eadem facere non possit ex malo.*

et la vie à la société? La nature, qui nous ordonne impérieusement de courir sans relâche après le bonheur, ne nous fait-elle pas connoître clairement sa volonté et notre destination par cet attrait de plaisir ou cette pointe de douleur dont elle arme tout ce qui nous environne? Je fuis ou j'approche un objet, suivant qu'il me repousse ou qu'il m'appelle; et comment m'égarerois-je en obéissant à cet instinct? Mes passions, nées dans moi avant ma raison, ne sont-elles pas, comme elle, l'ouvrage de la nature? Ce flambeau pâle et obscur qui, dit-on, doit me guider, pourquoi luiroit-il le dernier à mes yeux? Si la nature avoit fait des hommes pour obéir à la raison, pourquoi seroient-ils les maîtres d'y désobéir? Cette nature est-elle foible, timide, impuissante, et bornée comme nos magistrats? Cette raison, dont on vante les oracles incertains, et dont nous sommes si fiers, n'est après tout que l'ouvrage de notre vanité; c'est à des préjugés formés par hasard, et consacrés par l'éducation et l'habitude, que nous donnons ce nom. Différente dans la Perse, dans l'Egypte, dans la Thrace; différente dans presque toutes les villes de la Grèce, chacun croit l'avoir, et per-

sonne en effet ne la possède. D'ailleurs foible, languissante, par tout esclave, lui sied-il d'affecter l'empire? C'est aux passions que la nature l'a donné, en leur donnant la force nécessaire pour nous subjuguer.

Jeune homme, répartit Phocion, que je vous plaindrois, si ces erreurs de votre esprit étoient passées jusques dans votre cœur pour y étouffer le germe de la vertu. A votre âge un paradoxe audacieux paroît la vérité, et il faut vous le pardonner, puisqu'à votre âge on n'est philosophe que par passion. Mais vous aurez honte un jour d'avoir confondu les appétits grossiers de nos sens et les égaremens de notre ame, avec ces loix prudentes que nous prescrit la raison.

Ah! mon cher Cléophane, que n'avez-vous été témoin de cet entretien? Ce Phocion, toujours si tranquille dans les débats tumultueux de notre place publique, vous l'auriez vu s'échauffer peu à peu pour les intérêts de la raison et de la vertu, car leur cause est commune, et parler enfin avec cette éloquence enflammée que je ne puis vous rendre.

Jeune homme, à qui les dieux ont accordé un cœur droit, mon cher Aristias,

je vous en conjure, ne corrompez pas le don précieux qu'ils vous ont fait. Si la raison n'est qu'un préjugé, frémissez-en, la vertu n'est plus qu'un mot inutile et vide de sens. Vous la bannissez de la terre, et quel affreux séjour serions-nous condamnés à habiter! Les tigres seroient moins dangereux pour l'homme que l'homme même. Ne fermez pas les yeux à la vérité qui vous éclaire de tous côtés. N'est-il pas évident que l'empire que nous laissons usurper à nos passions, est la source de tous nos maux? Et plût au ciel qu'une expérience éternelle, et toujours répétée, n'en multipliât pas chaque jour les preuves! tandis que ma raison, ministre de l'auteur de la nature parmi les hommes et l'organe de ses volontés, me crie d'être juste, humain, bienfaisant, qu'elle m'apprend à chercher mon bonheur particulier dans le bien public, et réunir les hommes par les vertus qui inspirent la sécurité et la confiance : examinez les ravages que les passions produisent dans la société. Chacune d'elles, aveugle sur tout autre intérêt que le sien, brise les liens de la république, en se regardant comme l'objet et le centre de tout. Le vice éloigne les uns des autres les citoyens que la vertu

rapprocheroit et tiendroit unis; il divise les peuples par les haines, les craintes et les soupçons. Rien n'est sacré pour les passions; guerres, meurtres, trahisons, violences, injustices, perfidies, lâchetés, voilà leur cortège; tandis que la raison appelle autour d'elle la paix, la bonne foi et le bonheur à la suite de toutes les vertus.

Nous tenons le milieu, mon cher Aristias, entre les pures intelligences et les brutes; ne soyons ni tout l'un ni tout l'autre. Le terme de la philosophie, c'est de connoître notre condition, et d'être assez sages pour nous tenir sans orgueil et sans bassesses à la place qui nous est assignée. Nous avons une raison et des passions : en riant du chagrin de ces philosophes farouches, qui voudroient détacher notre ame de tous les liens de nos sens, ne tombez pas dans l'erreur mille fois plus dangereuse de ces hommes sans mœurs, qui vous invitent à vous salir dans la fange de vos passions, et se repentent sans cesse de s'être laissés tromper par les faux biens qu'elles présentent. C'est aller plus loin que l'auteur de la nature, que de vouloir détruire nos passions; elles sont son ouvrage et immortelles comme

lui ; mais il nous ordonne de les tempérer, de les régler, de les diriger par les conseils de la raison, puisque ce n'est qu'ainsi qu'elles peuvent perdre leur venin, et contribuer à notre bonheur.

Tandis que Phocion parloit ainsi, Aristias, profondément occupé, tenoit les yeux baissés, et paroissoit accablé du poids de la vérité. La nature, dit-il enfin en soupirant, s'est donc jouée des hommes avec autant de perfidie que de cruauté. Pourquoi cet assemblage monstrueux et bizarre de qualités opposées ? pourquoi nous avoir entourés de piéges ? pourquoi du moins n'avoir pas donné à notre raison les forces ou le charme que possèdent nos passions ?

Humiliez-vous avec moi, lui répondit Phocion, devant la sagesse suprême. Ne soyons point assez téméraires, tandis que nous nous sentons pressés de tout côté par d'étroites limites, pour vouloir comprendre, embrasser et mesurer un être infini. Qui sommes-nous pour exiger qu'il nous rende compte de ses desseins et de sa conduite ? Ce que nous voyons de sa sagesse, doit nous jeter dans une admiration timide et respectueuse pour ce que nous ne voyons pas. S'il nous dévoiloit

le système général du monde, notre vue seroit-elle assez ferme et assez étendue pour en saisir toutes les parties et tous les rapports? Non, mon cher Aristias, si l'auteur de la nature vouloit nous révéler ses secrets, nous ne le comprendrions pas; il ne nous apprendroit que des mystères auxquels ne pourroit atteindre notre raison, faite pour des vérités d'un ordre inférieur.

Bornons-là nos connoissances et nos recherches. Les vérités qu'il nous est important de connoître, la providence nous les prodigue; elle les a mises, pour ainsi dire, sous notre main; mais le reste est caché sous un voile impénétrable. De quoi nous plaindrions-nous? N'est-il pas assez prouvé que nos passions ne donnent point le bonheur qu'elles promettent? Notre raison manque-t-elle de nous en avertir? A ces sirènes, dont la voix mélodieuse ne nous appelle que pour nous dévorer, que n'opposons-nous donc la prudence d'Ulysse? La politique attendra-t-elle de nouvelles révolutions dans les états, de nouvelles disgraces, de nouvelles décadences, pour se convaincre que le bonheur des sociétés veut un autre fondement que des passions injustes, aveugles, légères, in-

constantes et capricieuses ? Faites-vous, mon cher Aristias, un tableau du spectacle que présenteroit la terre, si tous ses habitans, semblables à ce divin Socrate, dont Platon et Xénocrate m'ont cent fois tracé le portrait; réunissoient en eux toutes les vertus. S'il est vrai que dans ce nouvel âge d'or, où les passions seroient réprimées et dirigées par la raison, la félicité habiteroit parmi les hommes, n'est-il pas certain que la politique doit nous faire aimer la vertu, et que c'est-là le seul objet que doivent se proposer les législateurs, les loix et les magistrats ?

Les sophistes pourront déclamer contre les droits de la raison en faveur des passions, quand ils pourront nous faire appercevoir les grands avantages qu'une république retire de l'avarice, de la prodigalité, de la paresse, de l'intempérance, de l'injustice de ses citoyens et de ses magistrats. Pour les confondre, mon cher Aristias, invitez-les à remonter dans les siècles les plus reculés, et, pour ainsi dire, à la naissance du genre humain. Faites-leur remarquer que la Grèce fut arrosée de sang et de larmes, tant que nos pères, plus semblables à des bêtes farouches qu'à des hommes, vécurent sous l'empire des

passions. Invitez ces grands philosophes, si ennemis de la raison, à nous apprendre pourquoi nous ne commençâmes à être moins malheureux, que quand des loix et des magistrats, par une suite des premières conventions, se servant tour à tour des châtimens et des récompenses, commencèrent à réprimer quelques passions, et à mettre en honneur quelques vertus. Suivez les fastes de la Grèce, et vous verrez toujours les peuples plus ou moins heureux, suivant que la politique plus ou moins habile, a rendu les mœurs plus ou moins honnêtes.

Cent de nos villes ont été déchirées par des divisions intestines; recherchez-en les causes, et vous verrez constamment que quelque passion, enhardie par l'espérance du succès ou l'impunité, a rompu le frein trop foible qui la retenoit. Vous compterez toujours nos calamités par le nombre de nos vices. Nous savons les maux qu'ont produits les passions d'un Périclès, d'un Cléon, d'un Alcibiade; je puis vous les citer. Mais vous, citez-moi ceux qu'ont faits les vertus de Miltiade, d'Aristide et de Cimon. Mille tyrans ont autrefois usurpé la souveraineté dans les républiques; en auroient-ils osé former le projet,

projet, si leurs concitoyens, déjà esclaves de leurs passions, n'avoient été préparés à sacrifier leur patrie et leur liberté à leur vengeance et à leur avarice?

Mais nous, Aristias, mais nous, pourquoi sommes-nous aujourd'hui si différens de nos pères? pourquoi tombons-nous dans le mépris? pourquoi ne sommes nous plus heureux? N'en accusez pas, avec les sophistes, une fortune aveugle qui n'existe point; ne vous en prenez qu'au changement qui s'est fait dans nos mœurs. La soif de l'argent qui nous dévore, a étouffé l'amour de la patrie. Le luxe du citoyen refuse tout aux devoirs de l'humanité. Les plaisirs, l'oisiveté, la mollesse, mille autres vices ont avili nos ames. Quel Trasybule nous délivrera de ces tyrans plus implacables que Critias (1)? Rendez-nous les vertus de ces Athéniens qui ont vaincu Xerzès; rendez à tous les Grecs leur première tempérance et leur justice, et vous nous rendrez en même temps notre ancienne union, et les forces qui ont con-

(1) Critias étoit un des trente tyrans que Lysandre établit à Athènes. Il fut plus cruel que ses collègues : il porta cette loi ridicule, par laquelle il étoit défendu d'enseigner dans Athènes l'art de raisonner.

servé notre liberté. Dès que les Grecs seront vertueux, ils regarderont encore la Grèce entière comme leur patrie commune. Philippe, qui nous brave et médite notre asservissement en armant nos vices contre nous-mêmes, trembleroit au nom de la Grèce, ou plutôt nous regarderoit encore comme les protecteurs de son royaume.

Tel est l'ordre établi dans les choses humaines, mon cher Aristias, que la prospérité des états est la récompense certaine et constante de leurs vertus; et l'adversité, le châtiment infaillible de leurs vices. L'histoire des siècles passés instruit le nôtre de cette vérité, et nous servirons à notre tour de leçon à nos neveux. Examinez ces révolutions qui ont détruit tant d'empires; ce sont autant de voix par lesquelles la providence crie aux hommes: « Défiez vous de vos passions, elles ne » vous flattent que pour vous tromper, » elles vous promettent le bonheur. Mais » si vous prêtez l'oreille à leurs mensonges, elles deviendront vos bourreaux, » elles vous conduiront à la servitude; » un tyran domestique, ou un vainqueur » étranger, servira d'instrument à votre » punition. »

Allez, mon cher Aristias, lui répondit Phocion en l'embrassant, méditez les grandes vérités que je viens de vous exposer, et dites-vous à vous-même tout ce que je pourrois ajouter aux premières réflexions qui se sont présentées à mon esprit. Puisqu'en nous donnant un desir insatiable de bonheur, la nature nous a tracé une route pour y arriver, ne dites plus, avec les sophistes, qu'elle est notre marâtre, et que nous sommes condamnés à subir le sort de Tentale. Imposez silence à vos passions pour interroger votre raison, et elle vous apprendra tous les devoirs de l'homme. Vous connoîtrez notre destination, et vous verrez que la politique ne nous égare que quand elle se prostitue au service des passions. Vous êtes meilleur, Aristias, que vous ne croyez; il n'est pas possible que vous soyez long-temps dans l'erreur. Les opinions de nos sophistes ont pu, par je ne sais quel air de nouveauté ou d'audace, surprendre votre imagination; mais vous touchez à cet âge où l'on a déjà assez d'expérience pour commencer à se défier de ses passions, et on apprend bientôt à les vaincre, ou du moins à les combattre, quand on n'a pas le cœur corrompu.

Vous voyez, me dit Phocion, après qu'Aristias fut forti, de quelle doctrine on empoisonne l'esprit de nos jeunes gens. A peine ont-ils découvert que tout n'est pas vrai, qu'ils croient ridiculement que tout est faux. Enivrés d'orgueil, ils font main-basse sur tout ce qui se présente. Dans leurs accès de philosophie, ces petits héros mesurent la grandeur de leurs prétendus triomphes à l'importance des vérités qu'ils osent attaquer. Assez sots pour fermer les yeux à l'évidence, et douter imperturbablement de tout, ils croient avoir tout détruit, ou persuader aux ignorans qu'ils ont tout examiné. Quand on cherche à étouffer la voix et l'autorité de la raison, quand on veut la rendre l'esclave des passions, quelle sûreté, quel lien peut-il y avoir entre les hommes? Que voulez-vous que la république espère des citoyens et des magistrats? Elle touche au moment de sa ruine. Aristias changera, ajouta Phocion, je vous le prédis. C'est un bon augure que ce silence modeste qu'il a gardé pendant que je l'avertissois de ses erreurs; il n'a pas de vice qui les lui rende chères. Il me semble que son cœur s'est ouvert à mes instructions. Plus étourdi, plus vain, plus présomp-

tueux que méchant, il se rendra aux lumières de la raison; et plût aux dieux que tous nos Athéniens lui ressemblassent!

## SECOND ENTRETIEN.

PHOCION ne s'est point trompé, mon cher Cléophane. Ses paroles, comme un trait de flamme, avoient porté la lumière dans l'esprit d'Aristias. Ce jeune homme vint hier chez moi, il étoit embarrassé en m'abordant; il n'osoit presque pas me regarder. Que Phocion est sage! me dit-il en rompant le silence; je m'égarois, et ses discours ont fait revivre dans mon cœur un goût pour la vertu, que je travaillois malheureusement à détruire. Qu'il m'a paru éclairé! quoiqu'il humiliât mon amour-propre. Que je crains de lui paroître aussi méprisable que je me le parois à moi-même. Depuis que je l'ai vu, je n'ai été occupé qu'à méditer sa doctrine. Je m'étonnne à la fois de ma témérité de vouloir tout savoir, et de la foiblesse avec laquelle j'ai été la dupe de quelque so-

phismes. En commençant à me connoître, je commence à goûter une sorte de tranquillité qui, je crois, n'accompagne jamais l'erreur. Je brûle d'impatience de revoir Phocion, et je crains de me présenter devant lui ; je crains qu'il ne me trouve pas encore digne de l'écouter.

Aristias, lui répondis-je, les sophistes s'irritent, quand on ose attaquer leurs opinions, c'est que l'avarice les fait parler. Ils craignent que leurs leçons, dont ils font un trafic mercenaire, ne soient décriées. Mais un philosophe n'a d'autre intérêt que celui de la vérité, et il sait trop combien elle nous est étrangère pour n'être pas indulgent Phocion, je vous en réponds, pardonnera à votre âge de vous être laissé tromper par les sophistes, et par les passions bien plus habiles qu'eux. Il vous saura gré de vous repentir, et peut être même de vos erreurs, puisque vous les abjurez ; car il est toujours beau de se corriger. Venez, Aristias, venez apprendre avec moi de nouvelles vérités, et veuillent les dieux les rendre utiles à la république !

Jouissez de votre victoire, dis-je à Phocion en l'abordant, voici Aristias ; vous l'avez rendu à la raison dans un âge

où l'on se fait un mérite de ne la pas consulter. La présence d'un homme vertueux a-t-elle donc, mon cher Cléophane, le même pouvoir que les autels des dieux, qui rassurent les supplians qui en approchent? Aristias n'eut plus aucun embarras. Il assura Phocion qu'il rendoit à la raison toute sa dignité et tous ses droits. C'est une étrange folie, dit-il, d'oser usurper le nom de philosophe, en même temps qu'on se ravale à la condition des animaux, et de prétendre raisonner en soutenant qu'il n'y a point de raison. J'ai quelque peine à comprendre par quels écarts j'étois venu à croire qu'il est sage d'obéir à des passions, dont une expérience journalière nous fait connoître l'emportement, les caprices et l'injustice. Le bonheur est sans doute compagnon de l'ordre et de la paix; et les passions mêmes, ennemies les unes des autres, sont dans un état perpétuel de guerre. Quels biens puis-je en attendre? Quels maux au contraire ne dois-je pas en craindre, si ma raison ne se rend leur médiatrice, leur arbitre et leur juge? Je me suis rappelé ces courts momens de ma vie où je n'ai obéi qu'à ma raison, et j'ai goûté une sorte de volupté supérieure à celle que donnent les sens. J'ai

comparé ces instans à ces jours d'erreurs où mes passions me gouvernent : ma mémoire ne m'a représenté que des plaisirs accompagnés de trouble, d'inquiétude et de repentir ; mon cœur ne s'est point ouvert à ce souvenir.

J'ai jeté les yeux sur un plus grand théatre, et j'ai vu les passions comme autant de furies, porter la désolation dans toute la terre, changer les magistrats en ennemis de la société, fouler aux pieds les loix les plus saintes de l'humanité, et détruire dans un instant les empires les plus formidables. J'ai interrogé ma raison, j'entrevois la vérité, je crois être sur le chemin qui y conduit ; mais mes égaremens passés m'ont appris à me défier de moi. Je n'ose, Phocion, marcher sans votre secours ; je n'ose entrer seul dans le sanctuaire de cette politique sublime, qui n'a d'autre instrument, ni d'autre appui que la vertu ; je craindrois de le profaner. Soyez mon guide, et me donnez un esprit tout nouveau.

Aristias, mon cher Aristias, lui répondit Phocion après l'avoir tendrement embrassé, vos progrès sont plus rapid s que je n'aurois osé l'espérer. Vous avez eu le courage d'arracher aux passions le mas-

que dont elles se couvrent, et qui nous trompe; il n'est plus de vérité dont la découverte vous soit interdite. Vous êtes persuadé que la raison est l'organe par lequel l'auteur de la nature nous fait connoître ses volontés; vous êtes persuadé qu'elle seule peut nous conduire au bonheur. Pensez donc, mon cher Aristias, que la politique doit être le ministre et le coopérateur de la providence parmi les hommes, et que rien n'est plus méprisable que cet art illusoire qui en emprunte le nom, qui n'a de règle que les préjugés publics et les passions de la multitude, qui n'emploie que la ruse, l'injustice et la force, et qui, se flattant de réussir par des voies contraires à l'ordre éternel des choses, voit s'évanouir entre ses mains le bonheur qu'elle croyoit posséder.

L'esclave qui cultive vos champs, est plus sage que nos législateurs. Pour recueillir d'abondantes moissons, il a étudié la culture qu'exige la terre; il a observé quelles saisons elle a destinées à la production de chaque fruit, et il ne tente jamais d'en changer l'ordre. Que la politique, après avoir pénétré dans les secrets de la nature sur la destination de la so-

ciété et les causes de son bonheur, suive constamment cet exemple. Dès qu'elle sera assez prudente pour ne se pas croire plus habile que la nature, elle fera sa principale étude de la morale, qui enseigne à distinguer les vertus véritables de celles qui n'en ont que le nom, et que les préjugés, l'ignorance et la mode ont imaginées. Que son premier soin soit d'épurer sans cesse la morale. En donnant une attention particulière aux vertus qui sont les plus nécessaires à la société, son principal objet doit être de prendre les mesures les plus efficaces pour empêcher que les passions ne sortent victorieuses du combat éternel que notre raison est condamnée à soutenir contre elles. Son but, en un mot, est de tenir les passions courbées sous le joug, et en affermissant l'empire de la raison, de donner, pour ainsi dire, des ailes aux vertus.

Entrons dans le détail des vertus que la politique doit cultiver, mais répondez-moi d'abord, Aristias. Quand vous achetez un esclave, vous importe-t-il peu qu'il soit gourmand, paresseux, fripon, menteur, ou qu'il ait les qualités opposées à ces vices ? Ne vous est-il pas avantageux que votre voisin soit juste, humain

et bienfaisant ? Vous est-il égal que votre ami soit emporté dans ses goûts, débauché, injuste, crapuleux, ou qu'il soit attentif à remplir tous les devoirs d'un honnête homme ? Quand un mariage, que je vous souhaite heureux, vous aura élevé à la dignité de père de famille, vous sera-t-il indifférent que vos enfans contractent l'habitude du vice ou de la vertu, et que votre femme ait les mœurs d'une courtisanne, ou soit chaste, modeste, retirée et économe ?

Je n'attends pas votre réponse, poursuivit Phocion, je la sais. Mais puisqu'une femme, des enfans, des amis, des voisins vertueux, et des esclaves fidèles à leurs devoirs, sont si propres à nous rendre heureux dans le sein de nos familles, où nous passons la plus grande partie de notre vie, pourquoi la politique négligeroit-elle cette branche importante de notre bonheur ? Je n'ignore pas que, sous prétexte de je ne sais quelle élévation d'esprit, nos Athéniens, que je ne comprends pas, plaisantent aujourd'hui avec dédain des vertus domestiques. On diroit que ce n'est pas la peine d'être honnête homme, à moins que d'être un héros. Mais c'est parce que la corruption, qui règne dans

le sein de nos maisons, nous rend incapables de pratiquer les vertus domestiques, que nous avons pris le parti de les mépriser. La modestie dans les mœurs nous paroît bassesse ou rusticité. Nous voulons que nos maisons soient une espèce d'asyle, où la loi n'ose point entrer pour nous instruire de nos devoirs; et cependant c'est dans le sein des familles que des pères tendres et prudens ont donné le premier modèle des loix et de la société. Nous disons que c'est dégrader les magistrats, que de les occuper de nos soins domestiques; mais en effet nous ne voulons qu'avoir impunément de mauvaises mœurs. Dégoûtés de la simplicité de nos pères, nous voulons du faste et de l'élégance jusques dans les vertus. Que c'est bien mal connoître leur nature et le lien qui les unit les unes aux autres!

Je ne crois pas aisément aux qualités sublimes de ce héros à qui il faut un grand théatre et des foules de spectateurs. Ce n'est que par l'exercice des vertus domestiques qu'un peuple se prépare à la pratique des vertus publiques. Qui ne sait être ni mari, ni père, ni voisin, ni ami, ne saura pas être citoyen. Les mœurs domestiques décident à la fin des mœurs publiques.

publiques. Penserez-vous, Aristias, que des hommes accoutumés à obéir à leurs passions dans le sein de leur famille, et sans vertu les uns à l'égard des autres dans le cours ordinaire de la vie, prendront subitement un nouveau génie et de nouvelles habitudes en entrant dans la place publique et dans le sénat; ou que leurs passions et leurs vices n'oseront les inspirer quand il s'agira de délibérer sur les intérêts de la république, et décider de son sort ? Lycurgue, moins présomptueux que nos sophistes et nos orateurs, ne l'espéroit pas; aussi eut-il une attention particulière à former les mœurs domestiques des Spartiates. Il porta plus de loix pour faire d'honnêtes gens, que pour règler la forme du sénat et la police des assemblées de la place publique. Il savoit que des hommes vertueux vont, comme par instinct, au-devant de leurs devoirs, et qu'ils auront toujours de bons magistrats.

Par quel prodige en effet une république verroit-elle une suite d'hommes de bien à la tête de ses affaires, si elle ne commençoit pas par avoir pour citoyens des hommes accoutumés à pratiquer les devoirs de la vie privée ? Il faut qu'un

peuple sache estimer la vertu pour donner à ses magistrats le courage et la constance nécessaires dans l'exercice de leurs fonctions. Il doit aimer la justice pour désirer un magistrat toujours juste, toujours ferme, toujours aussi inflexible que la loi. Des citoyens corrompus le redouteroient, sa probité leur seroit à charge. Ils lui préféreront un Cléon qui flatte leurs vices, dont le cœur est ouvert à l'intérêt, et dont la main nonchalante et foible laisse pencher inégalement la balance de la justice.

Jugez, mon cher Aristias, de la doctrine que je vous expose, par ce qui s'est passé de nos jours dans notre république. A peine Périclès (1) eut-il corrompu nos

(1) L'abondance d'argent que les tributs des alliés portèrent à Athènes, le luxe qui en fut la suite, & les rétributions que Périclès fit payer au peuple pour assister aux spectacles & aux jugemens de la place publique, voilà les principales causes de la corruption des mœurs des Athéniens. On ne parla plus que de fêtes & de plaisirs. L'estime accordée aux arts inutiles leur fit faire des progrès très-rapides. Les Athéniens ne se piquant plus que de goût, d'élégance & de recherche, regardèrent leurs pères comme des hommes grossiers, & ne songèrent plus à en avoir les vertus. Platon peint admirablement dans sa *république*, l. 8, les progrès, & si je

mœurs, en prétendant les polir; à peine commençâmes-nous à nous piquer de recherche dans les arts inutiles, de somptuosité dans nos spectacles, de magnificence dans nos meubles, de délicatesse sur nos tables; à peine les courtisanes, autrefois méprisées, à présent les arbitres du goût, des vertus et des agrémens, eurent-elles ouvert à nos jeunes gens une école de galanterie et d'oisiveté; à peine, en un mot, avons-nous estimé la volupté,

puis parler ainsi, la génération des vices dans une ville qui possède des richesses superflues.

*Ærarium illud cujusque auro plenum perdit rempublicam. Nam primum quidem novos sumptus reperiunt, & ad leges deducunt, quibus neque ipsi, neque mulieres ipsorum obtemperant..... Deindè alter alterius exemplo & æmulatione perciti multi tandem tales evadunt..... Hinc igitur effusius ad pecunias cumulandas delapsi, quanto hoc pretiosius æstimant, tanto virtutem existimant viliorem. An non ità virtus à divitiis discrepat, quasi utrâque in lance statera sint positæ, semper in contrariam partem declinent?..... Quandò igitur in civitate divitiæ ac divites honorantur, virtus probique viri despiciuntur..... Incenduntur que ad ea studia omnes quæ in honore sunt, eaque frequentant: quæ vero nullo honore censentur, apud quosque jacere solent..... Ità ex victoriæ honorisque cupidis, quæstus & pecuniarum avidi tantùm efficiuntur, & divites quidem viros laudant & admirantur, & ad magistratus evehunt, pauperes verò despiciunt,*

l'élégance, les richesses, et respecté les grandes fortunes, que nous en avons été punis, en voyant les graces, le faste, le luxe et les richesses tenir lieu de talens, et devenir autant de titres pour s'élever aux magistratures. Quelle république auroit pu résister aux hommes méprisables qui ont succédé à Périclès ? Des voluptueux, des étourdis, des avares, etc. n'ont vu dans l'administration dont ils étoient chargés, que le pouvoir de satisfaire plus aisément leurs passions. Ne craignant ni les regards, ni le jugement d'une multitude aussi vicieuse qu'eux, doivent-ils se gêner pour faire le bien ? Ils ne s'étudièrent, dans les conjonctures difficiles, qu'à éblouir et duper les spectateurs. Ne gouvernant que par des cabales et des intrigues, ils ne cherchèrent qu'à rendre les loix souples et dociles à leur désir. Ils eurent tout au plus l'adresse ou la complaisance, pour ménager un reste de citoyens vertueux, de faire une ou deux actions honnêtes, avec éclat et appareil, afin de pouvoir être impunément injuste à l'abri d'une bonne réputation usurpée.

Concluez, Aristias, qu'il n'y a point de petite vertu aux yeux de la politique,

et qu'elle ne peut, sans péril, en négliger aucune. Ajoutons même que les loix les plus essentielles au bonheur et à la sûreté des états, ce sont celles qui regardent le détail des mœurs. Je vous l'avouerai, je ne comprends point ce que nos sophistes pensent ou imaginent en parlant de bon et de mauvais gouvernement, si par ces mots ils ne veulent faire entendre des formes de police, qui étant plus ou moins propres à réprimer les passions des magistrats et des citoyens, rendent l'empire des loix plus ou moins solide.

J'ai souvent entendu raisonner Platon sur cette matière. Il blâmoit la monarchie (1), la pure aristocratie et le gou-

(1) Ce que Phocion dit ici de Platon eſt très-conforme à la doctrine que ce philoſophe établit dans ſon traité des loix, *l. 4.* Il ſe déclare pour le gouvernement de Crète & de Sparte. *Veræ enim*, répond-il à Clinias crétois, & à Magiilus lacédémonien, qui lui ayant rendu compte de l'adminiſtration de leurs républiques, ne ſavoient dans quelle claſſe de gouvernement les ranger : *Veræ enim, ô viri optimi, reipublicæ vos participes eſtis; quæ autem modo nominatæ ſunt* (ariſtocratia, democratia & monarchia) *non reſpublicæ, ſed urbium habitationes quædam ſunt, in quibus pars una ſervit alteri dominanti.* Il dit encore dans le même ouvrage,

vernement populaire. Jamais, disoit-il, les loix ne sont en sûreté sous ces administrations, qui laissent une carrière trop

l. 8 : *Nulla certè poteſtas hujuſmodi, reſpublica eſt, ſed ſeditiones appellari omnes rectiſſimè poſſunt. Nulla enim volentibus volens, ſed volens nolentibus ſemper vi aliqua dominatur.*

Tous les philoſophes anciens ont penſé comme Platon, & les hommes d'état les plus célèbres ont toujours voulu établir dans leurs villes une police mixte, qui, en affermiſſant l'empire des loix ſur les magiſtrats, & l'empire des magiſtrats ſur les citoyens, réunît les avantages des trois gouvernemens ordinaires, & n'eût aucun de leurs vices. A l'exception des Spartiates, les Grecs, légers, inconſtans & jaloux de leur indépendance juſqu'à craindre le joug des loix, ſans leſquelles cependant il n'y a point de liberté, ne pouvoient s'accommoder que de la pure démocratie. Non-ſeulement l'aſſemblée du peuple poſſédoit dans toutes les républiques la puiſſance légiſlative; mais il étoit rare qu'elle laiſſât aux magiſtrats la liberté d'exercer les fonctions dont ils étoient chargés. L'autorité du peuple à Athènes ne connoiſſoit point de bornes. Les magiſtrats n'y avoient qu'un vain nom. Les ordres du ſénat étoient éludés; ſes décrets & ſes jugemens étoient caſſés, s'il n'avoit pas l'art de ſe conformer au goût du public.

Demander quel eſt le meilleur gouvernement, de la monarchie, de l'ariſtocratie ou de la démocratie, c'eſt demander quels plus grands, ou quels moindres maux peuvent produire les paſſions d'un prince, d'un ſénat ou celles de la

libre aux passions. Il craignoit le pouvoir d'un prince, qui, seul législateur, juge seul de la justice de ses loix. Il étoit effrayé dans l'aristocratie, de l'orgueil et de l'avarice des grands, qui croyant que tout leur est dû, sacrifieront sans scrupule les intérêts de la société à leurs avantages particuliers. Il redoutoit dans la pure démocratie les caprices d'une multitude toujours aveugle, toujours extrême dans ses désirs, et qui condamnera demain avec emportement ce qu'elle approuve aujourd'hui avec enthousiasme.

Ce grand homme, poursuivit Phocion, vouloit que, par un mêlange habile de tous ces gouvernemens, la puissance publique fût partagée en différentes parties propres à s'imposer, se balancer, et se tempérer réciproquement. Mais il ne s'en tenoit pas là, mon cher Aristias, le disciple de Socrate connoissoit trop bien les hommes, pour penser que le gouvernement, dont toutes les parties seroient combinées avec le plus de sagesse, pût se soutenir sans le secours des mœurs do-

multitude. Demander si un gouvernement mixte est meilleur qu'un autre gouvernement, c'est demander si les passions sont aussi sages, aussi justes, aussi modérées que les loix.

mestiques. Lisez sa république ; voyez avec quelle vigilance il cherche à se rendre le maître des passions, et la règle austère à laquelle il soumet la vertu. Peut-être a-t-il passé les bornes de la prudence ; mais cet excès même de précautions prouve combien il croyoit les mœurs nécessaires à la conservation de son gouvernement.

En effet, à quoi serviroit de donner la constitution la plus sage à des hommes corrompus, dont on ne corrigeroit pas d'abord les vices ? Lacédémone, en sortant des mains de Lycurgue, eut un gouvernement tel que le désire Platon. Les deux rois, le sénat et le peuple, revêtus d'une autorité différente, formoient une constitution mixte, dont toutes les branches se tenoient mutuellement en respect par l'espèce de censure qu'elles exerçoient les unes sur les autres. Quelque admirables que soient les proportions de ce gouvernement, il n'écarta cependant de Sparte les cabales, les partis, les troubles, les désordres qui ont perdu les autres républiques de la Grèce, qu'autant qu'il fut attentif à maintenir en vigueur les loix que Lycurgue avoit faite pour les mœurs.

Dès que Lysandre, en portant dans sa patrie les tributs et les dépouilles des

vaincus, y eut développé le germe de cupidité jusqu'alors étouffé, l'avarice se glissa sourdement avec les richesses dans les maisons des Spartiates. La simplicité de leurs pères, d'abord moins agréable, leur parut bientôt trop grossière. Un vice n'est jamais seul dans une république, il en produit cent autres. Peu à peu les vertus et les talens perdirent autant de leur crédit que les richesses en acquirent. A mesure que les Spartiates apprenoient à jouir de leur fortune, ils se persuadèrent que les richesses pourroient tenir lieu de mérite, et dès-lors elles commencèrent à donner quelque considération à leurs possesseurs. La pauvreté fut enfin méprisée; et dès qu'il fut nécessaire d'acquérir des richesses, les Spartiates, occupés de leurs affaires domestiques, ne donnèrent plus toute leur attention aux intérêts de la république. Les passions alors enhardies, relâchèrent les ressorts du gouvernement, et il lui fut impossible de les réprimer, parce qu'il avoit eu l'imprudence de les laisser naître.

Les riches, tourmentés par la crainte qu'on ne les dépouillât de leurs richesses, se révoltèrent contre le partage de l'autorité établi par Lycurgue, et voulurent

être tout puissans pour être en état de défendre leur fortune. Le peuple, de son côté, tantôt rampant et tantôt insolent, n'eut plus que des éphores dignes de lui. En vain tenteroit-on aujourd'hui d'arrêter les désordres de Lacédémone, en rappellant les loix qui fixoient les bornes de la puissance des rois, des sénateurs et du peuple. A quoi serviroient des loix méprisées par les mœurs publiques, et auxquelles l'ambition et l'avarice ne peuvent plus obéir ? Le vice les a énervées, la pratique de la vertu peut seule leur rendre leur force. Si on ne se hâte, mon cher Aristias, de réparer et d'étayer, par la tempérance et la frugalité, les restes d'un gouvernement ébranlé par la licence des passions, soyez sûr que ces rois, ces sénateurs, ces éphores autrefois si généreux, si sages et si magnanimes dans l'exercice de leur autorité, se lasseront bientôt de cette sorte de modération qu'ils affectent encore malgré eux, et cesseront d'être des magistrats, pour devenir les oppresseurs d'une république qui se déchirera par ses querelles domestiques (1),

(1) Ce que Phocion prévoyoit, arriva. Lacédémone, en proie aux mêmes désordres & aux mêmes malheurs que les autres villes de la

jusqu'à ce qu'elle devienne la proie d'un ennemi étranger.

Grèce, éprouva mille révolutions jusqu'à l'extinction des deux branches de ses rois légitimes; & on peut dire qu'elle fut gouvernée tour à tour, & souvent à la fois, par les passions de ses rois, de son sénat, des éphores & de la multitude. Des tyrans s'emparèrent de l'autorité; & les Lacédémoniens, aussi méprisés au dehors que malheureux au dedans, éprouvèrent enfin le même sort que les autres Grecs qui furent soumis à la domination romaine.

La fortune des Romains est encore une preuve très-forte de la vérité que Phocion enseigne ici à Aristias, c'est-à-dire, du pouvoir des bonnes mœurs. En effet, elles contribuèrent plus que tout le reste à empêcher que les querelles qui s'élevèrent entre les patriciens & les plébéïens, après l'exil des Tarquins, ne perdissent la république naissante, en la portant à des violences extrêmes. Ces querelles même, secondées par de bonnes mœurs, établirent à Rome un gouvernement mixte, dont les proportions étoient à peu près les mêmes que celles du gouvernement de Lacédémone. Tant que les mœurs conservèrent leur autorité, les Romains montrèrent de la justice & de la modération dans leurs différends; & le partage de la puissance publique entre les consuls, le sénat, les tribuns & le peuple, subsista dans ce point d'égalité propre à rendre la république heureuse & florissante. Dès que Rome fut corrompue par l'orgueil de ses victoires, & les richesses des peuples qu'elle avoit vaincus, ses vices, plus forts que ses censeurs, lui imposèrent

Voulez-vous, mon cher Aristias, poursuivit Phocion, un second exemple de la puissance des mœurs ? Transportez-vous en Egypte, et vous verrez que si leur décadence a rendu inutile dans Lacédémone le sage gouvernement de Lycurgue, leur sainte austérité a autrefois purifié jusqu'au despotisme même.

Les rois d'Egypte n'avoient que les dieux au-dessus d'eux, et ils partageoient

silence. Ces magistrats exercèrent d'abord leurs fonctions avec des ménagemens ; ils tremblèrent enfin, & dès-lors les passions sans frein anéantirent la puissance publique. Les loix ne pouvoient se faire respecter par des magistrats ni par des citoyens qui se croyoient tout permis pour satisfaire leur avarice & leur ambition ; présage infaillible des guerres civiles par lesquelles les Romains alloient se déchirer, & qui devoient les soumettre à des empereurs que l'histoire nous dépeint comme autant de monstres. Il n'y eut plus de vertu dans l'empire romain, & il devint la proie des barbares.

Plus on y réfléchira, plus on sera persuadé que la liberté sans mœurs dégénère en licence, & que la licence produit nécessairement la tyrannie domestique, ou l'asservissement à une puissance étrangère. Un auteur célèbre a dit que la monarchie pouvoit se passer de vertu, & gouvernoit par l'honneur ; mais quand il explique ce qu'il entend par l'honneur, on voit qu'il entend la vertu, ou qu'il n'entend rien du tout,

en quelque sorte avec eux l'hommage de leurs sujets. Leurs ordres étoient autant de loix sacrées et inviolables, et tout devoit se prosterner en silence devant leur trône. Quelque terrible que dût être ce pouvoir sans bornes entre les mains d'un homme, les Egyptiens n'en éprouvèrent aucun effet funeste, parce qu'ils avoient des mœurs, et en donnèrent à leur maître. Il n'étoit point permis à ces monarques tout puissans d'être avares, oisifs, prodigues ou voluptueux. Tous les momens de leur journée étoient remplis par quelque devoir. A peine avoient-ils sacrifié aux dieux, et médité dans le temple sur quelque vérité des livres sacrés, qu'ils étoient arrachés à eux-mêmes. Il falloit écouter les plaintes des malheureux, juger les procès de leurs sujets, tenir des conseils, et expédier des ordres dans les provinces pour y prévenir quelques abus, ou y former quelqu'établissement avantageux. Jusqu'aux délassemens et aux besoins de l'humanité, tout étoit prescrit par les loix. Le bain, la promenade, les repas, avoient des heures marquées. La table étoit un autel élevé à la frugalité; on y mesuroit le vin, jamais on n'y servoit que deux mets, et toujours les mê-

mes. Dans le palais, aucun faste n'insultoit à la condition des sujets, et n'inspiroit de l'orgueil au maître. L'amour enfin, cette passion, Aristias, trop souvent si impérieuse, si puérile, si emportée, si molle, n'étoit qu'un simple délassement après le travail; c'étoit la loi qui fermoit et ouvroit l'appartement de la reine au prince.

C'est ainsi que les Egyptiens firent leur bonheur. Leur pays ne renfermoit, pour ainsi dire, qu'une nombreuse famille, dont le monarque étoit le père. Le prince, toujours roi, n'avoit pas le temps d'être homme. L'ordre constant et périodique de ses occupations accoutumoit son esprit à la règle, et tenoit lieu de tout l'art que nous employons souvent inutilement, pour empêcher que nos magistrats n'abusent de l'autorité qui leur est confiée. Les passions étoient étouffées dans le cœur du maître, et ne pouvant désirer et vouloir que le bien, il importoit peu aux Egyptiens d'avoir cette liberté dont nous sommes si jaloux. Les loix, toujours justes et impartiales, quoique faites par un seul homme, étoient également aimées et respectées par tous les ordres de l'état. C'est ainsi que malgré le despotisme, les bonnes

mœurs rendirent l'Egypte heureuse, et nos anciens philosophes l'ont regardée comme le berceau de la sagesse.

Je dévore vos discours, s'écria Aristias, je me sens entraîné par la force de vos raisons. Sans doute c'est profaner la politique qui doit rendre les sociétés heureuses et florissantes, que d'en donner le nom à ce petit manège toujours incertain de ruse, d'intrigue et de fourberie, que je regardois comme un grand art, et qui n'a été en effet imaginé que par des ignorans, incapables de s'élever à de plus hautes idées, ou par de mauvais citoyens, qui ne regardoient dans l'administration de la république que le malheureux avantage de satisfaire eux-mêmes leur ambition et leur avarice. Sans doute que les mœurs doivent servir de base à la loi, et que sans leur secours le législateur n'élèvera jamais qu'un édifice chancelant, et prêt à s'écrouler.

Mais, vous l'avouerai-je, Phocion, continua Aristias en baissant la vue et d'un ton affligé; dans le moment même que je cède à l'évidence de vos raisonnemens, mes anciens préjugés semblent se révolter contre ma raison. L'Egypte, autrefois vertueuse, a été heureuse, et

Lacédémone n'a perdu sa prospérité qu'en perdant ses mœurs. Sans doute il est digne de la sagesse de l'auteur de la nature, que le bonheur soit le prix de la vertu, et l'adversité la compagne du vice; tel est l'ordre le plus ordinaire; mais n'est-il point d'exception à ces loix générales? Celui qui les a portées, pour des raisons qu'il seroit téméraire de vouloir pénétrer, n'y déroge-t-il jamais? N'a-t-on pas vu quelquefois des empires élever leur fortune sur l'injustice, et fleurir par des moyens que la morale réprouve? Quelle vertu ont les Perses qui dominent sur l'Asie entière? Il me semble que Philippe, à qui tout réussit, n'a guère plus de vertu que nous qui tombons en décadence; il me semble que tous les jours des intrigans, à force de lâchetés et de scélératesses, enlèvent à des hommes de bien la récompense qui n'est due qu'à la probité. Pourquoi, par les mêmes voies, des états ne pourroient-ils donc pas obtenir les mêmes succès? Nous avons vu des tyrans usurper dans leur ville la souveraineté, jouir de leur vol, et mourir tranquillement dans leur lit. Socrate au contraire n'a possédé aucune de nos magistratures, et il a trouvé des juges qui l'ont condamné à boire la

ciguë. Ah ! Phocion, Phocion, quel spectacle scandaleux ne nous présente pas quelquefois l'histoire du bonheur et du malheur des hommes !

Prenez-y garde, mon cher Aristias, lui répondit Phocion, ce n'est pas votre raison, ce sont vos passions qui viennent de parler. C'est parce que vous confondez encore les dignités, les richesses, l'éclat, le pouvoir avec le bonheur, que vous voudriez qu'ils fussent la récompense de la vertu ; mais ils ne peuvent tout au plus procurer qu'un plaisir passager, tel que le donnent les caresses trompeuses d'une courtisanne ; et des plaisirs passagers ne sont pas le bonheur.

Vous voyez tous les jours des hommes méprisables qui parviennent aux premières magistratures ; mais soyez sûr qu'elles ne sont un bien que pour l'homme vertueux qui se dévoue à sa patrie, qui est assez habile pour la rendre heureuse, ou qui du moins a tout tenté pour y réussir. Le bonheur dans chaque individu, c'est la paix de l'ame, et cette paix naît du témoignage qu'il se rend de se conduire par les règles de la justice. Ces tyrans, ces ambitieux, dont la multitude admire la prospérité, gémissent en secret sous le

poids de l'administration à laquelle ils ont la lâcheté insensée de ne pouvoir renoncer. Que ne pouvez-vous lire dans leur cœur déchiré par la crainte, l'envie, la haine, l'avarice et les remords ? Mon cher Aristias, que cette apparence de prospérité, qui n'environne que trop souvent le vice, ne vous scandalise pas. L'élévation des méchans, faisant à la fois leur châtiment et celui des peuples qu'ils gouvernent et qui les élèvent, est au contraire une nouvelle preuve que le bonheur n'est attaché qu'à la vertu.

Vous me citez Socrate; mais ce verre de ciguë, qui déshonorera éternellement vos pères, ne troubla point son repos. Les scélérats qui vouloient le perdre, étoient incertains du succès de leurs calomnies, et il étoit sûr de son innocence. Puisqu'il ne fit aucune plainte, aucune sollicitation, et qu'il refusa de se soustraire par la fuite à la haine de ses ennemis; comment pourroit-on le soupçonner d'avoir été inquiet sur le jugement qu'il attendoit ? Pendant les trente jours qui s'écoulèrent depuis qu'on lui prononça sa sentence (1), jusqu'au moment de l'exé-

(1) *La cause de ce long délai*, dit M. Charpentier dans la vie de Socrate, *étoit que les*

cution, il continua à instruire ses disciples. Il leur parla de l'immortalité de l'ame, et du bonheur attaché à la vertu. Les yeux les plus perçans ne virent point qu'il fît quelque effort pour être ou paroître tranquille, et qu'il soupçonnât que sa prison et sa mort fussent une objection contre sa doctrine. Il regarda la mort comme nous voyons le coucher du soleil et l'approche du sommeil; il remercia les dieux de lui donner une fin qui lui épargnoit les infirmités de la vieillesse et les angoisses douloureuses de l'agonie. C'est Athènes seule qui étoit malheureuse; et quelle longue suite de calamités ne pouvoit-on pas prédire à une ville assez aveugle et assez corrompue pour punir la vertu de Socrate du dernier supplice?

A l'égard de la prospérité des états, je

*Athéniens envoyoient tous les ans un vaisseau en l'île de Délos pour y faire quelques sacrifices; & il étoit de la religion de ne faire mourir personne dans la ville, depuis que le prêtre d'Apollon avoit couronné la poupe de ce vaisseau pour marque de son départ, jusqu'à ce que le même vaisseau fût de retour; si bien que l'arrêt ayant été prononcé contre Socrate le lendemain que cette cérémonie s'étoit faite, il fallut en différer l'exécution pour trente jours qui s'écoulèrent dans ce voyage.*

conviens, poursuivit Phocion, qu'il s'est formé de grands empires par des moyens que la morale désavoue ; mais répondez-moi, ces états, quoiqu'injustes, ambitieux et sans foi, n'étoient-ils pas moins abandonnés aux voluptés, à la paresse et à l'amour des richesses, que les peuples qu'ils ont soumis ? N'étoient-ils pas plus exercés au courage et à la discipline ? N'avoient-ils pas moins d'indifférence pour leur patrie et plus d'amour pour la gloire ? Ce n'est point parce que Philippe a peu de vertu que nous le craignons, c'est parce que nous en avons encore moins que lui, et qu'il se sert de nos vices pour nous accabler. L'ambition, l'injustice, la ruse, la violence, peuvent sans doute former de grands empires ; mais c'est parce qu'à ces vices on n'oppose que d'autres vices : d'ailleurs, quel est l'avantage de cette grandeur usurpée ? Peut-elle faire la prospérité d'un état, puisqu'il est impossible de l'asseoir sur un fondement solide ?

La politique, dupe d'un bonheur passager et toujours suivi des revers les plus funestes, doit-elle donc sacrifier l'avenir au moment présent ? O mon cher Aristias, si vous aimez votre patrie, que les dieux vous préservent de lui souhaiter

des succès qui prépareroient sa décadence et sa ruine ! C'est pour avoir voulu usurper l'empire de la Grèce, que nous et les Spartiates sommes aujourd'hui à la veille de perdre notre liberté. La modération de nos villes les avoit mises en état de repousser Xerxès, leur ambition va les soumettre à Philippe. De grandes provinces et de grandes richesses, quoi qu'en disent nos orateurs, ne contribuent ni au bonheur domestique des citoyens, ni à la sûreté de la république à l'égard des étrangers. Que sert aux Perses d'avoir conquis l'Asie entière ? En sont-ils plus libres ? Le sujet jouit-il avec plus de confiance de sa fortune, depuis que le prince a monstrueusement augmenté la sienne ? Qu'un grand empire est foible, puisque Agésilas, avec une poignée de soldats, a porté la terreur jusques dans Babylone. Une autrefois je vous développerai les preuves de cette vérité ; mais dans ce moment, contentez-vous de remarquer, Aristias, que si l'être, protecteur de la vertu, se sert quelquefois des vices d'un peuple pour en détruire un plus vicieux, il ne manque jamais de briser l'instrument de sa vengeance après s'en être servi. Ce n'est point par des miracles qu'il agit, mais

par une suite naturelle de l'ordre qu'il a établi dans le gouvernement du monde.

Je ne hasarde point ici une conjecture vaine et téméraire. Examinez avec moi le choc, la marche, le concours des passions, le mouvement réciproque qu'elles se communiquent, et vous en verrez résulter cet ordre favorable à la morale. La trahison, la fourberie, la ruse, peuvent surprendre et tromper un état qui n'est pas précautionné contre leurs pièges, et obtenir d'abord quelque succès; mais leur succès même déchire le voile sous lequel elles se cachoient; et la mauvaise foi, en inspirant une défiance et une haine générale, se trouve enfin elle-même embarrassée dans les embûches qu'elle dressoit. Intimidée par la crainte qu'elle a fait naître, dupe de ses propres finesses, jamais elle ne peut prévoir tous les dangers dont elle est menacée; sans cesse elle se précautionne contre des accidens chimériques. Marchant ainsi sans règle, elle ne peut réussir que par hasard, et bientôt doit nécessairement échouer. Ces sophistes (1), qui tâchent de réduire en art la

(1) Ce que Phocion dit ici des sophistes de son temps, on peut l'appliquer à Machiavel, qui, ne donnant dans son *prince* que des leçons de

perfidie, et qui nous étalent avec complaisance cent exemples d'injustices heureuses, se gardent bien de nous en faire connoître les suites funestes. Toujours vagues dans leurs discours, ils n'analysent jamais les causes des succès de l'injustice et de la mauvaise foi; jamais ils n'établiront le point fixe, où triomphant de tous les obstacles, elles sont sûres de réussir. La force de la vérité oblige au contraire les sophistes à se réfuter eux-

tyrannie, d'injuſtice & de fourberie, veut cependant que ſon diſciple emprunte le maſque de pluſieurs vertus, & que pour éviter d'être *haï & mépriſé*, il paroiſſe *clément*, *fidèle à ſa parole*, *intègre & religieux*. Mais Machiavel n'a pas fait attention que quand on occupe une grande place & qu'on manie des affaires publiques, on ne paroît jamais ce qu'on eſt veritablement. On pénètre, on voit, on juge ſans peine un hypocrite au travers du maſque dont il ſe couvre. On peut duper un homme d'eſprit une fois, mais non pas deux. Les ſots ſont en général plus ſoupçonneux que les gens d'eſprit; & quand ils ont été trompés, ils ſont encore plus intraitables. Ils regardent celui dont ils ont été les dupes comme un fripon, & ne s'y fient pas même dans les occaſions où il n'a aucun intérêt de leur tendre un piége. Que Machiavel diſe que le pape Alexandre VI ne fit jamais autre choſe que tromper, & que ſes tromperies lui réuſſirent toujours; il ne perſuadera perſonne, & ne mérite pas d'être réfuté.

mêmes. Ils ne peuvent se déguiser que les succès passagers de l'injustice ne préparent qu'un avenir malheureux. Pourquoi nous conseillent-ils d'éviter la haine et le mépris comme les deux écueils les plus funestes de la politique? N'est-ce pas convenir du danger des vices, reconnoître le prix de la vertu, et avouer que ses opérations seules sont sûres?

Si un peuple, au lieu de la ruse et de la fourberie, emploie la force et la violence contre ses voisins, il est impossible qu'il ne soit pas lui-même agité par la crainte qu'il inspire. En même temps qu'il augmente le nombre de ses ennemis, il devient suspect à ses alliés. En croyant se rendre puissant, il multiplie ses dangers et diminue ses forces. Plus heureux que plusieurs nations dont nous connoissons l'histoire, et qui se sont affoiblies et enfin ruinées à force d'efforts pour augmenter leur fortune, je veux qu'il ne succombe pas sous le poids des difficultés qui l'entourent, et que la résistance de ses ennemis aiguise au contraire son courage, ses forces et ses talens. Le moment fatal du succès arrive; il triomphe, mais le vainqueur périt au milieu de ses conquêtes.

Remarquez-le,

Remarquez-le, mon cher Aristias, c'est l'ambition, c'est l'avarice déguisée sous le nom d'une fausse gloire, qui peuvent seules porter les hommes à être conquérans; et par quel prodige ces deux passions, qui n'ont pas craint de violer tous les droits humains et de verser des torrens de sang, useroient-elles avec prudence de la victoire, si capable d'enivrer d'orgueil les hommes les plus modérés? Sésostris peu content de régner sur l'Egypte, fait violence à ces sages loix dont je vous parlois il n'y a qu'un moment; il médite la conquête de l'Asie, et rien ne résiste d'abord à ces Egyptiens sobres, laborieux, tempérans et courageux qu'il a armés pour servir son injuste ambition. Mais ses soldats victorieux prennent bientôt les vices et les mœurs des peuples vaincus. Ces hommes, amollis par les voluptés et les richesses, rapportent dans leur patrie les dépouilles de l'Orient. Le peuple étonné d'un spectacle qui développe en lui le germe de l'ambition et de l'avarice, se croit parvenu au comble de la gloire et de la prospérité; cependant la vertu, ébranlée dans tous les cœurs, est prête à les abandonner; et au milieu des chants d'alégresse et de triomphe, le châ-

timent de l'Egypte commence. Une négligence présomptueuse relâche les ressorts du gouvernement; tous les anciens établissemens sont bientôt détruits par les passions. Les successeurs de Sésostris, esclaves d'une fortune qui les accabloit, devinrent des tyrans voluptueux, et d'autant plus terribles, qu'affoiblis par la ruine des loix, ils ne se croyoient plus en sûreté. Ils craignirent des sujets que la mollesse, le faste, la pauvreté et les richesses avoient rendus à la fois lâches et insolens; et leur royaume, sans défense, et troublé plutôt par des émeutes que par des révoltes, est destiné à devenir la proie du premier conquérant qui voudra s'en emparer.

L'histoire nous offre mille exemples pareils. Les Mèdes, en asservissant les Assyriens, perdirent les mœurs et les loix qu'ils devoient à la sagesse de Déjocès; ils cessèrent d'être heureux par une trop grande prospérité, et préparèrent une conquête aisée aux Perses, qui, à leur tour amollis et corrompus aussi-tôt que vainqueurs, fondèrent un grand empire, dont tout annonçoit la décadence. Que de leçons pour la politique, si elle veut connoître ses devoirs! Vous parlerai-je, mon

cher Aristias, des malheurs domestiques de la Grèce ? Nos succès brillans pendant la guerre médique, où nous ne faisions que nous défendre, ont été capables de nous faire abandonner les vertus de nos pères ; quels ravages ne doivent donc pas faire chez un peuple les succès d'une guerre entreprise par ambition et par avarice ? L'époque de l'ambition et de la foiblesse d'Athènes est la même. Nous nous sommes perdus, quand nous avons voulu nous rendre les maîtres de nos alliés ; et Lacédémone, après nous avoir vaincus, n'a plus été en état de se défendre contre les Thébains.

Philippe abuse aujourd'hui de nos divisions et de nos vices, il ne cherche qu'à nous subjuguer et nous asservir : mais voyez avec quelle adresse son ambition emprunte le masque de la modération, de la justice, de la bienfaisance même ; c'est par-là qu'il est véritablement redoutable. Il recueille dans la Macédoine les vertus fugitives qui nous abandonnent ; il rend son peuple sobre, actif, patient, laborieux et brave. Que de vertus, qui, par l'emploi insensé que ce nouveau Sésostris en fait, ne procureront qu'un faux bonheur aux Macédoniens ! Si ce prince avoit l'ame

assez grande pour connoître ses devoirs ; et les préférer aux intérêts de sa vanité et de son ambition, il mettroit à profit les circonstances heureuses où il se trouve. Au lieu de fomenter nos vices pour acquérir avec moins de peine l'empire de la Grèce, il se serviroit de ses talens pour nous aider à nous corriger ; il tâcheroit de mériter à la Macédoine la considération dont Lacédémone a autrefois joui. Loin de nous diviser, il travailleroit à nous réunir, et à ne faire des Grecs et des Macédoniens qu'un peuple d'amis et d'alliés, qui seroit heureux, et dont le pays deviendroit inaccessible aux attaques des étrangers.

Il procureroit ainsi un bonheur durable à sa nation ; mais puisque Philippe n'aime la vertu que pour en faire l'instrument de son ambition, j'ose vous prédire, sans vouloir empiéter sur les droits de l'oracle de Delphes, que cette fortune des Macédoniens, préparée et conduite avec tant d'art, de courage et d'habileté de la part du prince, et tant de vertu de la part des sujets, disparoîtra en naissant. Le moment où leur empire sera parvenu à la situation en apparence la plus brillante, sera l'époque où il commencera à dé-

choir (1). Ses succès ouvriront enfin les yeux à ses voisins ; ses conquêtes lui

(1) Le moment où l'empire des Macédoniens parut le plus puissant, c'est quand Alexandre eut vaincu Darius. Mais si ce prince régnoit tranquillement sur l'Asie subjuguée, les vices de l'Asie commençoient à le subjuguer lui-même. Soit qu'on considère cette corruption naissante, soit qu'on recherche les moyens qu'avoit Alexandre pour empêcher le démembrement de ses vastes états, on ne peut s'empêcher de penser qu'une plus longue vie n'auroit servi qu'à ternir la gloire qu'il avoit acquise. Si le lecteur se rappelle l'histoire des successeurs d'Alexandre, il verra que les Macédoniens qui s'établirent en Asie & en Egypte, s'amollirent, & n'eurent point d'autres mœurs que les peuples qu'ils avoient vaincus. Pour la Macédoine proprement dite, réduite à ses anciennes limites par la révolte des gouverneurs de provinces, quel fruit retira-t-elle du règne de deux rois tels que Philippe & Alexandre ? Elle éprouva mille révolutions funestes. Tandis que le peuple étoit malheureux, la famille royale périt de la manière la plus tragique. Différens princes usurpèrent le trône & en furent chassés. La famille qui réussit à le conserver, ne put jamais prendre sur la Grèce même l'autorité que Philippe y avoit acquise, quoique les Grecs, toujours divisés, conservassent toujours les vices qui les avoient affoiblis. La Macédoine eut des ennemis sans nombre ; & ses rois, toujours ivres de la réputation que leur royaume avoit eue autrefois, furent occupés à faire laborieusement & sans succès des entreprises au-dessous

feront plus d'ennemis qu'elles ne lui donneront de sujets. Les qualités que nous admirons aujourd'hui dans les Macédoniens, feront place aux vices des vaincus. La Macédoine sera malheureuse, et trouvera enfin un vainqueur.

Il faudroit, mon cher Aristias, que la nature du cœur humain changeât, pour que la politique de nos sophistes pût conduire un peuple à un bonheur durable. Si ce n'étoit que notre raison seule qui nous fît haïr l'injustice, la fourberie, la violence, l'ambition, l'avarice, etc. peut-être qu'on parviendroit à l'éblouir, la tromper et l'envelopper de préjugés qu'elle ne pourroit détruire; mais ce sont nos passions mêmes qui détestent ces vices dans nos pareils. Blessées dès qu'elles les rencontrent, elles s'aigrissent, elles s'irritent, et rien ne peut les distraire. Tant qu'un homme injuste et sans foi indisposera ses concitoyens; tant qu'une république ambitieuse, avare et orgueilleuse

de leurs forces. Affoiblis & odieux à leurs voisins, ils furent vaincus & détruits par les Romains, que la Grèce appella à son secours pour servir sa haine contre la Macédoine, & la punir de ses injustices & de son ambition.

se rendra suspecte et odieuse à ses voisins, c'est-à dire, tant que la nature de l'homme ne changera pas, soyez persuadé que la politique doit regarder la vertu comme la source et le fondement de la prospérité. Je devrois vous parler actuellement de la méthode avec laquelle la politique doit affermir la vertu dans une république ; mais en voilà assez pour aujourd'hui, dit Phocion, et je craindrois, mon cher Aristias, de nuire à la vérité en vous fatiguant ; s'il vous reste même quelques doutes sur les matières que nous avons traitées, la suite de nos entretiens les dissipera.

---

## TROISIÈME ENTRETIEN.

Aristias et moi nous nous rendîmes hier chez Phocion, mon cher Cléophane. C'est aujourd'hui, lui dis-je, nos grandes panathénées, et comment pourrions-nous mieux célébrer une fête consacrée à Minerve, et destinée à perpétuer le souvenir de la réunion que Thésée fit des différens peuples de l'Attique dans Athènes,

qu'en écoutant ce que vous voudrez bien continuer à nous apprendre sur la morale et la politique ?

Je sais trop de gré à Aristias, me répondit Phocion, de préférer un entretien austère au spectacle de nos fêtes, pour ne pas consentir à ce que vous désirez. Il est vraisemblable, ajouta-t-il en souriant, que Minerve qui voit nos panathénées avec indifférence, depuis que nous les célébrons avec plus de pompe et moins de vertu que nos pères, trouvera bon que nous n'en augmentions pas la cohue.

Puisque vous le voulez, reprenons la suite de nos entretiens. Je vous ai prouvé, continua Phocion, que la vertu lie les hommes en leur inspirant une confiance mutuelle ; et que le vice au contraire les tient en garde les uns contre les autres, et les divise. Je vous ai fait voir qu'il n'y a point de vertu qui ne soit utile à la société ; mais ces connoissances seules ne suffisent point pour guider la politique dans ses opérations.

Quoique toute vertu mérite d'être cultivée, toutes cependant ne demandent pas les mêmes soins de la part du législateur et des magistrats ; quelques-unes n'ont pas un rapport aussi direct, aussi immédiat

que les autres à ce qui fait et consolide le bonheur des citoyens et la sûreté de la république. Toutes les vertus n'étendent pas leurs racines à une égale distance, toutes n'ont pas une tige également forte, quelques-unes même ont besoin d'un appui, ou languissent et se flétrissent sans secours. Les unes jettent de plus grands rameaux, et portent des fruits plus abondans que les autres ; il y en a même qui fécondent, pour ainsi dire, tout le terrein qui les environne ; vous verrez naître autour d'elles mille vertus particulières, qui sembleront venir sans semence, et n'exiger aucune culture.

Si la politique, mon cher Aristias, considère les vertus suivant leur ordre en dignité et en excellence, elle place à leur tête la justice, la prudence et le courage. D'accord avec la morale, elle nous montre que de ces trois sources découlent l'ordre, la paix, la sûreté et tous les biens, en un mot, que les hommes peuvent désirer. L'objet de la politique est de nous rendre facile la pratique de ces trois vertus ; mais elle connoît trop bien l'activité de nos passions et la paresse de notre raison, pour espérer de nous en faire contracter l'habitude, si, en nous familiarisant

d'avance avec d'autres vertus, dont elle est plus maîtresse de régler l'exercice et la marche, elle n'écarte de notre cœur les vices qui nous empêchent d'être justes, prudens et courageux.

Ce seroit une étrange politique, qu'un législateur persuadé qu'il suffit de faire des loix pour que les hommes y obéissent. Il n'a encore rien fait, quand il n'aura réglé que les droits de chaque citoyen, et donné des bornes fixes à la justice. Laissez agir nos passions, elles auront bientôt dérangé ces bornes. Mille prétentions chimériques anéantiront le droit. Au milieu des loix les plus justes, l'injustice, secondée par la ruse et la chicane, et enhardie par l'impunité, deviendra bientôt l'esprit général des citoyens.

Publiez dans la place de Sibaris, qu'il est ordonné à tout citoyen d'avoir assez de courage pour préférer dans un combat la mort à la fuite, et mépriser dans l'administration de la république les dangers auxquels un magistrat est quelquefois exposé; et je vous réponds que vous aurez publié le décret le plus inutile. Les Sibarites, toujours efféminés, ne sortiront point de leur mollesse pour prendre du courage. La loi nous prescriroit, à nous

autres Athéniens, la police la plus sage dans nos délibérations publiques, pour nous empêcher d'être inconsidérés, et nous forcer de peser et d'examiner avec maturité les intérêts de la patrie ; que si nous devenions prudens, ce seroit pour l'intérêt de nos passions, et non pour celui de la république.

Tout législateur qui ignore sur quelles vertus la justice, la prudence et le courage doivent être, pour ainsi dire, entés, tout législateur qui ne sait pas préparer les hommes à les aimer et les pratiquer, verra que ses loix inutiles n'auront fait aucun bien à la société. Il y a en effet, mon cher Aristias, des vertus qui servent de base et d'appui à toutes les autres. Je compte quatre de ces vertus, que j'appelle *mères* ou *auxiliaires*, et qui sont les premières dans l'ordre politique, la tempérance, l'amour du travail, l'amour de la gloire et le respect pour les dieux.

Par tempérance, j'entends, poursuivit Phocion, cette vertu qui, nous invitant à nous contenter des choses que la nature exige indispensablement pour notre conversation, diminue le nombre de nos besoins et les simplifie. Qui n'étudie pas l'art d'être heureux à peu de frais, sera

toujours malheureux. Vous savez ce que Socrate (1) disoit à Euthydème, que les

(1) Xénophon nous a conservé l'entretien de Socrate avec Euthydème sur la volupté, & je ne puis résister au plaisir d'en transcrire ici un morceau admirable. Je me sers de la traduction de M. Charpentier.

*Avez-vous songé, dit Socrate, que la débauche, qui ne parle que de voluptés, ne sauroit en faire goûter aucune comme il faut, & qu'il n'y a que la tempérance & la sobriété qui donnent le vrai sentiment des plaisirs? Car c'est le naturel de la débauche de ne point endurer la faim, ni la soif, ni les aiguillons de l'amour, ni la fatigue des veilles, qui sont néanmoins les véritables dispositions pour boire & pour manger délicieusement, & pour trouver un plaisir exquis dans les embrassemens amoureux ou dans les approches du sommeil. Cela est cause que l'intempérant sent moins de douceur dans ses actions, qui sont nécessaires & qui se font très-souvent. Mais la tempérance, qui nous accoutume à attendre le besoin, est la seule aussi, qui, dans ces rencontres, nous fait sentir une extrême volupté.*

*C'est cette vertu aussi, dit Socrate, qui met les hommes en état de se perfectionner l'esprit & le corps, & de se rendre capables de gouverner heureusement leur famille, de servir utilement leurs amis & leur patrie, & de surmonter leurs ennemis : ce qui est non-seulement très-avantageux pour l'utilité, mais même très-agréable par le consentement qui l'accompagne, & c'est à quoi les débauchés n'ont point de part : car quelle part pourroient-ils prendre aux actions vertueuses, eux dont l'esprit est*

voluptueux

voluptueux sont les hommes du monde les plus déraisonnables. A force de se repaître de voluptés, ils éteignent en eux le sentiment du plaisir, ils n'ont pas l'esprit d'endurer la faim et la soif, et de résister aux premières amorces de l'amour et du sommeil; ils gâtent tout par leur attention insensée à prévenir leurs désirs.

La volupté vend ses faveurs à trop haut prix; elle emploie trop de mains, trop de temps, trop de peine à la composition de son ennuyeux bonheur, pour que la politique n'échouât pas en essayant de rendre heureux un peuple voluptueux. A peine la volupté jouit-elle, que rassasiée, elle rejette avec faste et dédain ce qu'elle avoit désiré avec emportement. Nos sophistes, à leur ordinaire, ont mal

*tout employé à la recherche des voluptés présentes?*
*Quelle différence y a-t-il, dit Socrate, entre un animal irraisonnable & un homme voluptueux, qui ne considère point ce qui est le plus honnête, mais qui poursuit aveuglément ce qui est le plus agréable? Il n'appartient qu'aux personnes tempérantes de rechercher quelles sont les meilleures choses; & après en avoir fait un discernement exact par l'expérience & le raisonnement, d'embrasser les bonnes, & de s'éloigner des mauvaises: c'est ce qui les rend tout ensemble très-heureux, très-vertueux & très-habiles.*

raisonné sur cette matière, parce que la nature a voulu que nos besoins fussent la source de nos plaisirs, ils ont prétendu qu'en multipliant les uns, on multiplieroit aussi les autres ; mais ils n'ont pas fait attention que la volupté est moins habile et moins libérale que la nature. Celle-ci ne donne aucun besoin, sans donner en même temps un moyen aisé de le satisfaire ; et la volupté, qui flatte, échauffe, irrite notre imagination par des espérances et des songes, ne donne jamais ce qu'elle a promis ; elle fuit quand nous croyons la saisir, et nous laisse le dégoût, l'ennui et la lassitude à la place du plaisir.

Mais il ne s'agit pas entre nous de l'inconséquence des voluptueux ; et quand leur passion ne les tromperoit pas, il n'en faudroit pas moins, mon cher Aristias, bannir la volupté de notre république. Croyant acheter des plaisirs à prix d'argent, elle est toujours avare et prodigue ; et jamais on n'a vu la justice, la prudence et le courage se mêler parmi les vices qui accompagnent l'avarice et la prodigalité. Toutes les richesses de la Perse n'enrichiroient pas Démadès (1) ; l'Europe,

(1) Antipater disoit que de deux amis qu'il avoit à Athènes, Phocion & Démadès, il n'a-

l'Asie et l'Afrique ne suffiroient pas aux besoins de trois voluptueux comme lui : comment donc la vérité seroit elle l'ame de ses discours ? Patrie, honneur, justice, il vendra tout à qui voudra l'acheter. Ce sénateur, accablé du poids d'une digestion difficile, livreroit l'état à qui lui offriroit un élixir propre à ranimer les ressorts usés de son estomac ; et vous voulez qu'il s'informe s'il n'y a point quelque malheureux citoyen que la faim poursuit ? Croirez-vous que des magistrats, avides et fatigués de plaisirs, soient bien propres à penser aux besoins de la société ? Que ce soient des sentinelles vigilantes et attentives à prévoir, prévenir ou repousser les périls dont la république peut être menacée ?

Ne l'espérez pas ; la république elle-même ne l'existe plus, quand une fois les esprits sont infectés par la jouissance ou le désir des voluptés ; elle tiendra même

voit jamais pu ni obliger l'un à rien recevoir, ni contenter l'avidité de l'autre. Ce Démadès étoit orateur, & avoit du crédit dans la place publique. C'est lui qui, trouvant un jour Phocion a table, & voyant son extrême frugalité, lui dit : *Je m'étonne, Phocion, que, te contentant d'un si mauvais repas, tu veuilles prendre la peine de te mêler des affaires de la république.*

compte à ses magistrats de leur mollesse et de leur faste. Dès que la recherche dans les plaisirs a attaché à la médiocrité l'opprobre de la pauvreté, les citoyens ont trop de besoins pour être contens de leur fortune. Leur ame est déjà souillée des vols que leurs mains n'ont encore pu commettre : ils feront un commerce honteux de leur suffrage, et vendront leur voix au plus offrant ; on ne verra dans les magistratures que la facilité de s'enrichir impunément par des injustices ; on ne voudra plus avoir de crédit dans la république, ni commander les armées, que pour faire fortune et s'abymer ensuite dans les voluptés. Tout est alors perdu ; il ne subsiste plus qu'un vain simulacre de république. A la place des loix méprisées, les passions règnent impérieusement ; et les mœurs seroient atroces, si les ames étoient encore capables de conserver quelque force.

Quand, en ouvrant le cœur à tous les vices, les voluptés n'y étoufferoient pas le principe de la justice et de la prudence, il suffit qu'elles énervent le corps pour que la république ne doive plus attendre de ses citoyens amollis, les fatigues, les veilles, la patience, les travaux, d'où

dépend souvent son salut. Tandis que de jeunes gens, lassés de leurs débauches, dorment laborieusement dans le duvet, pensez-vous, si on les réveille en sursaut pour repousser l'ennemi qui escalade nos murailles, qu'ils trouveront en eux les forces et le courage de ces anciens Athéniens, accoutumés à coucher sur la dure à côté de leurs armes, et à mépriser les plaisirs des sens ? Depuis que le goût des plaisirs nous possède, j'ai vu, oui j'ai vu les descendans des héros de Marathon et de Salamine aller aux ennemis avec l'envie de fuir dans le cœur. L'exemple contagieux des riches a corrompu jusqu'aux pauvres, qui ne partagent pas leurs voluptés. Il n'est plus d'Athénien qui ne murmure contre les fatigues de la guerre et la rigueur de notre discipline relâchée. La nature paroît dégradée dans toute la Grèce ; nous succombons aujourd'hui sous les exercices dont nos pères se jouoient autrefois ; nous trouvons nos armes trop pesantes, et la mollesse de nos villes nous a appris à redouter le courage des Barbares.

Que Lycurgue, mon cher Aristias, étoit profond dans la connoissance de nos vertus et de nos vices ! Méditez ses loix,

un dieu sans doute les lui avoit dictées. Vous ne le verrez jamais s'égarer dans des détails inutiles, proscrire un vice, et n'en pas couper la racine; ordonner la pratique d'une vertu, et négliger celle qui doit en être le principe ou l'appui. Il ne permet pas à deux jeunes époux de s'abandonner inconsidérément à leurs transports; il voudroit qu'un mari n'habitât pas d'abord dans la même maison que sa femme; il lui ordonnoit de dérober ses faveurs. C'étoit pour empêcher que les droits du mariage ne devinssent une source de corruption et de mollesse, en les abandonnant aux voluptés, et que, rassasiés de plaisirs légitimes, ils n'en cherchassent de défendus. L'adultère ne fut point connu à Lacédémone : quel avantage! s'il est vrai que tout commerce de galanterie suppose dans les femmes une lâche infidélité à leurs devoirs, et dans les hommes l'art de séduire et de corrompre réduit en principes, et par-là même d'autant plus dangereux, qu'il les occupe sérieusement de cent misères, qui ôtent à l'ame les ressorts nécessaires pour méditer et exécuter de grandes choses.

Faute de connoître le penchant du sexe à la mollesse, et l'empire qu'il a sur notre

ame, la plupart des législateurs ont tendu un piège à nos mœurs en négligeant de règler celles des femmes. Lycurgue devine qu'elles nous donneroient leurs vices, s'il ne leur donnoit pas nos vertus. Il en fit des hommes; il leur inspira un généreux mépris pour les besoins auxquels la nature ne les a pas assujetties. Il les endurcit au travail, à la peine, à la fatigue. Platon (1), enhardi par cet exemple, voulut même en faire des soldats dans sa république. Il savoit que moins nous avons de devoirs à remplir, moins nous y sommes attachés, et en exigeant beaucoup des femmes, il espéroit avec raison de tout obtenir aisément des hommes.

Lycurgue établit enfin dans sa ville des repas publics, dont le brouet noir, si dé-

(1) *Nec putes, ô Glauce, magis me de viris quàm de mulieribus fuisse locutum, quæcumque videlicet natura aptæ ad hæc officia sunt.* In. Rep. L. 7. Voyez ce que Platon dit dans cet endroit sur l'éducation des femmes. Il y revient encore dans son *traité des Lois*, l. 7. *Aio stultissimum hoc in nostris regionibus esse, ut non iisdem studiis mulieres ac viri omni conatu consensuque dent operam..... Præceptum verò nostrum non cessabit asserere quod oporteat doctrinæ cæterorumque, quàm maximè mulieres cum viris participes fieri.*

crié aujourd'hui, faisoit les délices. Voilà ses deux principales institutions, et sans leur secours, il auroit inutilement proscrit l'usage de l'argent et les arts inutiles, aiguillons à la fois et alimens des passions. L'exercice des vertus les plus difficiles et dans le degré le plus héroïque, devoit dès-lors devenir familier aux Spartiates, parce que c'est le propre de la tempérance de fermer l'entrée de notre cœur à une foule de vices, en nous rendant notre situation présente agréable, et de nous porter sans effort au bien. La tempérance inspire nécessairement le mépris des richesses; et ce mépris, qui suppose l'ame débarrassée des besoins frivoles qui nous tourmentent, est toujours accompagné de l'amour de l'ordre et de la justice. Moins les passions sont vives et nombreuses, plus la raison est libre de faire valoir ses droits. Oui, mon cher Aristias, depuis que nous avons renoncé à la simplicité des mœurs de nos pères, nous avons beau faire tous les jours de nouvelles loix, et multiplier nos magistrats (1), c'est convenir de notre cor-

(1) Rien ne prouve peut-être mieux qu'un état agit sans principes & sans systême, que le grand nombre de loix dont il accable les citoyens. Un législateur habile va à la racine des abus

ruption, et n'employer que des remèdes inutiles pour nous corriger. Le premier

qu'il veut arrêter, la coupe, & l'ordre est rétabli par une seule loi. L'histoire ancienne & l'histoire moderne en fournissent plusieurs exemples. Un législateur ignorant veut détruire les effets d'un vice, mais il en laisse subsister la cause. L'état ne se corrige pas ; il arrive même que les efforts inutiles du législateur le rendent incorrigible, parce que les esprits s'accoutument enfin à mépriser les loix. Quand une loi est tombée dans l'oubli, & qu'on la renouvelle, il semble que ce ne soit que par caprice, & on ne prend presque jamais les mesures nécessaires pour empêcher qu'elle n'éprouve une seconde disgrace. Un état qui n'a point d'objet fixe, ou qui ne consulte pas la nature des choses, doit nécessairement beaucoup multiplier ses loix, parce qu'il n'agit que relativement aux circonstances dans lesquelles il se trouve, & que ces circonstances changent & varient continuellement. c'est un grand malheur quand les loix sont en si grand nombre, qu'on ne daigne plus s'en instruire, & qu'elles sont, pour la plupart, ignorées de ceux-mêmes qui font une étude du droit public & de la jurisprudence d'une nation. La coutume & la routine usurpent alors l'autorité qui n'appartient qu'aux loix, & c'est le propre de la coutume & de la routine de n'avoir rien de fixe, & en se prêtant aux événemens, d'ouvrir la porte aux injustices les plus criantes.

Multiplier les magistrats, n'est pas une chose plus salutaire que de multiplier les loix. Moins ils sont nombreux, plus on est porté naturellement à les respecter, & plus ils sont eux-mêmes

magistrat et la première loi d'une république, ce doit être la tempérance; et le

attentifs à remplir leurs devoirs. Créer de nouveaux magistrats dans une république dont les loix & les mœurs se corrompent, ce n'est souvent qu'y introduire de nouveaux abus, & donner des protecteurs à la corruption. En général il est inutile, comme le dit Phocion dans son second entretien, de prétendre avoir de bons magistrats, si on n'a pas commencé par donner de bonnes mœurs aux citoyens.

La politique a deux ou trois règles générales sur ce sujet, qu'il est impossible de négliger sans s'exposer à d'extrêmes dangers. Pour empêcher que le magistrat ne se relâche dans les fonctions de sa magistrature, il faut qu'elle soit courte & passagère. Si elle est à vie, il l'exercera avec négligence; il la regardera comme un bien qui lui est propre, & travaillera bien plutôt à en augmenter les droits & les prérogatives, qu'à faire le bonheur public. La société a différens besoins, distingués par leur nature & séparés les uns des autres; il faut donc établir différentes magistratures pour y subvenir. Si vous unissez dans une même magistrature des fonctions qui doivent être séparées, vous devez vous attendre qu'elles seront négligées, ou que le magistrat profitera de ce pouvoir trop étendu pour en abuser & se rendre redoutable. Si vous séparez en différentes magistratures des fonctions qui doivent être réunies dans une même main, les magistrats se gêneront mutuellement dans leur administration, & ne conserveront point l'autorité qu'ils doivent avoir sur les citoyens. Remarquez que dans les circonstances extraordi-

peuple le mieux gouverné après les Spartiates, c'est celui qui approchera le plus de leur frugalité.

Cependant telle est la foiblesse humaine, que toute vertu a ses momens d'erreur, de distraction et de lassitude. La tempérance a autant d'ennemis qu'il y a de sortes de voluptés, et quelque soit son pouvoir, elle succombera à la fin, si la politique n'empêche qu'elle n'ait à combattre contre l'oisiveté et cet ennui qui suit l'inaction de l'ame et du corps. Tout le temps où la loi nous abandonne à nous-mêmes, est un temps qu'elle donne aux passions pour nous tenter, nous séduire et nous subjuguer. La politique doit donc inspirer aux citoyens l'amour du travail. Cette vertu répandant sur les plaisirs les plus simples et les plus honnêtes un charme capable de nous satisfaire, tempère notre imagination, et empêche, pour ainsi dire, qu'elle n'aille à la découverte de quelque nouveau plaisir.

Ne vous hâtez pas, mon cher Aristias,

naires, les magistrats ordinaires ne suffisent pas aux besoins de la république. Ce fut une institution bien sage chez les Romains, que de créer quelquefois des dictateurs, ou de revêtir les consuls d'une puissance extraordinaire.

de conclure de cette doctrine que toute espèce de travail soit utile à la société; il est au contraire une sorte d'oisiveté qui lui seroit peut-être moins funeste. Voyez quel est le procédé de la nature à notre égard. Libérale de tous les biens qui nous sont nécessaires, elle veut cependant que nous les achetions par le travail. La terre est stérile, si nos mains ne la fécondent pas; et par l'ordre établi pour la production des fruits, ce travail est léger, mais continuel. Que la politique imite la nature. Si le travail qu'elle nous impose n'est pas proportionné à nos forces, si l'espérance qui le feroit entreprendre avec joie, est trompée, s'il ne peut pas suffire à nos besoins, il devient insupportable, et ne peut être que l'occupation, ou plutôt le châtiment d'un esclave.

L'Egypte fut malheureuse sous les successeurs de Sésostris, dès que le prince, conduit par une insatiable avarice, s'écarta de ces principes, et condamnant ses sujets à des travaux trop durs, en voulut seul recueillir les fruits. Les mains des Egyptiens s'engourdirent. La nation la plus active s'avilit dans la paresse, qui étoit devenue son seul bien. L'état fut vexé à la fois par la pauvreté et le luxe;
les

les esprits s'effarouchèrent, et on traita les citoyens comme des bêtes farouches qu'il falloit dompter par la fatigue (1). Cependant quel spectacle présentoit la malheureuse Egypte ! Sans les eaux bienfaisantes du Nil, les campagnes auroient à peine pu suffire à nourrir leurs habitans. Au milieu de ces monumens qui semblent destinés à vivre autant que le monde, et qu'un peuple malheureux est condamné à élever à l'orgueil de ses maîtres ; que deviendra le monarque, si un ennemi étranger se présente sur ses frontières, et veut lui enlever sa couronne et ses plaisirs ? Quels bras armera-t-il en sa faveur ? Quel intérêt auront ses peuples de défendre, aux dépens de leur sang, ses voluptés et leur misère ?

A Tyr, à Carthage, nous disent les voyageurs, tous les citoyens sont occu-

(1) Il n'y a point de peuple dans l'antiquité qui ait été traité plus durement que les Egyptiens, après qu'ils eurent renoncé à la sagesse de leurs premières institutions. Aristote dit dans sa *politique*, que les rois d'Egypte ne creusèrent le lac de Mœris, ne bâtirent les pyramides & n'exécutèrent d'autres pareils ouvrages, que pour accabler, sous le poids du travail, des sujets indociles dont ils craignoient l'inquiétude, & qui ne prenoient aucun intérêt à la patrie.

pés; mais nous préservent les dieux, mon cher Aristias, de les imiter. Ces peuples, dont on nous vante l'industrie et l'activité, ont été les corrupteurs des nations. Contentes des richesses que la nature prudente répand dans chaque climat, elles vivoient heureuses sans faste et sans luxe. Les Tyriens et les Carthaginois ont tenté leur cupidité; ils les ont façonnées au goût des choses rares et recherchées, ils ont eu la perfidie de leur faire mépriser les biens qu'elles possédoient. Combien la pourpre de Tyr et les superfluités élégantes de Carthage n'ont elles pas fait commettre de crimes, et produit de malheurs sur la terre? Mais ne pensez pas, Aristias, que ces empoisonneurs publics aient eux-mêmes échappé aux poisons qu'ils préparent. Je ne connois ni Tyr ni Carthage; j'oserois cependant assurer que ces deux villes sont malheureuses. L'amour du travail, qui est une grande vertu quand il accompagne la tempérance, et sert avec elle à réprimer et régler nos passions, est au contraire l'ouvrage de l'avarice et de la cupidité chez les Carthaginois et les Tyriens. Plus ces deux vices s'accroissent au milieu des richesses, plus toutes les autres passions

acquièrent de force. L'amour du travail n'est propre dans ces deux républiques qu'à humilier les esprits, ou leur inspirer de l'insolence ; il doit y faire des mercenaires et des tyrans.

Notre Solon, fatigué des émeutes et des séditions que l'oisiveté du peuple excitoit parmi nous, fit des loix pour faire aimer le travail. Un père qui n'avoit point fait apprendre un métier à son fils, ne pouvoit exiger aucun secours de lui dans sa vieillesse : loi absurde, parce qu'elle est contraire aux devoirs éternels et inviolables de la nature, et qu'on n'attachera jamais un citoyen à la patrie en lui apprenant à manquer de reconnoissance pour son père. Chaque citoyen fut obligé de rendre compte de ses occupations devant l'aréopage, chargé de punir la paresse. A quoi aboutit cette grande politique? Chacun choisissant à son gré ses occupations, que la loi auroit dû régler, nous devinmes tous des mercenaires. Teinturiers, cordonniers, maçons, marchands, maréchaux, revendeurs : voilà ce qui forme le fond de nos assemblées dans la place publique.

Nos citoyens, livrés à des occupations basses et serviles, que Lycurgue n'avoit permises qu'aux Ilotes, devoient en

prendre les mœurs. Que seroit devenue la république ? Marathon et Salamine auroient-ils été témoins du courage et de la gloire de nos pères ? La Grèce entière ne seroit-elle pas aujourd'hui gouvernée par un satrape orgueilleux des rois de Perse ? Si, à la faveur d'un concours heureux de circonstances extraordinaires, sur lesquelles il ne faut jamais compter, d'autres causes, en conservant dans un peuple d'artisans l'ancien amour de la gloire et de la liberté, ne l'eussent préparé à se laisser conduire aveuglément par un Miltiade (1), un Thémistocle et d'autres

(1) C'est ce qui a fait dire à Thucydide, *l. 2, c. 11.* que quoique le gouvernement d'Athènes fût démocratique dans le droit, il approchoit dans le fait de la monarchie, puisque le plus grand homme y avoit toute l'autorité, & sembloit être le dépositaire de la volonté de tous les citoyens. La république auroit succombé dans les dangers auxquels elle fut exposée, après s'être délivrée de la tyrannie des fils de Pisistrate, si elle n'eût eu alors, par hasard, un Miltiade, dont les talens extraordinaires la firent triompher des Perses à Marathon. A ce grand homme succéderent un Aristide, un Thémistocle, un Cimon, qui, par leurs lumières, leurs talens & leurs grandes actions, méritèrent la confiance des Athéniens, & les élevèrent, malgré les caprices de la démocratie, à penser comme eux. Périclès, qui avoit tous les talens, & à qui il ne

pareils grands hommes? Quand ces causes étrangères à notre constitution, s'affoiblissant peu à peu, cessèrent enfin d'influer sur nos mœurs, et que la république, gouvernée par des ouvriers, eut pris le génie qu'elle devoit naturellement avoir, vous savez dans quel avilissement nous tombâmes. L'intérêt particulier décida toujours de l'intérêt public. Tour à tour extrêmes dans toutes nos passions, timides le matin, téméraires le soir, lâches et emportés à la fois, nous ne connûmes jamais nos forces, notre foiblesse ni nos ressources; jamais nous ne sûmes agir à

manquoit que de la probité, fut le dernier des Athéniens qui jouit dans sa patrie de ce crédit qu'on pouvoit appeller monarchique. *Ceux*, dit Thucydide, *qui après sa mort aspirèrent au gouvernement, étant tous égaux en mérite*, c'est-à-dire, par leurs talens très-médiocres, *& rivaux en dignité, & tâchant de se débusquer les uns les autres pour obtenir le premier rang, mirent toute l'autorité entre les mains du peuple par leur lâcheté & leur flatterie. De-là s'ensuivit entre autres maux l'entreprise de Sicile, qui ne se perdit pas tant par la faute de ceux qui y furent employés, que par le défaut de ceux qui les employèrent, & s'entrebattoient à Athènes pour le commandement. Ils ralentirent l'ardeur du camp par leur division, & mirent à la fin la sédition dans la ville.* Traduction de d'Ablancourt.

propos ; jamais nous ne sûmes prévoir les dangers ni les prévenir. Qu'avons-nous à nous plaindre de la fortune ? Devoit-elle faire des miracles pour rendre juste, prudente et magnanime une assemblée d'artisans ?

Tout art nécessaire aux besoins réels des hommes, est sans doute honnête ; il ne devient dangereux que quand par une trop grande recherche il donne aux choses un prix qu'elles ne doivent point avoir, et raffine inutilement notre goût. J'aime la simplicité des mœurs peintes dans Homère ; des rois qui savent le nombre de leurs vaches, de leurs chèvres, de leurs moutons, et qui préparent eux-mêmes leur souper ; une reine Areté qui file les étoffes dont son mari est habillé, et une princesse Nausicaa qui va elle-même sur une charrette laver à la rivière les habits de sa famille. Chacun peut avec gloire être lui-même son propre artisan, et plût aux dieux que la sagesse de nos mœurs, la simplicité de nos besoins, et l'égalité de nos fortunes le permissent encore ! Mais dans une république où la politique ne peut plus ramener les citoyens à cette pureté primitive des anciens temps, les arts sont toute la richesse de ceux qui

les cultivent ; les artisans ne subsistent que du salaire qu'ils reçoivent des riches qui les occupent, et le travail doit nécessairement avilir leur ame (1) Que le

(1) C'est ce qui a fait dire à Platon ; dans son traité des loix, *l. 11. Nullus: cives caupo, mercatorque nec sponté nec invitus fiat, nec privati cujusquam fiat minister, qui non æquo in eâdem forte sibi respondeat, nisi patris ac matris, aliorumque genere majorum cæterorumque seniorum qui liberti sunt & liberi vivunt.*

Ce que Phocion ajoute, qu'il ne faut regarder les artisans que comme des esclaves, paroîtra peut-être un sentiment outré & cruel à quelques lecteurs ; mais il faut tâcher d'entrer dans sa pensée, ce qui est facile, & on en sentira bientôt la vérité. Phocion étoit sans doute trop instruit des droits de l'humanité, pour dire qu'il falloit ôter la liberté aux artisans, & les réduire en esclavage ; il vouloit seulement que des hommes, qui ne peuvent pas avoir des sentimens de citoyens, n'eussent, comme les esclaves, aucune part à l'administration publique, & il avoit raison. Il ne comptoit pour citoyen que les possesseurs des terres, & il est assez vraisemblable qu'on ne peut s'écarter dans la pratique de cette idée, sans s'exposer à de grands inconvéniens.

De tous les grands hommes qui ont gouverné la république d'Athènes, Aristide est le seul qui ait favorisé la démocratie. Il abolit la loi de Solon, qui ne permettoit d'élever aux magistratures que les citoyens qui recueilloient de leurs terres au moins deux cents mesures de froment ; d'huile ou de vin, & par-là il affoiblit

législateur, mon cher Aristias, se garde donc de leur confier le dépôt ou l'administration de la souveraineté. Si la loi les déclare hommes libres, et en fait des espèces de citoyens, que la politique ne les regarde cependant que comme des esclaves qui n'ont point de patrie, et qui ne peuvent participer aux assemblées de la nation. Nos plus grands hommes, Miltiade, Thémistocle, Cimon, etc. favorisoient l'aristocratie. Je suis leur exemple, et ce n'est ni par vanité, ni par ambition, je connois trop l'égalité des hommes et les droits de l'humanité; mais je consulte le bonheur de la république, et il importe à la multitude même que son travail et ses occupations avilissent et retiennent dans l'ignorance, de ne pas s'emparer du gouvernement.

Pleine d'humanité à l'égard des artisans, que la république, qui ne peut s'en passer,

ou ruina la partie aristocratique du gouvernement, qui servoit de frein à la démocratie. Il fut permis indistinctement à tout citoyen d'aspirer & de parvenir aux magistratures; & c'est sans doute une des principales causes des fautes grossières que fit la république, & des malheurs qu'elle éprouva après la mort de Périclès. L'inquiétude & l'insolence du peuple ne connurent point de bornes.

les gouverne sans les mépriser. Le magistrat doit avoir soin que le travail fournisse aux artisans une subsistance facile et abondante, ou bien ils deviendront les ennemis de la république, comme les Ilotes le sont des Spartiates, et on aura à se reprocher la moitié de leur crime, et le châtiment même dont on les punira! Des citoyens assez sages pour vouloir conserver leurs mœurs, ne permettront jamais qu'on invente de nouveaux arts. Qui seroit instruit de l'origine et des progrès des arts, connoîtroit peut-être l'histoire de tous nos vices. A l'exemple des Spartiates, croyons que les peuples se civilisent par de bonnes loix et la pratique des vertus, et non par un tas de superfluités que le luxe estime et que la raison réprouve. Lycurgue voulut que les Lacédémoniens ne se servissent que de la cognée et de la scie pour faire les meubles de leur maison. Loi admirable! Contraignez de même les artisans à laisser aux arts les plus nécessaires une certaine grossièreté, si vous ne voulez pas que le goût et le luxe des riches ne produisent bientôt des arts inutiles. Cent fois j'ai vu Platon se plaindre amèrement des progrès de la peinture parmi nous. Un jour que j'ad-

mirois dans le temple de Minerve la défaite des géans, je me le rappelle avec plaisir, il me tira par mon manteau : « Ces » sottises vous gâteront, me dit-il ; que » d'art, que de peine, que de génie pour » exciter une admiration dangereuse ! » Dans ma république, un peintre sera » obligé de commencer et de finir son » tableau dans un jour (1). »

Enfin, mon cher Aristias, songez que la politique ne doit admettre au gouvernement de l'état, que des hommes qui possèdent un héritage ; eux seuls ont une patrie. Mais pour empêcher que leur oisiveté ne nuise à la république, qu'une loi sévère proscrive ces fortunes scandaleuses qui corrompent encore moins ceux qui les possèdent, que les citoyens imprudens qui les envient ; que la médiocrité des héritages force les propriétaires à les cultiver eux-mêmes. Si la coutume s'y oppose, que la république arrache les citoyens à leurs passions, en multipliant leurs devoirs et leurs occupations.

(1) Je me rappelle en effet d'avoir lu dans Platon, qu'il vouloit que les tableaux qu'on voyoit dans les temples des dieux, fussent faits dans un jour. Il n'en accordoit que cinq aux sculpteurs pour faire & élever un tombeau.

C'est un spectacle admirable que présentoit l'ancienne Lacédémone. Des hommes toujours occupés des exercices de la chasse, du disque, de la course, du pugilat, de la lutte, etc. se préparoient dans leurs plaisirs mêmes à devenir d'intrépides défenseurs de la patrie. Ils se délassoient de leurs travaux dans des écoles où on leur apprenoit moins à discourir, comme nous, sur les vertus, qu'à les pratiquer. Chaque âge, chaque sexe, chaque heure, avoit ses occupations particulières. Le temps fuyoit rapidement pour les Spartiates; et au milieu de cette vie toujours agissante, comme les passions, malgré leur diligence et leur adresse, auroient-elles trouvé un moment pour tromper, séduire et corrompre un Lacédémonien?

Jusqu'ici, mon cher Aristias, poursuivit Phocion, je ne vous ai en quelque sorte présenté que les foiblesses, la misère et la honte de l'humanité; jusqu'ici la politique ne vous a paru occupée qu'à briser les liens par lesquels mille passions différentes, tenant l'homme attaché à ses intérêts personnels, le séparent de ceux de la société. Pour rompre le charme de ces Circé, qui nous menacent du sort que subirent les compagnons d'Ulysse, ad-

mirez à présent la sagesse infinie de la nature à notre égard, et le secours qu'elle nous offre. Ces vertus si timides, si contraires à nos passions, si peu agissantes, si étrangères dans notre cœur, mais cependant si nécessaires, apprenez par quel secret la politique peut leur communiquer une force supérieure à celle des passions mêmes. Apprenez par quelles ressources la pratique des devoirs, en apparence les plus austères, peut devenir agréable, et même délicieuse. C'est en tenant éveillé dans notre cœur l'amour de la gloire, sentiment noble et généreux qui nous fait connoître la grandeur de notre origine et de notre destination : ce sentiment, par lequel nous sommes les rivaux des substances spirituelles, qui nous apprend que nous sommes l'ouvrage d'un Dieu.

En effet, Aristias, l'ame n'a aucun ressort plus capable de la mouvoir que l'amour de la gloire, d'autant plus sublime, qu'il se plaît à trouver des obstacles et des combats; par combien de triomphes obtenus sur les passions les plus hardies et les plus impérieuses, ne s'est-il pas illustré? Vous citerois-je tous les grands hommes à qui elle a fait mépriser les charmes de la volupté, et aimer la pauvreté?

L'amour

L'amour de la gloire semble en quelque sorte nous séparer de nous-mêmes : nous nous oublions par une sorte de prestige; prêts à lui sacrifier notre vie, l'image d'une belle mort s'empare de notre ame et l'enivre. Depuis Codrus, combien de héros ont été les généreuses victimes de ce sentiment.

Socrate, qui connoissoit si bien le cœur humain, ne se contentoit pas, pour exciter à la vertu, de démontrer qu'elle nous rend heureux, et porte avec elle sa récompense. Il auroit craint que les passions, plus éloquentes que lui, en offrant un plaisir présent, n'eussent fermé l'oreille de ses disciples à la vérité. Pour les rendre attentifs et dociles, il leur montra la gloire. C'est dans son école que se sont formés les derniers hommes de bien qui ont honoré notre république : et combien Athènes n'auroit-elle pas encore été heureuse et florissante, si, par l'organe des loix et la bouche des magistrats, la politique avoit persuadé à tous les citoyens ce que Socrate persuadoit à ses disciples!

Si les barbares ne connoissent point l'amour de la gloire; si cette vertu, déjà affoiblie dans la Grèce, y devient de jour en jour infiniment plus rare qu'elle ne

l'étoit il y a un siècle, ne croyez pas que la nature ait été plus libérale envers nos pères qu'à notre égard, ou que par une prédilection injuste, elle ait pris plaisir à nous distinguer des étrangers. En tout temps, en tout lieu, elle répand également ses bienfaits; mais en tout temps et en tout lieu; la politique ne sait pas en profiter également. Pendant la guerre médique, les Thébains auroient montré autant de courage qu'ils laissèrent voir de timidité, si un Epaminondas eût rallumé dans leur cœur le sentiment éteint de l'amour de la gloire. Comment voudriez-vous, mon cher Aristias, que cette vertu osât pénétrer dans la Perse, et y produire quelques fruits? Un souffle contagieux en a fait mourir le germe même. Il n'est point de récompense imaginée pour honorer la vertu, dont quelque vice ne s'y pare insolemment. Une cour enivrée de plaisirs, et qui est l'ame de tout empire, n'a de faveurs à répandre que sur les ministres ou les instrumens de ses voluptés. Elle se gardera bien de donner le gouvernement d'un satrape à un homme intelligent et vertueux; elle s'en défie, et le craindroit. Pour devenir grand en Perse, il faut être un homme très-mé-

diocre, ou s'avilir jusqu'à cacher ses talens.

Le peuple ne raisonne point. Naturellement porté par son ignorance à donner son admiration à ce qui flatte son imprudence, son orgueil; son avarice, sa jalousie, etc. il confondra le bizarre et l'extraordinaire avec ce qui est véritablement sage et grand. N'en doutez pas, il courra après une gloire de préjugé et de mode, si la politique, de concert avec la morale, ne le met dans le bon chemin. Il s'en écartera, si on cesse un moment d'éclairer et de guider sa marche, et bientôt il dégoûtera par ses éloges ridicules et bruyans les appréciateurs du vrai mérite, et égarera avec lui ceux qui sont frappés de l'amour de la gloire, mais qui n'ont pas assez de lumière pour savoir où il faut la chercher.

Quand la politique est parvenue à connoître ce qui est véritablement estimable, quand elle aura, pour ainsi dire, pesé les vertus, qu'elle accorde une plus grande considération à celles qui sont les plus avantageuses à la société, et d'un exercice plus difficile. Au lieu de prodiguer les honneurs, que la république ne les dispense qu'avec une extrême économie. La gloire trop commune s'avilit. Que les

récompenses soient rares, que tous les désirent, que peu les obtiennent; elles seront méprisées, si on les donne d'avance ou par caprice. Les talens ont droit d'y prétendre; mais cè n'est que quand ils sont utiles à la patrie. Que nous importe d'avoir d'excellens peintres, d'excellens comédiens, d'excellens sculpteurs? Malheur à la nation insensée, qui, sous prétexte du génie qu'exige leur art, les place à côté du grand capitaine ou du grand magistrat, et leur donne les mêmes éloges! En est-on plus heureux, quand la peinture et la sculpture animent en quelque sorte la toile, le bronze et le marbre? Philippe apprend avec plaisir la magnificence de nos panathénées, il est ravi que nos citoyens ne puissent se rassasier des fêtes, de musique, de spectacles. Autrefois nous n'élevions que des statues à peine ébauchées aux bienfaiteurs de la patrie, et nous avions une foule de grands hommes; aujourd'hui nous n'avons que des sculpteurs et des peintres. Convenez-en, Aristias, il est fort intéressant pour Athènes que quelques hommes, à force d'étude et d'art, parviennent à rendre parfaitement sur nos théatres les rôles de Priam, d'Hercule, d'Achille et d'Ulysse,

tandis que personne ne sait être citoyen dans la place publique, ni magistrat dans le sénat ou l'aréopage.

Mais il faut désespérer de la république si elle distribue les récompenses de la vertu aux talens d'un homme vicieux. Craignez ces talens funestes, mon cher Aristias, ce sont des phosphores brillans qui trompent le voyageur, et le conduisent au précipice. En recherchant les causes de la prospérité ou des revers des différentes républiques de la Grèce, j'ai toujours remarqué qu'un peuple vertueux ne manque jamais des talens qui lui sont nécessaires, et que les talens sont toujours inutiles, quand la vertu ne les seconde pas. Quel avantage Thèbes eût-elle retiré d'Epaminondas et de Pélopidas, s'ils eussent été avares, ambitieux et jaloux l'un de l'autre? La Grèce dut autrefois son salut à la pensée hardie, mais sage, de Thémistocle, qui conseilla à nos pères d'abandonner leur ville à Xerxès, de transporter leurs femmes, leurs vieillards, leurs enfans à Salamine, et de construire une flotte avec la charpente de leurs maisons. Oh! qu'il est heureux pour nous que nos pères aient su sacrifier leur intérêt particulier à la fortune publique! A

quoi nous serviroient aujourd'hui les talens de ce grand homme? Si Aristide et Cimon eussent eu alors les mœurs basses et corrompues de notre temps, ils se seroient soulevés contre un projet dont ils n'étoient pas les auteurs; ils auroient préféré la perte de la république et de la Grèce entière au chagrin jaloux de les voir sauver par un autre. Ce fut l'honnêteté des mœurs publiques qui permit à Thémistocle d'être un grand homme (1), et de vaincre les Perses.

(1) Du temps d'Ariſtide & de Thémiſtocle, les hommes qui gouvernoient la république, étoient rivaux, & ne ſe haïſſoient pas; ou s'ils étoient ennemis, ils n'employoient pas, pour ſe perdre, les voies lâches & tortueuſes du menſonge & de l'intrigue: c'étoit une noble émulation qui les portoit à ſe ſurpaſſer les uns les autres. L'amour de la gloire & de la patrie épuroit l'envie & la jalouſie. Ariſtide & Thémiſtocle avoient toujours été d'un avis oppoſé; mais quand Xerxès menaça la Grèce, toute rivalité ceſſa entre eux, & ils ne ſongerent qu'au bien de la patrie. Périclès même, quelque jaloux qu'il fût de gouverner Athènes, fit rappeller Cimon de ſon exil, quand il crut ſes ſervices indiſpenſablement néceſſaires à la république, & ils agirent de concert; *tant*, dit Plutarque, *les inimitiés étoient alors civiles & honnêtes, & le courroux facile à appaiſer!* Du temps de Phocion, il n'en étoit plus ainſi. Les orateurs vendus

Ce n'est pas tout, mon cher Aristias, c'est à ces malheureux talens des hommes vicieux que la Grèce a dû tous ses malheurs. Si le vice étoit stupide, il ne seroit jamais dangereux. C'est quand il se cache sous les talens, que faisant illusion à tous les esprits, il porte un coup mortel à la république. A-t-elle un établissement avantageux qui gêne l'ambition ou l'avarice des citoyens ? Un homme corrompu abuse de ses talens pour le décrier, et réussit enfin à détruire des loix qui maintenoient l'ordre public. A-t-elle un défaut dans sa constitution ? C'est par-là qu'il l'attaque, qu'il la renverse, et s'élève sur ses ruines. Telle a toujours été la conduite des tyrans qui ont usurpé dans leurs villes la puissance souveraine. Ils ont employé leur génie à éluder la force des loix, et à tromper l'autorité ou la vigilance des magistrats. Ils ont semé des soupçons, ils ont fait naître des craintes et des espérances pour exciter des querelles; ils les ont fomentées avec assez d'art, pour persuader qu'ils n'aîmoient que le bien public.

à Philippe, au roi de Perse, ou à quelque cabale de citoyens puissans, étoient des hommes sur qui la vérité, l'amour de la patrie & le devoir n'avoient aucun droit.

Quand leur intérêt l'a demandé, les moindres divisions sont dégénérées en espèce de guerres civiles, et en feignant de servir les gens de bien et de rétablir l'ordre, ils n'ont en effet rétabli que leur tyrannie.

Périclès, dont le génie supérieur pouvoit faire le bonheur d'Athènes et de la Grèce, n'a pas craint de corrompre nos mœurs (1), pour flatter et gagner la

(1) Phocion rappelle en peu de mots les trois grands torts de Périclès dans fon adminiſtration. Il fit porter un décret, par lequel l'état donnoit une rétribution aux citoyens pour aſſiſter aux ſpectacles & aux jugemens de la place publique; il favoriſa les progrès des arts inutiles, & introduiſit un luxe extrême dans Athenes: conduite qui, en le rendant très-agréable à la multitude, le mit à la portée de gouverner arbitrairement. Il fit la guerre aux alliés de la république pour les forcer de payer des tributs, & flatter en même temps l'ambition des Athéniens, que l'oiſiveté de la paix auroit rendus inquiets & difficiles à gouverner. Enfin, Périclès, qui pouvoit empêcher une rupture entre ſa patrie & Lacédémone, alluma la guerre du Péloponeſe pour affermir ſon autorité dans un moment critique, & ne pas rendre ſes comptes. Après des reproches ſi bien mérités, on eſt étonné que Thucydide, *l. 2, c. 11*, diſe que Périclès *avoit acquis ſon autorité par des voies légitimes, & que ſon crédit venoit de ſon bon ſens & de ſa dignité.* J'aime mieux le jugement de Pauſanias, lorſqu'il dit, *l. 8, c. 52*, qu'on ne

multitude ; de nous rendre les tyrans de nos alliés pour se faire croire nécessaire ; et d'allumer enfin la guerre fatale du Péloponèse pour raffermir son crédit chancelant, et se dispenser de rendre compte de son administration. Avec les mêmes talens, l'ambitieux Lysandre ne songea qu'à renverser le gouvernement de sa patrie pour s'ouvrir le chemin du trône qui lui étoit fermé. Quand il pouvoit remettre en vigueur les anciennes loix, et rétablir les mœurs altérées par l'ambition d'une longue guerre, il ne travailla sourdement qu'à donner ses vices aux Lacédémoniens. Il trompa leur amour pour la gloire, il abusa de leur amour pour la patrie ; et sous prétexte d'affermir leur puissance, il les rendit avares, ambitieux, et ruina leurs forces avec leur réputation. Que de maux ne nous a pas causés Alcibiade, dont les talens séduisans servoient à faire excuser les vices ? Et ses talens nous ont-ils dédommagés du ravage que ses vices ont fait parmi nous ?

La terre entière, mon cher Aristias ;

doit regarder ceux qui ont fait la guerre du Péloponèse que comme des furieux qui ont immolé tous les peuples de la Grece à leur propre ambition & à leur intérêt particulier.

n'offre qu'un vaste tableau des erreurs de la politique. Elle s'égare presque toujours à la suite d'une fausse gloire; combien de préjugés, combien de vices mêmes ne rend-elle pas respectables? Elle n'emploie que rarement les moyens propres à favoriser l'amour de la gloire. On n'a point compris combien ce sentiment est délicat, jaloux de ses droits, et combien il exige de ménagemens. La menace le choque, et la crainte l'éteint dans tous les cœurs. Qui croiroit que les loix sanguinaires de Dracon fussent nées au milieu d'un peuple libre, et qu'on vouloit rendre vertueux? Elles ne nous auroient donné que des vertus d'esclaves, si nous avions eu la lâcheté d'y obéir. La peine de mort qu'il décerne contre les moindres fautes, ne sauroit être trop rare. Voulez-vous rendre l'amour de la gloire plus vif et plus général? que la honte vous suffise pour punir les coupables. Ce n'est qu'une morale outrée, et conduite par une haine aveugle contre les vices, qui les confond tous; en voulant faire aimer la vertu, elle détruit le sentiment d'humanité qui en est la base. Laissez à des Critias prodiguer le sang. Ne menacez de la mort que ces ames serviles, qui ne sont coupables que

de crimes qui ne demandent aucun courage, ou ces hommes dont l'atrocité ne suppose aucun retour à la vertu.

C'est l'estime publique, qui étant la récompense naturelle de l'amour de la gloire, peut seule porter notre ame à un certain degré d'élévation. C'est ne pas connoître les hommes, que de vouloir les exciter aux grandes actions autrement que par une branche de laurier ou une statue. C'est avilir la vertu, c'est la profaner, que lui présenter un prix que l'avarice et la convoitise peuvent seuls désirer. On diroit que le roi de Perse regarde l'honneur comme une marchandise qui s'évalue et s'échange au poids de l'or et de l'argent. Si Philippe n'étoit pas plus habile que ce monarque de l'Asie, la Grèce ne le redouteroit point. Son or ne lui sert qu'à faire et acheter des traîtres parmi nous; il nous le prodigue, mais il en est avare dans ses états. C'est en ménageant adroitement l'estime publique chez ses sujets, que la Macédoine, d'où il ne venoit pas même autrefois de bons esclaves, commence à produire aujourd'hui des citoyens propres à tous les devoirs et à tous les besoins de la société. Quand l'espérance d'acquérir des richesses porteroit

à l'héroïsme, leur possession ne l'étoufferoit elle pas? Que vaut, disent les Perses, cette récompense que j'ai reçue? Combien rapporte cette satrapie? Quels sont les profits de cette charge du palais? Voilà donc les fruits qu'a produits la politique aveugle et prodigue des successeurs de Cyrus. Princes malheureux, en comblant de biens vos courtisans, vous êtes parvenus à n'en faire que des esclaves et des mercenaires; ils ne sont plus dignes que des récompenses qu'ils reçoivent!

Si je ne me trompe, mon cher Aristias, les réflexions dont je viens de vous entretenir, suffisent pour vous faire voir combien la tempérance, l'amour du travail et l'amour de la gloire, en nous débarrassant d'une foule de passions contraires aux intérêts de la société, nous portent sans effort à la pratique de la justice, de la prudence et du courage. Je ne m'en tiendrai cependant pas là; car tandis que nos passions, toujours éveillées par les objets qui frappent notre imagination et nos sens, sont dans une action continuelle, notre raison, sujette à de fréquens assoupissemens, n'est que trop disposée à se laisser tromper. Quelque solidement établi que paroisse l'empire des bonnes

mœurs par le concours de plusieurs vertus qui se soutiennent et s'étaient réciproquement, nous ne devons donc point nous flatter qu'il sera inébranlable, tant que nous n'aurons que des hommes pour magistrats. Vous prendrez toutes les précautions imaginées par Socrate et Platon pour en faire des Aristide, je le veux; ils seront infatigables et incorruptibles, j'y consens. Mais ces magistrats seront hommes; ils ne verront que les actions extérieures du citoyen, et souvent ils viendront trop tard au secours des mœurs, de la justice et des loix offensées. Il seroit à souhaiter, ponr étouffer le germe même du vice, qu'il leur fût permis de descendre dans nos consciences, de sonder les profondeurs de notre cœur, et de juger nos pensées et nos désirs quand ils naissent.

Mais les dieux se sont réservés à eux seuls cette connoissance; et puisque le privilège de juger nos pensées et nos intentions, s'il étoit accordé à un homme, établiroit sa tyrannie, puisqu'il ouvriroit une porte libre aux passions du magistrat, peut-être plus funestes à la société que celles du citoyen; je voudrois que tous les hommes fussent persuadés de cette vérité importante, que la providence qui

gouverne le monde, et qui voit les mouvemens les plus secrets de notre ame, punira le vice et récompensera la vertu dans une autre vie. Cette doctrine, fondée sur la justice des dieux, si chère à notre raison, si proportionnée à nos besoins, n'est effrayante que pour nos passions. C'est pour étonner par des paradoxes, ou secouer le joug d'une crainte salutaire, que les sophistes ont méconnu cet être suprême, qui est le principe de tout, et dont le nom est écrit en caractères ineffaçables sur toutes les parties de son ouvrage. Ils ont dit qu'un hazard ridicule qui avoit tout fait, présidoit à tout, ou plutôt ne présidoit à rien. Pour ne pas fatiguer je ne sais quels dieux paresseux et voluptueux qu'ils ont imaginés, ils ne veulent point que leurs regards descendent jusques sur la terre. Ce fleuve ténébreux qui entoure neuf fois la demeure des morts, ces campagnes toujours fleuries qu'habitent les gens de bien, la roue d'Ixion, le vautour de Prométhée, les Euménides, leurs serpens, sont d'ingénieuses fictions. Mais en conclurai-je qu'aucune récompense n'attend la vertu après la mort, que le vice sera impuni, et qu'il est insensé de se donner la peine de ré-

sister à ses passions, et d'être vertueux ?

On ne se porte point subitement et sans crainte à une première injustice; l'ame étonnée s'y refuse souvent; et le crime, en un mot, a ses degrés, parce que les scélérats ont besoin de s'essayer à la scélératesse. D'abord on se familiarise avec l'idée du crime; on cherche ensuite les moyens de tromper la vigilance des magistrats, et d'échapper à la rigueur des loix. A mesure qu'on médite son injustice, on la caresse pour ainsi dire, on s'en abreuve, on s'en nourrit; et on l'exécute enfin avec audace et sans remords. Mais si le coupable eût su qu'il a un juge qu'on ne trompe point, et auquel il ne peut échapper, la crainte auroit sans doute produit un effet salutaire sur son cœur, et réprimé ses passions dans le temps qu'elles peuvent encore obéir à la règle.

Les sophistes ont beau dire, mon cher Aristias, que les hommes les plus religieux sont les moins vertueux. Ils se trompent; ils appellent religion ce qui n'est que superstition ou hypocrisie. Ils regardent comme un homme pieux cet imbécille qui, dupe de quelques vaines expiations, ne sait ni ce que le ciel lui ordonne, ni

ce qu'il lui défend ; ou ce fourbe qui feint de craindre les dieux pour mieux tromper les hommes : mais si le sentiment de la religion est saint, comme le dieu éternel et infini qu'elle adore, quelle force ne doit-il pas prêter aux loix ? Il inspirera certainement un respect timide aux passions. L'impiété de Salmonée et d'Ajax, qui ne révéroient que des dieux pareils à eux, ne prouve rien. Je consens même qu'il puisse y avoir des impies, qui, dans l'accès de leur rage, bravent, non pas Mars, Vénus, ou tel autre dieu d'Homère qu'il vous plaira, mais cet être suprême qu'adoroit Socrate ; qu'en concluront les sophistes ? Ce qui est inutile à dix ou douze insensés dans le monde, sera-t-il également inutile à tous les hommes ? Parce que les loix, les magistrats, et les châtimens que la politique emploie pour mettre une barrière entre les hommes et le crime, ne produisent aucun effet sur quelques ames atroces, faudra-t-il ne regarder la législation que comme une ressource vaine pour nous conduire au bien ? Faut-il détruire les loix, et dépouiller les magistrats de leur autorité ?

Je sais combien nous sommes esclaves de nos sens. Les passions, en troublant

notre raison, peuvent sans doute nous distraire de la crainte des dieux; mais cette crainte est toujours un frein de plus. D'ailleurs, leur ivresse ne dure pas toujours. La raison a ses instans pour se reconnoître, et l'idée d'un dieu vengeur doit alors étonner, et troubler salutairement un coupable. L'âge enfin survient, les passions s'affoiblissent, et les sentimens de religion font du moins réparer des maux qu'ils n'ont pu prévenir. On déteste ses erreurs, et on donne des exemples de vertu propres à instruire les jeunes gens de leurs devoirs.

Je vous parlerois encore, mon cher Cléophane, de l'amour de la patrie, si Phocion avoit voulu répondre à l'impatience d'Aristias. Bornons-nous aujourd'hui à l'examen des vertus dont je viens de vous parler; demain, nous dit-il, je satisferai votre curiosité.

---

# QUATRIÈME ENTRETIEN.

PHOCION nous avoit donné rendez-vous à sa maison de campagne pour notre quatrième entretien, et je m'y rendis hier avec Aristias. Oh! l'heureuse mélite! Oh! le fortuné hameau, mon cher Cléophane, qui sert de retraite au plus sage des hommes! C'est là que Phocion, aussi grand qu'à la tête de nos armées, médite le salut de la république, et cultive de ses mains victorieuses l'héritage qu'il tient de ses pères. La femme de cet homme qui a porté la guerre dans de riches provinces, pêtrissoit le pain quand nous entrâmes chez elle (1). Phocion tiroit de l'eau au puits pour arroser les légumes grossiers qu'il a semés, et leur esclave sembloit ne remplir, à leur égard, que les devoirs de l'amitié. Qu'Homère avoit

(1) Plutarque rapporte qu'Alexandre voulut faire un présent de cent talens à Phocion, & que les envoyés de ce prince trouvèrent ce grand homme qui tiroit de l'eau au puits pour se laver les pieds, & sa femme qui pêtrissoit le pain.

raison ! le plus bel ornement d'une maison, c'est la vertu de son maître. Je crus entrer dans un temple plein du dieu qui l'habite. Je lus sur le visage d'Aristias le respect dont il étoit pénétré. Que la pauvreté est quelquefois auguste ! Hélas ! mon cher Cléophane, la plupart de nos citoyens n'y entendent rien. En ornant leurs maisons de statues, de vases et des plus rares peintures, ils croient mériter de l'estime publique, et font seulement admirer la folle impudence avec laquelle ils osent élever des trophées à leurs rapines et à leurs injustices.

Jusqu'à présent, nous dit Phocion, après que nous l'eûmes prié de nous continuer ses instructions, nous nous sommes entretenus des vertus que la politique doit regarder comme les fondemens de la société et les principes du bon ordre. Si vous le voulez, nous entrerons aujourd'hui dans quelques détails qui ne sont pas moins importans. Mon cher Aristias, continua-t-il en souriant, malgré la sévérité de ma morale, je vous ai un peu scandalisé. Dans notre dernier entretien, vous m'avez laissé voir votre étonnement au sujet de mon silence sur l'amour de la patrie. Voici les raisons de ce silence ;

jugez-les. J'ai cru que je devois vous parler des vertus dans l'ordre même que la politique doit les ranger pour en rendre la pratique plus aisée et plus familière. Il n'y a point et il ne peut y avoir d'amour de la patrie dans les états où il n'y a ni tempérance, ni amour du travail, ni amour de la gloire, ni respect pour les dieux. Le citoyen, occupé de lui seul, s'y regarde comme un étranger au milieu de ses concitoyens. Dans une république, au contraire, où ces vertus sont cultivées avec soin, l'amour de la patrie y naîtra de lui-même, et produira sans secours des fruits abondans. Vous voyez donc, mon cher Aristias, qu'il ne doit point être placé dans la classe de ces vertus que j'ai appellées mères ou auxiliaires.

Je ne saurois vous peindre, mon cher Cléophane, l'étonnement d'Aristias à ce discours. Quoique subjugué par la sagesse de Phocion, il ne put s'empêcher de l'interrompre. Eh! quoi, Phocion, lui dit-il avec chaleur, peut-il y avoir une vertu qui ne le cède même à l'amour de la patrie? C'est lui qui est l'ame de toutes les vertus du citoyen, il tient lieu souvent de toutes. Il produira à son gré la tempérance, il fera supporter avec courage

les travaux les plus pénibles, il méprisera tous les dangers. Ces barbares, que nous regarderons comme la lie du genre humain, leur refuserions-nous notre estime s'ils aimoient leur patrie, et savoient vivre et mourir pour elle ? N'est-ce pas parce que la nôtre nous devient de jour en jour plus indifférente, que nous craignons aujourd'hui des voisins qui nous respectoient autrefois, et que nous sommes prêts à subir le joug de la Macédoine ?

Que cette chaleur me plaît, s'écria Phocion, en embrassant tendrement Aristias, et plût aux dieux protecteurs de la Grèce, que tous les Grecs pensassent comme vous ! Ah ! mon maître, ah ! Phocion, reprit Aristias, dont la surprise augmentoit encore, pourquoi vous plaisez-vous à m'embarrasser ? Pourquoi faites-vous ce vœu si je suis dans l'erreur ? C'est que nos citoyens, répondit Phocion, auroient au moins une vertu ; ils commenceroient à rougir de leurs vices, leur ame auroit encore quelque ressort, et tout ne seroit pas désespéré. Non, Aristias, l'amour de la patrie, s'il n'est enté sur d'autres vertus, ne produira point les miracles que vous imaginez. S'il s'allume par hazard dans des citoyens livrés aux plaisirs, pa-

resseux et indifférens sur la gloire, ce ne sera qu'un engouement passager sur lequel il seroit imprudent de compter, et dont la politique ne peut tirer un avantage durable. Cette plante, née, pour ainsi dire, dans une terre étrangère et mal préparée à la recevoir et la nourrir, y mourroit en naissant. L'amour ne s'ordonne point : si vous voulez que le citoyen aime sa patrie, ouvrez son ame à cette vertu par la pratique de celles dont je vous parlois hier.

J'y consens, répartit vivement Aristias; mais du moins, Phocion, vous allez placer l'amour de la patrie au rang de ces vertus sublimes d'où découlent tous les biens de la société. Qu'avec la justice, la prudence et le courage, il soit le terme où la politique doit nous conduire par la tempérance, l'amour du travail, l'amour de la gloire et la crainte des dieux. Je vous tromperois par cette complaisance, reprit Phocion en badinant, et il ne dépend pas de moi de disposer du rang des vertus, comme un maître de celui de ses esclaves.

Par la nature des choses, poursuivit Phocion, il y a des vertus qui n'ont be-

soin que de se consulter elles-mêmes pour agir, et toujours produire le bien; tels sont la justice, la prudence et le courage. Mais d'autres vertus sont subordonnées entre elles, et c'est à la vertu supérieure à diriger celle qui lui est soumise. Vous m'allez entendre. La morale, par exemple, nous ordonne d'être économes, généreux, compatissans; mais ces qualités deviendroient autant de vices, si elles n'étoient gouvernées par une vertu supérieure, la justice. Mon économie sera criminelle, si je manque à ce que la justice exige de moi à l'égard de mes proches et de mes concitoyens. Je suis coupable, à force de générosité, si je prodigue ma fortune à mes amis aux dépens de mes créanciers. Je dois plaindre les coupables, les malheureux, mais sans foiblesse, pour ne pas leur sacrifier les loix et la république. J'en suis fâché pour vous, mon cher Aristias, il en est de l'amour de la patrie, comme de l'économie, de la générosité, etc. Soumis comme elles à une vertu supérieure, il doit comme elles lui obéir, ou ses erreurs, loin de servir la république, en précipiteront la décadence.

Cette vertu supérieure à l'amour de la

patrie (1), c'est l'amour de l'humanité. Etendez votre vue, mon cher Aristias,

(1) Les Grecs en général regardoient l'amour de la patrie comme la premiere vertu du citoyen, & il ſemble que dans preſque toutes les républiques, les légiſlateurs ont été plus occupés à l'inſpirer, à l'étendre, à lui donner des forces, qu'à connoître les bornes que la raiſon lui aſſigne, ou plutôt la maniere dont la raiſon doit le diriger & le gouverner. La doctrine que Phocion expoſe à Ariſtias, doit paroître très-ſage; c'eſt la ſeule avantageuſe aux hommes, & je ne crois pas qu'aucun de ſes lecteurs ſe refuſe à l'évidence de ſes raiſonnemens. Auſſi ne prétends-je rien y ajouter; mais j'eſpere qu'on me permettra de rechercher dans cette remarque les cauſes qui ont empêché les ſociétés de connoître leurs devoirs réciproques; connoiſſance qui leur eſt abſolument néceſſaire, & ſans laquelle l'amour de la patrie n'eſt qu'un emportement aveugle & injuſte, qui produit une grande partie des malheurs dont l'humanité eſt affligée.

Si les hommes ont été long-temps à ſentir la néceſſité de s'unir en ſociété, s'il a fallu une longue expérience de maux pour apprendre à chaque particulier l'avantage qu'il trouveroit à renoncer à ſon indépendance naturelle, & ſe ſoumettre à des loix & des magiſtrats, il étoit naturel que les ſociétés fuſſent encore infiniment plus lentes à contracter des alliances entre elles. Des citoyens farouches & accoutumés dans l'état de nature à obéir à leurs premiers mouvemens, ne doivent former encore, pendant pluſieurs ſiecles, que des ſociétés ſauvages. Ces premieres ſociétés ou aſſociations de brigands conſerverent con-

au-delà

au-delà des murailles d'Athènes. Eſt-il rien de plus opposé à ce bonheur de la ſociété,

tre leurs voiſins, la férocité que les citoyens avoient à peine dépouillée les uns à l'égard des autres; ne pouvant s'inſpirer mutuellement aucune confiance, elles ſe regarderent comme ennemies, & une haine plus ou moins brutale fut l'ame de leur politique.

Si nous abuſons ſouvent de notre courage & de nos forces, nous qui nous piquons aujourd'hui de philoſophie; ſi, malgré les idées que nous avons enfin de la juſtice & du droit des gens, nous aimons mieux être conquérans que juſtes; ſi des victoires chatouillent agréablement notre orgueil; ſi nous trouvons communément Alexandre plus grand qu'Ariſtide; la force, le courage, la violence, ne durent-ils pas être regardés, dans des ſociétés encore ſauvages, comme les vertus les plus eſſentielles? Combien l'eſtime attachée à ces qualités, ne dut-elle pas faire naître de paſſions & de préjugés propres à empêcher les premiers efforts de la raiſon? Plus les ſoldats revenoient chargés de butin, plus l'avarice de leurs femmes & de leurs vieillards leur prodigua de louanges. Plus leurs courſes étoient étendues, plus l'admiration fut excitée; plus les ravages étoient grands, plus on avoit une haute idée des ſoldats qui les avoient faits. Les vaincus en ſuccombant n'oſoient ſe plaindre, dans la crainte d'aigrir des vainqueurs féroces, irrités par la victoire, & qui n'avoient pas encore la prudence de craindre un revers. Tandis que ceux-ci s'enivroient de leur proſpérité, les autres s'humilioient pour les fléchir, & cependant ne déſeſpéroient pas de ſe venger.

dont nous recherchons le principe, que ces haines, ces jalousies, ces rivalités qui

La modération passant pour foiblesse, auroit été méprisée comme la poltronnerie. Plus on fit de mal à ses ennemis vaincus, plus on crut en imposer à ses voisins, & donner des preuves de son courage & de son habileté. Une fausse gloire éblouit & trompa tous les esprits ; & dans ce silence de la raison, qui ne savoit pas encore qu'elle eût des droits à réclamer, le préjugé persuada que tout étoit permis au plus fort.

De là ce droit des gens féroce & cruel des anciens les plus célebres, même par leur sagesse, leur générosité & la politesse de leurs mœurs; on croyoit qu'une déclaration de guerre étoit un arrêt de mort prononcé contre une nation. En partant de ce principe odieux, les droits de la guerre ne devoient connoître aucune borne, & les prisonniers même qui s'étoient rendus à leurs ennemis, en posant les armes, ne conservoient la vie qu'en devenant esclaves. Les Grecs furent plongés pendant long-temps dans cette barbarie : on sait quel fut le sort des Ilotes & des Messéniens vaincus. Ils parvinrent, ainsi que le remarque Phocion, à regarder la Grece entiere comme leur patrie commune. Mais s'ils observoient entre eux plusieurs regles de l'humanité, il s'en falloit beaucoup qu'ils les pratiquassent à l'égard des étrangers. Ils les traitoient de barbares ; ils les méprisoient ; ils pensoient ne leur rien devoir, & croyoient que la nature, en les faisant moins braves & moins éclairés qu'eux, les destinoit à être esclaves.

Les Romains, qui n'eurent d'abord qu'un mot pour exprimer un ennemi & un voisin, com-

divisent les nations? La nature a-t-elle fait les hommes pour se déchirer et se dévo-

mencerent par être des brigands. Ils violerent des femmes, & vécurent de butin; mais ils acquirent assez promptement des mœurs, & montrerent beaucoup de modération á l'égard des étrangers, depuis l'exil des Tarquins, jusqu'au temps qu'ils succomberent sous le poids d'une trop grande fortune, & qu'abusant enfin des avantages de la victoire, ils saperent les fondemens de la république. Ils ne firent point de guerre injuste; jamais ils ne commencerent les hostilités, qu'après avoir rempli plusieurs formalités, qui annonçoient leur amour pour la justice. Ils respecterent avec plus de religion que les autres peuples les droits de l'humanité dans leurs ennemis vaincus, & montrerent même de l'estime à ceux qui surent s'en rendre dignes.

On se rappelle toujours avec plaisir que les Privernates, ayant soutenu plusieurs guerres opiniâtres contre la république romaine, essuyerent une perte si considérable, qu'obligés de fuir & de se cacher dans leur ville même, ils y furent assiégés par le consul Plautius. Prêts à succomber, ils envoyerent des ambassadeurs à Rome pour y négocier la paix; & le sénat leur ayant demandé quel châtiment ils croyoient mériter; *celui*, répondirent-ils, *que méritent des hommes qui, se croyant dignes d'être libres, ont tout tenté pour conserver la liberté qu'ils ont reçue de leurs pères*. Mais, reprit le consul, si Rome vous fait grace, peut-elle se promettre que désormais vous observerez religieusement la paix? *Oui*, repliquerent les ambassadeurs, *si les conditions en sont justes, humaines, & ne nous font pas rougir*;

rer? Si elle leur ordonne de s'aimer; comment la politique seroit-elle sage, en

*mais si cette paix est honteuse, n'espérez pas que la nécessité qui nous la fera recevoir aujourd'hui, nous la fasse observer demain.* Quelques sénateurs furent indignés de l'orgueil de cette réponse; mais le sénat, ce corps où les lumières & le courage dominoient, approuva les ambassadeurs privernates, &, conformément à ses principes, jugea que des ennemis que leurs disgraces n'avoient pas abattus, méritoient l'honneur d'être faits citoyens romains.

Quelque magnanimité, quelque sagesse qu'eussent les Romains, leur droit des gens étoit encore bien éloigné du point de perfection où le doit porter la saine philosophie, qui n'est point distinguée de la saine politique. Bienfaisans & humains en conquérans qui étoient bien aises d'avoir des ennemis a combattre, pour avoir un prétexte d'exercer leurs forces & d'étendre leur empire, on croit voir leur ambition à travers leur modération, ou plutôt on croiroit que leur vertu n'est qu'un art pour éblouir leurs alliés, tromper leurs ennemis, & rendre leurs succès plus faciles.

C'eût été un prodige que les peuples eussent pratiqué un droit des gens plus humain, avant que la doctrine de Phocion sur l'amour de la patrie fût connue; & elle ne pouvoit point l'être, avant que des philosophes eussent découvert les erreurs de nos passions, & démontré, en comparant les faits, que la politique, loin de travailler à la prospérité d'un état, en hâte la décadence & la ruine, si elle ne regarde pas l'amour de l'humanité comme une vertu supé-

voulant que l'amour de la patrie portât
les citoyens à rechercher le bonheur de

rieure qui doit régler & diriger l'amour de la patrie. Les gouvernemens monarchiques & les aristocraties, qui ne connoissent presque jamais ce que se doivent les membres d'une même société, sont encore moins disposés à connoître leurs devoirs à l'égard des étrangers. Dans les démocraties, la multitude qui est souveraine, est inconstante, orgueilleuse, emportée, vindicative : que de passions doivent lui cacher la vérité & ses vrais intérêts ! Dans les autres républiques, telles que Sparte & Rome, où le partage de la puissance publique & la liberté soumise aux loix, donnent aux citoyens mille vertus, l'amour de la patrie lui-même leur inspire communément une certaine vanité & une certaine hauteur, incapables de s'allier avec la pratique des devoirs de l'humanité envers les étrangers.

Les Grecs restèrent dans leur ignorance jusqu'au temps de Socrate, qui le premier des philosophes appliquant la philosophie à l'étude des mœurs, se crut citoyen de tous les lieux où il y a des hommes. Il publia d'immortelles vérités ; mais la Grèce, qui deux siècles auparavant auroit pu les adopter, n'étoit plus capable de les entendre. Socrate parloit de l'amour de l'humanité à des hommes qui n'avoient plus même l'amour de la patrie. La guerre du Péloponèse armoit toutes les villes de la Grèce les unes contre les autres. Déchirées par leurs dissensions domestiques, elles n'avoient plus d'autre règle de conduite que l'ambition, l'avarice, la crainte ou l'audace de leurs magistrats & des

leur république dans le malheur de ses voisins? Faisons disparoître ces frontières,

citoyens intrigans qui les gouvernoient. Socrate eut quelques disciples qui par prudence ne prirent aucune part à l'administration des affaires publiques. Les troubles de la Grèce augmentèrent encore après que l'imprudente Lacédémone, se laissant conduire par Lysandre, eut renoncé ouvertement à ses vertus pour se livrer à l'ambition. Quels temps pour parler des devoirs mutuels des peuples, que les règnes de Philippe, d'Alexandre & de leurs ambitieux successeurs! La vérité fut étouffée en naissant, ou du moins ne sortit point des écoles que quelques philosophes tenoient à Athènes.

La philosophie de Socrate & de Platon passa de la Grèce à Rome; mais il semble que rien n'arrive à propos dans ce monde. Si les Romains avoient conservé leurs anciennes mœurs, sans doute qu'ils auroient adopté des principes propres à s'allier avec leur modération & leur amour de la justice & de la pauvreté; mais corrompus par leur fortune, ils ne vouloient plus être que les tyrans des nations dont la vertu de leurs pères les avoit rendus les maîtres. Dans les mêmes ouvrages où Cicéron, plein du génie de Socrate & de Platon, enseignoit que tous les hommes sont frères, qu'ils doivent s'aimer, se secourir, se faire du bien, qu'il ne faut regarder la terre entière que comme une grande cité, dont les quartiers différens ne doivent pas avoir des intérêts opposés, il se plaint qu'il n'y ait plus d'amour de la patrie ni aucune autre vertu dans Rome, & que la république soit anéantie. Nous sommes tombés, dit-il, dans un abyme

ces limites qui séparent l'Attique de la Grèce, et la Grèce des provinces des Bar-

immenſe de calamités. Tout a changé de face parmi nous, depuis que les violences que nous exerçons ſur les étrangers, nous ont enhardis par degrés à être injuſtes & cruels envers les citoyens. L'avarice, l'inſolence & l'eſprit de tyrannie, après avoir fait taire les loix, ont commis tant de coucuſſions, de rapines & de brigandages ſur nos alliés, que nous ſubſiſtons plutôt par l'imbécillité de nos ennemis, qui ne ſavent pas profiter de notre foibleſſe, que par aucune ſorte de vertu qui nous mette en état de nous défendre.

La philoſophie de Cicéron ne devoit pas avoir un meilleur ſort à Rome que celle de Socrate dans la Grèce. Tout le monde ſait que les guerres civiles que produiſit la licence des citoyens, firent place à la tyrannie des empereurs. Les ſucceſſeurs d'Auguſte, ſemblables à ce Critias dont il eſt parlé dans les entretiens de Phocion, auroient voulu ôter aux hommes juſqu'à la faculté de penſer. Toute lumière fut donc éteinte dans l'étendue de la domination romaine; & au-delà de ſes limites, il n'y avoit que des nations ſauvages, pareilles à ces ſociétés naiſſantes dont j'ai parlé au commencement de cette remarque.

Au milieu des délateurs, des proſcriptions, de la ſervitude la plus humiliante & de la tyrannie la plus ſanguinaire, comment le Romain, qui ignoroit ce qu'il ſe devoit à lui-même, ce qu'il devoit à ſes concitoyens & à ſa patrie, auroit-il ſoupçonné qu'il avoit des devoirs à remplir envers les étrangers? Les maux de l'empire étoient tels, que Nerva, Trajan, Antonin &

bares ; et il me semble que ma raison s'étend, que mon esprit s'élève, que tout

Marc-Aurèle ne purent que les suspendre pendant quelques momens, & non pas y remédier. La puissance publique étant entre les mains des soldats, toujours prêts à sacrifier les empereurs à leurs caprices, on ne pouvoit pas même espérer d'être long-temps gouverné par les mêmes vices & les mêmes passions.

Le monde sembla rentrer dans sa première barbarie, en passant sous la domination des Goths, des Vandales, des Huns, des Bourguignons, des Francs, des Saxons, &c. qui, après avoir long-temps vexé, déchiré & pillé les provinces romaines, les partagèrent entre eux. Ils conservèrent dans leurs conquêtes les mœurs, les loix & le gouvernement qu'ils avoient apportés des forêts de Germanie. Il ne pouvoit y avoir aucun droit des gens pour des hommes qui trouvoient beau de vivre de pillage & de butin. Le christianisme qu'ils embrassèrent, & qui devoit les instruire de tous les devoirs de l'humanité, les laissa dans leur première ignorance, parce qu'ils se contentèrent d'en croire les dogmes sans en adopter la morale. Elle étoit en effet trop sublime pour des sauvages qui ne commençoient à perdre un peu de leur férocité, qu'en prenant quelques vices abjects & bas des vaincus.

Jamais les hommes ne furent témoins de révolutions plus subites & plus extraordinaires que celles qu'ils éprouvèrent sous le gouvernement des peuples du Nord & de la Scythie. Chaque jour il se formoit une nouvelle monarchie ; chaque jour il en périssoit une à peine formée. Quand

mon être s'agrandit et se perfectionne. S'il est doux pour moi de voir que mes

enfin les Barbares, affoiblis par leurs guerres, commencèrent à être plus tranquilles dans leurs conquêtes, le gouvernement des fiefs, né chez les François, ſe répandit promptement dans toute l'Europe; c'eſt-à-dire, qu'on n'y vit plus que des tyrans impitoyables ou des eſclaves qui les ſervoient. On n'avoit aucune loi politique ni civile; on ne conſervoit aucune idée, ni des conventions expreſſes ou préſumées qui ont formé la ſociété, ni de l'objet qu'elle doit ſe propoſer. La force décidoit ſeule du droit entre des ſuzerains & des vaſſaux qui ne formoient qu'un ſeul royaume, en formant cent principautés différentes. On n'avoit pour ſe conduire que des coutumes incertaines, auxquelles la liberté des paſſions & la bizarrerie des événemens ne permettoient pas de prendre une certaine conſiſtance. Veut-on enfin ſe faire une idée de la morale de ces ſiècles barbares? Qu'on ſe rappelle que la piété même prit une teinture du brigandage que le gouvernement des fiefs avoit accrédité. Les croiſades furent regardées comme un acte de religion propre à honorer Dieu.

L'Europe, laſſe de ſes malheurs & fatiguée de ſes diſſenſions, commença, ſi je puis parler ainſi, à vouloir mettre quelque méthode dans le déſordre. On fit des loix abſurdes & injuſtes, & c'étoit beaucoup que de ſavoir qu'il falloit avoir des loix. On ſoupçonna que la ſociété avoit beſoin d'une puiſſance légiſlative; mais on fut encore long-temps à refuſer de lui obéir. Il falloit créer une juriſprudence, & les perſonnes aſſez inſtruites pour ſavoir lire, n'avoient pour

concitoyens veillent à ma sûreté, combien n'est-il pas plus agréable de penser que le monde entier doit travailler à mon bonheur?

modèles que les jurisconsultes de l'empire, dont les ouvrages, sans principes & sans ordre, sont autant de preuves de la misérable servitude où les loix étoient tombées. Les rescrits toujours arbitraires des empereurs, les sentences souvent opposées des magistrats, voilà la base de leurs connoissances; & comme le remarque un homme habile en cette matière, aucun de ces jurisconsultes n'avoit même songé à traiter du droit de la nature & des gens.

J'abrège l'histoire honteuse de notre barbarie. L'Europe ne prit enfin une face nouvelle, que quand l'autorité & la subordination s'établirent dans les états, & que les lettres, réfugiées à Constantinople, passèrent en Italie après la ruine de l'empire d'Orient. On commença à lire les anciens, & par des progrès assez rapides, on se mit à portée de cultiver les sciences, qui, en éclairant l'esprit, préparent le cœur à aimer l'ordre, les loix & la morale: mais si l'intérieur des états étoit déja plus policé, on sait l'indigne politique qu'ils pratiquèrent les uns à l'égard des autres. La lecture de Platon & de Cicéron devoit mettre nos pères sur le chemin de la vérité; mais les préjugés étoient trop anciens & trop répandus pour être dissipés en un moment. Loin de rougir de la perfidie, on se faisoit un honneur d'être sans foi. L'ambition aveugle se croyoit tout permis. On raisonnoit déjà, & on croyoit encore que le droit des gens, fondé sur des

Comment s'est-il pu faire que des hommes, qui renoncèrent à leur indépendance, et formèrent des sociétés, parce qu'ils sentirent le besoin qu'ils avoient les uns des autres, n'aient pas vu que les sociétés

conventions arbitraires, n'étoit pas distingué de l'usage reçu & pratiqué entre les peuples civilisés, & qu'en obéissant à cet usage, on ne se rend jamais criminel. A la honte de la raison humaine, on raisonna d'après les faits pour juger de ce qui est permis ou défendu, & on ne s'avisa que tard de soumettre ces faits à l'examen de la raison.

Les principes du droit naturel sont simples, clairs & évidens; & il y a long-temps que la philosophie, qui, à de certains égards, a fait de si grands progrès, devroit ne nous rien laisser à désirer sur la nature des devoirs réciproques des sociétés. Quelques auteurs, qui ont traité cette matière, bien loin de chercher la vérité, n'ont voulu que la déguiser. Les uns n'ont osé croire que la politique des puissances de l'Europe fût injuste; les autres n'ont osé le dire. Des écrits faits pour nous instruire, n'ont servi qu'à perpétuer notre ignorance & nos préjugés. Pendant qu'on ignore les loix par lesquelles la nature lie tous les hommes; pendant qu'on ne cherche qu'à établir un droit des nations favorable à l'ambition, à l'avarice & à la force, peut-on être disposé à penser avec Socrate, Platon, Phocion & Cicéron, que l'amour de la patrie, subordonné à l'amour de l'humanité, doit le prendre pour son guide, ou on s'expose à produire de grands malheurs?

ont les mêmes besoins de s'aider, de se secourir, de s'aimer, et n'en aient pas conclu sur-le-champ qu'elles devoient observer entre elles les mêmes règles d'ordre, d'union et de bienveillance, que les citoyens d'une même bourgade ont entre eux? Que la raison est lente à profiter des lumières de l'expérience, et à secouer le joug de l'habitude, des préjugés et des passions! Excusons nos premières républiques de n'avoir connu pendant long-temps d'autre droit que celui de la force. Sans m'arrêter, Aristias, à vous peindre les mœurs de ces Grecs farouches, avides de pillage, et dont les capitaines étoient reçus comme des dieux dans leurs peuplades, quand ils y revenoient chargés de butin, et suivis des esclaves qu'ils avoient faits sur les terres de leurs voisins, il est certain qu'ils aimoient leur patrie. Ils vouloient sans doute la rendre riche et florissante au dedans, et redoutable au dehors. Mais cet amour aveugle de la patrie, quel bien leur procuroit-il? Il ne donna qu'une bravoure plus féroce à des hommes qui n'avoient aucunes des vertus qui honorent des êtres raisonnables. Il les porta à des entreprises injustes et violentes. Ces triomphes cruels dont le vainqueur

queur avoit la stupidité de s'applaudir, ne lui annonçoient que la haine et la vengeance de ses voisins, et des malheurs pour l'avenir. En effet, le doux nom de paix fut ignoré pendant long-temps dans la Grèce. On ne vit de toutes parts que des peuples errans et fugitifs, qui, après avoir été chassés de leurs maisons, y revinrent égorger les conquérans : chaque jour une nouvelle révolution faisoit périr quelque bourgade de nos pères.

Ce n'est que lassés et vaincus par leurs malheurs, qu'ils ouvrirent enfin les yeux. Chacune de nos républiques, toujours incertaine de recueillir dans ses champs les fruits que le citoyen y avoit cultivés, et toujours à la veille d'être subjuguée et asservie, soupçonna que ses haines, ses jalousies, sa barbarie, pourroient bien ne lui être pas aussi avantageuses qu'elle le croyoit, et comprit qu'il n'y a point d'état qui n'ait besoin de l'amitié de ses voisins. Nous commençâmes alors à faire des traités et des alliances. A mesure que nous apprîmes à distinguer un voisin d'un ennemi, la Grèce se poliça, les soupçons et les haines s'éteignirent, on rechercha les devoirs que la nature impose aux sociétés. Le droit des nations n'est plus

inconnu ; déjà on en découvre quelques loix ; et l'amour de la patrie, dirigé par quelques principes, et uni à quelques vertus, commença à produire quelque bien.

Amphyction lia par une ligue plusieurs de nos villes ; mais ce n'étoit encore là qu'une ébauche bien imparfaite du bonheur des Grecs. C'est Lycurgue, dont on ne peut jamais assez admirer la sagesse et les lumières, qui le premier des hommes comprit combien il importe à un état, qui veut se mettre à l'abri des insultes de ses voisins, de suivre à leur égard les loix de cette alliance éternelle, que la nature établit entre tous les hommes. Il voulut que l'amour de la patrie, jusqu'alors injuste, féroce et ambitieux, fût épuré dans Lacédémone par l'amour de l'humanité. Sa république bienfaisante ne se servant plus de ses forces que pour protéger la foiblesse et défendre les droits de la justice, mérita en peu de temps l'estime, l'amitié et le respect de toute la Grèce, à qui ces sentimens donnèrent un goût nouveau pour la vertu.

Les ennemis de Sparte cessèrent de la haïr, et recherchèrent son alliance. Ses alliés, dont la reconnoissance n'étoit al-

térée par aucune crainte, ni même par aucun soupçon, devinrent les appuis et les garans de son repos et de sa sûreté. Les Spartiates, en faisant leur bonheur, firent celui de tous les Grecs, Corinthiens, Thébains, Achéens, Athéniens, etc. nous ne regardions tous comme notre patrie que le coin de terre où nous étions nés; mais bientôt réunis par une bienveillance générale, la Grèce devint notre patrie commune; et nos villes, qui n'avoient senti que leur foiblesse et des allarmes au milieu de leurs divisions, formèrent une république florissante, et capable de triompher de toutes les forces de l'Asie.

O mon cher Aristias! pourquoi nous croyons-nous étrangers hors des murailles de nos villes? Pourquoi ces rivalités, ces haines, ces guerres cruelles? La nature avare n'a-t-elle départi aux hommes qu'une foible portion de bonheur qu'il faille conquérir les armes à la main? Nous n'avons tous qu'à connoître nos vrais intérêts pour être tous heureux.

S'il est sage à un simple citoyen, poursuivit Phocion, de se concilier l'estime et l'amitié de ses compatriotes, n'est-il pas plus nécessaire encore à un état d'inspirer les mêmes sentimens à ses voisins? Le

citoyen peut, à la rigueur, se passer d'amis, et ne pas craindre des ennemis, puisqu'il est sous la protection des loix, et que le magistrat est toujours à portée d'aller à son secours. En est-il de même d'une république ? Tout ce que les passions produisent chaque jour d'absurdités, d'injustices et de violences entre les différens peuples, ne prouve-t-il pas combien le droit des nations est une sauve-garde peu sûre pour chaque société en particulier ? L'histoire n'est pleine que de révolutions aussi subites que bizarres. Le peuple le plus sage et le mieux gouverné a encore des momens de langueur, de foiblesse, de distraction et d'erreur; la ville la plus méprisable, et qu'on redoute le moins, peut produire par hazard un Epaminondas, prendre un nouveau génie, et se rendre redoutable : la politique en un mot ne peut jamais prévoir tous les caprices de la fortune, ni tous les dangers dont elle est menacée. Quelque puissant que soit un état, cette idée des écueils dont il est entouré, ne doit-elle pas l'effrayer, et lui apprendre qu'il ne peut jouir d'une prospérité constante, ni même se soutenir long-temps, s'il ne travaille par sa jus-

tice, sa modération et sa bienfaisance, à se faire des alliés fidèles et zélés ?

Vous voudriez, Aristias, acquérir à votre ami l'amitié du monde entier. S'il lui manque quelque vertu, vous voudriez pouvoir la lui donner. Comment croiriez-vous donc qu'un citoyen aime sa patrie, quand il flatte et caresse ses vices, et ne cherche qu'à la rendre incommode, suspecte et odieuse à ses voisins ? Si votre ami vous consultoit sur les moyens de mériter de la considération dans Athènes, et de gagner les suffrages du peuple dans les élections, lui conseilleriez-vous de paroître un homme sans foi, d'oublier ses engagemens, d'user en toute occasion de son droit avec rigueur, d'être insolent et dédaigneux, et de tendre des piéges à toutes les personnes avec lesquelles il traite ? Pourquoi donc nos sublimes politiques conseillent-ils à la république d'avoir, à l'égard des étrangers, la même conduite que vous blâmeriez dans votre ami ? Se fait-on des amis par des injustices & des injures ? Les républiques n'ont-elles pas la même manière de voir, de sentir et de juger que les citoyens ?

Sans doute, Phocion, lui dit Aristias,

ce seroit un blasphême de penser que les dieux aient mis la raison humaine en contradiction avec elle-même, qu'elle pût conseiller sous le nom de politique, ce qu'elle défendroit sous celui de morale. Sans doute que le faux amour de la patrie a perdu bien des états, en ne consultant pas l'amour de l'humanité. Cependant, continua-t-il, en laissant voir la crainte qu'il avoit de se tromper, seroit-ce trahir ma patrie, si, entourée de voisins ambitieux, inquiets et sans foi, je lui conseillois de se servir, pour sa défense, des mêmes armes dont elle est attaquée ? La modération, la justice et la bienfaisance seront les dupes de l'ambition et de la fraude. D'ailleurs, si je suis né dans une république qui ne possède qu'un médiocre territoire, et qui ne peut armer que peu de bras pour sa défense, ne serois-je pas imprudent de vouloir la retenir dans sa première médiocrité, tandis que ses voisins ne travaillent qu'à augmenter leurs possessions et leur fortune ? Je dois redouter ces forces accumulées, et il me semble que ce n'est qu'en s'agrandissant elle-même, que ma patrie peut prévenir les dangers que je prévois.

Non, mon cher Aristias, lui répliqua,

vivement Phocion, si mon ennemi m'attaque avec de mauvaises armes, je me garderai bien de quitter les miennes. Quand après la guerre médique nos orateurs crurent que c'étoit trahir l'honneur et la fortune d'Athènes, que d'abandonner encore à Lacédémone le commandement des armées, et qu'il falloit contraindre nos alliés à être nos esclaves, puisque la mer étoit couverte de nos vaisseaux; supposons que les Spartiates, au lieu de se servir, à notre exemple, de la ruse et de la force, n'eussent employé, pour conserver l'empire de la Grèce, que les mêmes vertus par lesquelles ils l'avoient autrefois acquis; croirez-vous, mon cher Aristias, que cette politique leur eût été moins avantageuse que la nôtre qu'ils adoptèrent? Si on n'avoit pas alors commencé à s'appercevoir de la mauvaise foi de Sparte, et à redouter son ambition, elle nous auroit aisément réduits, en nous débauchant des alliés que nous irritions contre nous par la dureté de notre conduite. C'est parce que cette république avoit abandonné ses armes pour se défendre avec les nôtres, que les Grecs, incertains et sans règle, tantôt se jetèrent dans ses intérêts, et tantôt embrassèrent notre défense. De là

des disgraces égales et des succès infructueux pendant près de trente ans. Ce n'étoit point une fortune aveugle et capricieuse dont il falloit se plaindre, c'est à nos vices seuls que nous devions nous en prendre. Lacédémone triompha enfin, mais ce ne fut point par l'ascendant de son gouvernement sur le nôtre ; nous l'aurions de même accablée, malgré notre affoiblissement, si les hazards qui se déclarèrent pour elle, s'étoient déclarés pour nous.

Après nous avoir humiliés, elle éprouva un sort pareil au nôtre. Quelle en fut la cause ? Cette même politique, injuste et frauduleuse, avec laquelle elle avoit eu tant de peine à nous asservir. En reprenant leur ancienne vertu, les Spartiates auroient étouffé promptement l'esprit de discorde et d'ambition que nos querelles avoient fait naître, et recouvré sans peine leur premier empire. En opposant la fraude à la fraude, l'injustice à l'injustice, la force à la force, ils multiplièrent leurs ennemis, et n'eurent plus de règle ni de principes pour se conduire. Si l'ambition et l'injustice pouvoient se cacher sous le voile de la vertu, et me dérober leurs manœuvres, je les craindrois ; mais les dieux ne le permettent

pas : elles se trahissent toujours elles-mêmes ; et dès que je les apperçois, leur art devient inutile. Si mon ennemi est foible, qu'ai-je à craindre ? S'il est puissant, en renonçant à ma modération, dois-je être assez mal-habile pour lui fournir un prétexte de m'asservir ? Qu'ai-je à craindre de cette politique artificieuse qui ne veut que tromper, si je sais attendre patiemment qu'elle ait épuisé ses ruses et ses fraudes, et la réduire à me donner des signes certains de sa bonne foi, avant que de traiter avec elle ?

Si votre voisin acquiert une ville ou une province, acquérez une nouvelle vertu, et vous serez plus puissant que lui. Que nous importeroit que Philippe n'eût vaincu, ni l'Illyrie, ni la Péonie, si nous n'étions pas corrompus ? Seroit-il moins redoutable pour nous, s'il n'avoit pas reculé les frontières de la Macédoine ? Pourquoi, mon cher Aristias, nous effrayer de l'agrandissement d'un de nos voisins ? S'il asservit un peuple assez lâche pour ne pas défendre avec vigueur son indépendance, quel sera le fruit de cette brillante conquête ? Des poltrons seront-ils plus braves pour servir leur nouveau maître, qu'ils ne l'ont été pour conserver

leur liberté ? Il subjuguera, direz-vous, une nation courageuse. Mais plus il aura de peine à la vaincre, plus il se défiera de son obéissance et de sa fidélité. Pour ne pas craindre ces vaincus indociles, il faudra les humilier, les rendre timides, et se priver, en un mot, des forces qu'on avoit espéré de joindre à celles qu'on possédoit déjà. Cyrus, dit-on, lassé des révoltes fréquentes des Lydiens, leur ordonna de porter des manteaux et de chaussêr des brodequins ; il leur donna des fêtes, et les amollit par l'usage des voluptés. La sublime politique ! Eh ! grands dieux ! que Cyrus ne laissoit-il les Lydiens en repos ? Pourquoi acheter à grands frais, par la guerre, des sujets toujous inutiles, et souvent dangereux ; tandis que sans peine, sans inquiétude, sans verser des torrens de sang, la bonne foi, la justice et la bienfaisance vous acquerront des alliés et des amis toujours prêts à se sacrifier à vos intérêts ?

Que la politique bienfaisante de Lycurgue nous serve de modèle. Si nous aimons notre patrie, cherchons à lui faire des alliés, et non pas des sujets. Je crois, mon cher Aristias, vous l'avoir

dit il y a quelques jours : l'ordre que l'auteur de la nature a établi dans les choses humaines, ne permettra jamais que la fraude, l'injustice et la violence, qui ne sont entourées que d'ennemis ou d'esclaves, servent de fondement solide à la puissance d'un état. Rappellez-vous ce que nous avons dit. Citez-moi un peuple qui ne se soit pas affoibli et enfin ruiné par ses conquêtes. Quelle est la nation que les dépouilles et l'abaissement des vaincus n'aient pas corrompue? Babyloniens, Assyriens, Mèdes, Perses, successivement vaincus les uns par les autres, qu'est-il résulté de tant d'ambition, de tant de guerres, de tant de travaux, de tant de victoires? Une monarchie maîtresse de l'Asie, et qui n'a pu, avec des millions de soldats, asservir ni Athènes ni Lacédémone, deux petites villes qui n'avoient que de la vertu.

Les grandes puissances qui, en nous effrayant, excitent notre jalousie, sont destinées à succomber sous leur propre poids. C'est que la vigilance et les lumières des hommes sont trop bornées, leurs passions trop fortes, et leurs vertus trop fragiles, pour qu'une grande province

puisse être sagement gouvernée (1). Plus la machine du gouvernement est

(1) *Nous ne voyons*, dit Aristote, Polit. l. 7, c. 4; *aucune ville bien policée qui renferme un très-grand nombre de citoyens; & notre raison nous fait voir aisément les causes de ce que l'expérience met tous les jours sous nos yeux. La bonne police n'est que l'ordre; & comment une grande multitude en seroit-elle susceptible; puisque dans ce nombre il y a toujours beaucoup de citoyens tentés de désobéir à la loi, & que leur grand nombre facilite l'impunité? Il n'y a que Dieu seul, dont la toute puissance gouverne l'univers, qui puisse maintenir le bon ordre dans une grande cité.*

*Quantæ autem multitudo sufficiens sit, non aliter rectè dicitur quàm agrorum vicinarumque civitatum collatione. Ager quidem tantus sit, ut tot moderatis hominibus sufficiat, neque majori opus. Tot verò esse debent (cives) ut injuriantes vicinos possint depellere, & iisdem injuriam patientibus auxiliari. Quinquies mille & quadraginta sint ob commoditatem numeri hujus agricolæ, quique pro finibus depugnent.* Plat. de leg. l. 5.

La doctrine des anciens, sur cette matière, est uniforme. Ils faisoient peu de cas de ce que nous appellons les grandes puissances. Aujourd'hui de grandes provinces ont moins de forces que n'en avoient autrefois plusieurs républiques de la Grèce. Il n'étoit pas rare de trouver dans un territoire d'une médiocre étendue, trente ou quarante mille citoyens; & les maîtres de ce territoire, grace à la forme de leur gouvernement & de leur police, avoient pour le défendre une armée de trente ou quarante mille hommes.

Combien de royaumes considérables ne sont

étendue, moins les mouvemens en seront prompts, rapides, exacts et réguliers. Il est d'autant plus difficile de réprimer, dans un grand empire, les passions qui portent à la révolte, ou qui avilissent l'ame, que les magistrats y sont exposés, de leur côté, à des tentations trop fortes ou trop fréquentes pour la foiblesse humaine. Il me semble que dans nos villes de la Grèce, je pourrois ne manquer à aucun des devoirs de la magistrature; mais je comprends que si je gouvernois une satrapie de Perse, il faudroit me contenter de désirer le bien sans pouvoir le faire. Tous les ressorts du gouvernement

pas en état d'avoir aujourd'hui de pareilles armées? La police des anciens Grecs, qui ne bornoit point l'emploi des citoyens à une seule fonction, leur frugalité, la simplicité de leurs mœurs, & leurs fortunes domestiques, moins disproportionnées entre elles que les nôtres, multiplioient les forces, l'industrie & le courage, sans multiplier les bras. En est il de même chez les peuples modernes? Non, sans doute, & c'est ce qui les rend si foibles. Si je voulois suivre cette idée, & faire voir par quelles raisons un état, qui a aujourd'hui dix millions de sujets, ne peut avoir qu'une armée de cinquante mille hommes, & pourquoi cette armée doit être une armée de mercenaires, il me faudroit faire un livre fort étendu.

doivent se détendre dans un grand état; toutes les loix y sont nécessairement méprisées ou négligées. Tandis que tout peut être nerf, force et action dans une petite république, un grand empire paroît frappé de paralysie; et voilà pourquoi une poignée de Perses a autrefois conquis l'Asie sur les Mèdes; voilà la cause des disgraces de Xerxès; voilà pourquoi nos pères ont fait trembler ses successeurs jusques dans leur capitale.

Mon cher Aristias, poursuivit Phocion, j'ai tâché de ramener à des principes fixes et certains, cette science qu'on nomme politique, et dont les sophistes nous avoient donné une idée bien fausse. Ils la regardent comme l'esclave ou l'instrument de nos passions; de là l'incertitude et l'instabilité de ses maximes; de là ses erreurs, et les révolutions qui en sont le fruit. Pour moi, je fais de la politique le ministre de notre raison, et j'en vois résulter le bonheur des sociétés.

Je n'aurois rien à ajouter aux principes généraux que je vous ai développés, si tous les hommes étoient capables de connoître et d'aimer la vérité. Mais c'est une espérance à laquelle il seroit insensé de se livrer. Quelque part qu'on jette

les yeux, on ne voit et on ne verra éternellement qu'erreurs et que vices. Ce n'est pas le bonheur auquel la nature nous destine, que les hommes veulent connoître ; ils voudroient qu'on leur apprît à être heureux selon leurs goûts et leurs préjugés. Puisque la raison, depuis la naissance du monde, réclame inutilement ses droits contre les passions, attendons-nous, Aristias, qu'elle ne sera pas plus heureuse dans la suite, et que la jalousie, la haine et l'ambition, qui ont déjà perdu tant de peuples, de républiques et d'empires, exerceront encore leur aveugle fureur sur les nations.

Au milieu de cet esprit de brigandage dont la terre est infectée, et que rien ne peut extirper ; au milieu des dangers dont tous les peuples sont menacés, il ne suffit donc point à une république de n'avoir rien à craindre de ses propres passions. Il faut qu'elle se défie de celles des étrangers, et soit en état de les contenir et de les réprimer. La justice, la bonne foi, la modération et la bienfaisance qu'inspire l'amour de l'humanité, sont propres, ainsi que vous l'avez vu, à concilier l'estime et l'affection des étrangers, et par conséquent à servir de rempart contre leurs

passions. Mais ce rempart, Aristias, n'est pas impénétrable à la méchanceté des hommes. Attendez-vous à voir les passions s'égarer dans leur ivresse jusqu'à mépriser et haïr les vertus. Réprimez-les alors par la crainte, c'est-à-dire, que la politique vous fait une loi de ne cultiver la paix, qu'en étant toujours prêt à faire heureusement la guerre.

Je sais qu'un peuple tempérant qui aime le travail et la gloire, et craint les dieux, aura nécessairement du courage dans les combats, de la patience dans les fatigues, et de la fermete dans les revers. Dans chaque occasion il prendra sans effort la vertu qui lui sera la plus utile. Sans doute que toutes ses forces se réuniront dans le danger, et qu'une même volonté fera agir de concert tous les bras. Mais faites attention, Aristias, que les qualités d'emprunt, si je puis parler ainsi, avec lesquelles on n'est pas familiarisé par un usage journalier, n'ont presque aucun pouvoir. Si la paix même n'offre pas dans une république l'image de la guerre, si les esprits ne sont pas accoutumés avec l'idée des périls, si les citoyens ne sont préparés par leur éducation à être soldats, craignez que la vue du dan-

ger et leur inexpérience ne les consternent. La crainte est une passion des plus naturelles au cœur humain, et des plus dangereuses. Empêchez que l'ame n'y soit ouverte; quand la crainte engourdit les sens et trouble la raison, il n'est plus temps d'y remédier.

Que notre république soit donc militaire; que tout citoyen soit destiné à défendre sa patrie; que chaque jour il soit exercé à manier ses armes; que dans la ville il contracte l'habitude de la discipline nécessaire dans un camp; non-seulement vous formerez par cette politique des soldats invincibles, mais vous donnerez encore une nouvelle force aux loix et aux vertus civiles (1). Vous

(1) *Omnes quoque choreæ ità ut benè geratur bellum, celebrandæ ſunt, atque omnis dexteritas, facilitas, promptitudo ejuſdem rei cauſa comparanda. Ob eamdem cauſam conſueſcere debemus à cibo & potu abſtinere, frigus æſtivumque & cubilis duritiam pati, & imprimis capitis pedumque virtutem alienis tegmentis non corrumpere.* Plat. de leg. l. 12. On voit combien les exercices que Platon preſcrit aux citoyens, & les habitudes qu'il veut leur faire contracter, ſont propres à faire aimer la tempérance & le travail. Qui veut former d'excellens ſoldats, fait néceſſairement d'excellens citoyens. Lycurgue avoit preſcrit aux Spartiates tout ce qu'on trouve dans le

empêcherez que les douceurs et les occupations de la paix n'amollissent et ne corrompent insensiblement les mœurs; car si les vertus civiles, la tempérance, l'amour du travail et de la gloire préparent aux vertus militaires, celles-ci leur servent à leur tour d'appui.

Depuis que notre gouvernement, pour favoriser la paresse et la lâcheté, a permis de séparer les fonctions civiles des

paſſage de Platon qu'on vient de lire, & les Spartiates obéiſſoient fidèlement à ces inſtitutions. Le temps de guerre étoit pour eux, dit Plutarque, un temps de délaſſement. Qu'on voie tout ce que les Grecs & les Romains, dans leur beau temps, faiſoient pour ſe préparer des armées invincibles. Ces peuples ne ſe contentoient pas que leurs ſoldats fuſſent meilleurs que ceux de leurs voiſins ou de leurs ennemis; ils vouloient les rendre auſſi bons qu'ils doivent & qu'ils peuvent l'être. Je crois qu'il ne ſeroit pas impoſſible de prouver que tout état où chaque citoyen n'eſt pas deſtiné à défendre ſa patrie comme ſoldat, ne peut jamais avoir une excellente diſcipline militaire. M. le maréchal de Saxe le penſoit : voyez ſes *rêveries*, ouvrage d'un grand capitaine, qui avoit medité ſur la guerre en philoſophe. S'il y a dans un état des hommes bornés aux ſeules fonctions civiles, ils amolliront néceſſairement les mœurs publiques, & la molleſſe des mœurs relâchera certainement les reſſorts du gouvernement militaire.

militaires, nous n'avons ni citoyens ni soldats. Des hommes qui croyoient n'avoir plus besoin de courage, ne tardèrent pas à ne s'occuper que de plaisirs ou d'intrigues. Leur caractère ne conserva ni force ni noblesse, et leur voix est cependant comptée dans le sénat et la place publique. De là sont nés tous ces décrets qui nous couvriront d'un opprobre éternel, et une certaine mollesse dans l'esprit national, qui ne permet aucun retour vers le bien. Nos armées ne furent composées que de la lie de la république. Nos soldats comparèrent leur sort avec celui des citoyens riches, oisifs et voluptueux, qui vivoient dans leurs maisons. Ils portèrent les armes avec dégoût; la guerre leur parut le dernier des métiers, et ils ne la font depuis, que dans l'espérance de piller et de jouir un jour du fruit de leurs rapines. Comment seroit-il possible de former une pareille milice à cette discipline austère et régulière, sans laquelle le courage même seroit inutile? Comment parviendriez-vous à donner à ces soldats avares et mercenaires, les sentimens de générosité que doivent avoir les défenseurs de la patrie?

Que nos riches citoyens sont insensés

de confier à d'autres qu'à eux-mêmes la garde de la république, et de ne pas prévoir qu'ils s'exposent à perdre cette liberté, ces richesses, cette oisiveté, ces plaisirs dont ils sont si jaloux! Chaque jour notre avilissement augmente avec notre corruption. Ou nous serons enfin vaincus par nos ennemis, ou nous nous détruirons de nos propres mains. Il ne faut pas se flatter qu'il règne pendant long-temps un certain accord entre les riches qui ne contribuent qu'avec chagrin aux frais de la guerre, et les pauvres qui la font en murmurant aux dépens de leur sang. Ils se méprisent déjà secrètement; et dès que la mésintelligence aura éclaté entre eux, leur haine sera irréconciliable. Si ceux-ci triomphent, ils opprimeront leur patrie, et lui donneront un tyran pour se faire un protecteur qui les enrichisse et les venge. Si les autres, par un hazard difficile à prévoir, acquièrent l'empire sans se diviser, ils régneront en tremblant; et pour se délivrer d'une crainte importune, ne voudront avoir qu'une milice mercenaire, toujours redoutable à des citoyens oisifs, et cependant incapable de servir de rempart à la

république contre des ennemis courageux et disciplinés (1).

On nous parle souvent de Carthage, dont les citoyens ne sont occupés que de leur commerce et de leurs richesses, tandis que des soldats achetés à prix d'argent, lui ont acquis et lui conservent l'empire de l'Afrique. Mais cet exemple ne me rassure pas. Si cette république, mon cher Aristias, m'étaloit ses richesses, son pouvoir, ses armées, ses vaisseaux, comme Crésus fit voir autrefois à Solon les richesses de son trésor, pour lui prouver qu'il étoit l'homme de l'univers le plus

(1) Quoiqu'Athènes n'ait éprouvé ni l'un ni l'autre inconvénient que Phocion redoutoit, sa crainte n'en étoit pas moins bien fondée. Les Athéniens n'y échappèrent, que parce qu'ils tombèrent peu de temps après sous la puissance de Philippe, à qui ils avoient imprudemment déclaré la guerre. Il est certain que ce sont des différends pareils à ceux dont parle Phocion, entre les citoyens riches & les citoyens pauvres, qui ont toujours contribué à ruiner la liberté dans les républiques, ou qui les ont assujetties à leurs ennemis. Tout état où le citoyen ne veut pas prendre la peine d'être soldat, doit enfin être gouverné par des soldats, ou par ceux qui ont l'art de se rendre les maîtres des armées.

heureux; je répondrois aux Carthaginois : j'ai vu une petite république qui ne couvre point la mer de ses vaisseaux, qui aime sa pauvreté, qui n'a point de sujets, dont tous les citoyens sont soldats; et je crois son bonheur mieux affermi que le vôtre. S'ils s'indignoient de ma liberté, pourquoi, leur dirois-je, voulez-vous que j'estime une prospérité que mille accidens doivent déranger, et qui ne tient qu'à des circonstances qui ne peuvent subsister? Solon vouloit attendre que Crésus fût mort pour juger de son bonheur. Sans me laisser éblouir par la puissance des Carthaginois, j'attendrai de même, pour juger de leur prospérité, de voir comment ils résisteront aux entreprises de leurs propres armées, si elles ont assez de courage pour se mutiner et se révolter (1); j'attendrai qu'ils aient af-

(1) On fait en effet que les armées de Carthage fe révoltèrent plufieurs fois. Des mercenaires font avares, & on les fatisfaifoit avec de l'argent; s'ils euffent eu un chef ambitieux, ils auroient détruit la république. Ce que Phocion ajoute fur la ruine des Carthaginois, eft une vraie prédiction, & on pourroit, à fon exemple, tirer l'horofcope des états commerçans. Aujourd'hui toutes les puiffances de l'Europe font devenues commerçantes, & c'eft parce que ce

faire à un ennemi brave, pauvre, et exercé à la guerre. Si, comme Crésus, ils trouvent un Cyrus, s'ils deviennent les esclaves d'un de leurs généraux, convenez, Aristias, que les politiques, qui admirent aujourd'hui la sagesse et la prospérité des Carthaginois, seront obligés de changer de langage.

Si cette république a acquis de grandes provinces, apparemment que les vaincus étoient encore moins braves et moins disciplinés que ses mercenaires. Si elle domine sur ses voisins, sans doute qu'elle a commencé par leur communiquer ses vices. Entre des peuples également vicieux, je ne suis pas étonné que celui qui peut acheter des soldats, ait la supériorité. Mais n'en concluez pas, Aristias, qu'il se gouverne sagement; il est perdu, si un de ses voisins se corrige de quelqu'un de ses défauts. Misérable république qui ne réussit et ne se soutient que par l'imbécillité et la corruption de ses voisins, et de ses ennemis! Ce défaut de

vice de leur politique eſt général, qu'aucune d'elles n'en ſent les inconvéniens relativement à ſes ennemis; elles combattent à armes égales: mais s'il ſe formoit une république romaine, quel ſeroit le ſort des états commerçans?

Carthage a été le défaut de presque tous les états. Au lieu de ne consulter que les besoins essentiels de la société, et de ne chercher que ce qui doit la rendre heureuse dans toutes les circonstances et dans tous les temps, l'imprudente politique se laisse séduire par des succès passagers. Elle ne s'est presque jamais fait que de fausses règles; et de là ces révolutions dont tant de peuples ont été et seront encore les victimes. Oui, Aristias, je prédis d'avance la chûte des Carthaginois, je la vois; car il y aura éternellement sur la terre quelque peuple toujours prêt à faire la guerre aux nations qui sont riches; et jusqu'à présent, les richesses qui corrompent les mœurs, ont toujours été le butin du courage et de la discipline.

Que nous sommes loin, s'écria Aristias, des vrais principes de la politique! L'histoire de la Grèce, et ce qu'on nous raconte des révolutions arrivées dans les états qui partageoient autrefois l'Asie, ne prouvent que trop, Phocion, la vérité de votre doctrine et le malheur de notre situation présente. Accoutumé à entendre dire perpétuellement à nos politiques, que l'argent est le nerf de la guerre, j'ai, je l'avoue, quelque peine à comprendre qu'elle

qu'elle puisse se faire sans occasionner de grandes dépenses (1). De grace, ajouta-t-il, dissipez tous mes doutes ; apprenez-moi pourquoi je me trompe, quand il me semble que c'est notre pauvreté qui nous met dans l'impuissance d'avoir une flotte et de soudoyer une armée.

Mon cher Aristias, lui répondit Phocion, ces belles maximes, inventées par l'avarice, et que nos Athéniens répètent aujourd'hui par habitude, vous ne les auriez pas entendues, quand nos pères vainquirent les Perses à Marathon et à Salamine. Regardant alors la tempérance, l'amour de la gloire et du travail, le courage et la discipline comme le nerf de la guerre et de la paix, ils méprisoient l'argent, et il leur fut inutile. Ils étoient pau-

(1) C'eſt ce qu'on ne ceſſoit de répéter à Athènes depuis la régence de Périclès. Thucidide, *l. 1*, *c. 9*, lui fait dire dans une harangue : *l'argent entretient mieux la guerre que les hommes, qui ne ſont capables que de quelques légers efforts.* Quand cette maxime de Périclès ſeroit vraie, c'eſt une preuve certaine que la république n'a jamais connu, ou bien qu'elle a abandonné les bons principes de politique, & que les mœurs ſont corrompues. Une pareille république ne doit faire la guerre que contre des ennemis auſſi vicieux qu'elle, ſi elle ne veut pas courir à ſa ruine.

vres, et ils eurent une flotte nombreuse pour combattre Xerxès; ils la construisirent de la charpente de leurs maisons; ils ne payoient point leurs soldats citoyens, et ils eurent une nombreuse armée de héros.

Non, Aristias, ce n'est point notre pauvreté qui nous empêche aujourd'hui d'avoir une flotte et une armée. N'en accusez au contraire que nos richesses, qui, en s'augmentant, ont inspiré à une partie des citoyens cette avarice basse et sordide qui n'ose jouir, et livré le reste à la volupté, qui ne sacrifia jamais son luxe et ses plaisirs aux besoins de la république. Les ressources de la vertu sont infinies; plus on les emploie, plus elles se multiplient. Quelque immenses que soient les richesses, elles s'épuisent. L'amour de la gloire produit des prodiges, parce qu'il remue de grandes ames; l'amour de l'argent ne produit rien que de bas, parce qu'il ne frappe que des ames basses. Si l'argent est aussi puissant que le disent les Athéniens, que n'achetons-nous un Miltiade, un Aristide, un Thémistocle, des magistrats, des citoyens et des héros?

Quand Athènes, sous la régence de Périclès, se fut enrichie des dépouilles des

vaincus et des tributs levés sur nos alliés, il y eut un instant où la république parut avoir acquis un nouveau degré de puissance et de force. Nos nouvelles richesses n'ayant pas encore eu le temps de détruire nos anciennes mœurs, nous les employâmes généreusement à construire des vaisseaux, et acheter l'amitié de quelques peuples qui commençoient à la vendre, et nous parûmes les arbitres de la Grèce. Nos magistrats, trompés par cette apparence de prospérité, crurent sans doute que les mêmes vertus qui honoroient notre pauvreté, et que notre pauvreté seule soutenoit, seroient encore les économes et les dispensatrices de nos richesses Ils pensèrent donc que la république ne pourroit jamais être trop riche; erreur grossière! L'or et l'argent, en nous rendant avares, éteignirent bientôt le sentiment de l'honneur et de la générosité, et nous livrèrent à tous les vices, en nous faisant aimer le luxe. L'argent devint alors le nerf de la guerre et de la paix, parce que les Athéniens vendirent à la patrie les services qu'elle recevoit autrefois sans salaire. A quoi nous servirent alors nos richesses dangereuses? Plus nous en acquérions, plus nos mœurs se dépravoient. Nous

avions beau nous enrichir, notre cupidité étoit toujours plus grande que notre fortune. Plus appauvris par nos besoins, qu'enrichis par nos rapines et nos injustices, la république fut pauvre, et éprouva tous les inconvéniens de la pauvreté, parce que ses citoyens avoient tous les vices de la richesse.

Faites rougir de leur absurdité ces politiques insensés qui, pour rendre quelque vigueur à la république expirante, voudroient y attirer tout l'or et tout l'argent du monde entier (1). Les aveugles!

(1) Me permettra-t-on de placer ici quelques réflexions sur le commerce que les nations modernes regardent comme le nerf de l'état? Si je me trompe, je souhaite que quelque écrivain, éclairé sur cette matière à la mode, daigne me faire connoître mes erreurs.

Phocion vient de dire, en parlant de l'empire que les Carthaginois avoient acquis : *Entre des peuples également vicieux, je ne suis pas étonné que celui qui peut acheter des soldats, ait la supériorité.* Je dirai de même : Je ne suis pas étonné que, entre les peuples de l'Europe, qui ont tous également abandonné les bons principes de politique, le commerce qui produit de l'argent, mette en état d'avoir & d'entretenir des armées plus nombreuses. Mais je demanderai si ces soldats, qui ne peuvent être que des mercenaires ramassés dans la lie du peuple, ou arrachés par force à d'autres professions, sont capa-

ils entreprennent de rassasier à force d'argent des passions insatiables! Nos pères,

bles d'avoir le courage & la discipline des anciens. Il faudroit un miracle pour que ces mercenaires supportassent les travaux & affrontassent les dangers de la guerre avec la même patience & le même courage que ces citoyens de la Grèce & de Rome, qui naissoient soldats, & qui combattoient pour défendre leurs foyers. Je prie de remarquer, en second lieu, qu'un état qui a des armées mercenaires, doit être riche; d'où je conclus qu'il ne peut point avoir une bonne discipline militaire, parce qu'on ne peut être riche sans avoir les mœurs que donnent les richesses, & que ces mœurs sont diamétralement opposées à celles qu'exige la guerre. Je sais bien que le luxe n'amollit pas les soldats & les officiers subalternes; mais il amollit les chefs, & relâche nécessairement la vigueur de la discipline & du commandement, & les passions des autres en profitent pour se mettre, s'il se peut, à leur aise.

Si mes réflexions sont vraies, peut-on croire que les peuples qui ont pourvu à leur sûreté d'une autre manière que les Grecs & les Romains, se conduisent avec prudence? On me répondra que tous les états gouvernant aujourd'hui leurs milices de la même façon, il n'en résulte aucun inconvénient pour chaque puissance en particulier; & que par conséquent l'essentiel est d'avoir beaucoup d'argent, pour avoir des armées supérieures à celles de ses ennemis. Il me semble que c'est ne pas bien raisonner; car les fautes de mes voisins ne justifient pas les miennes. J'avois toujours oui dire que la

avec dix talens, étoient riches ; avec deux mille, nous sommes pauvres ; donnez-nous-

politique eſt la ſcience de faire le plus grand bien de la ſociété, & non pas de copier les erreurs des autres ; & qu'en s'occupant du moment préſent, elle doit embraſſer l'avenir, & ſe mettre en état de ne le pas craindre. Il peut ſe former dans mon voiſinage une république romaine, c'eſt à dire, une puiſſance qui ſe comporte par les bons principes ; & comment mes ſoldats mercenaires, & foiblement diſciplinés, mettront-ils alors ma patrie a l'abri de toute inſulte ? Les Carthaginois penſoient qu'il n'arriveroit aucun changement dans leur ſituation reſpective avec leurs voiſins ; ils ſe ſont trompé : pourquoi ne me tromperois-je pas en penſant comme eux ?

Ce ſont nos paſſions, & non pas notre raiſon, ainſi que le dit Phocion, qui nous ont perſuadés que l'argent eſt le nerf d'un état. Les tréſors les plus immenſes s'épuiſent ; on en voit la fin en peu de temps, quand les ames ſont mercenaires & avares ; & elles le ſont toujours, quand l'état a pris le parti de payer en argent les ſervices qu'on lui rend : comment eſt-il donc prudent de compter ſur les richeſſes ? Plus au contraire on dépenſe en vertus, ſi je puis parler ainſi, plus la maſſe des vertus augmente par l'exemple & l'émulation. La vertu eſt donc le ſeul nerf des états, il n'eſt donc ſage que de compter ſur elle. Les perſonnes qui ne parlent que d'étendre le commerce & d'enrichir l'état, ont-elles peſé, comme Phocion, les avantages & les inconvéniens attachés aux richeſſes ? Ont-elles trouvé, après un calcul bien exact, que les avantages étoient plus conſidérables que les

en encore deux mille, et nous nous croirons encore plus pauvres que nous ne le

inconvéniens ? En ce cas, je les invite à nous faire part de leurs découvertes. Qu'elles réfutent Platon, Ariſtote, Ciceron, tous les politiques de l'antiquité ; qu'elles aient le front de nous dire que Tyr, Carthage, &c. étoient des républiques plus ſagement gouvernées que Lacédémone & Rome ; que ces deux dernières villes devinrent plus heureuſes & plus puiſſantes à meſure qu'elles devinrent plus riches, & que les Romains, par leur conſtitution, devoient être vaincus par les Carthaginois.

On ſe ſert d'un argument aſſez bizarre pour prouver les avantages du commerce, c'eſt de faire une peinture détaillée de tous les maux qu'éprouve un état qui voit tomber ſon commerce, qui a perdu une partie conſidérable de ſes richeſſes. Je conviens en effet que cette ſituation eſt fâcheuſe. L'état qui n'avoit point d'autre reſſort que l'argent pour produire le mouvement, tombe dans une inaction léthargique ; il eſt déchiré par des paſſions qu'il ne peut ſatisfaire, & rien n'eſt plus ridicule ni plus pernicieux que les vices de la richeſſe dans la pauvreté. Mais ces malheurs, loin de prouver que les richeſſes & le commerce ſont le bonheur, la force & la ſûreté d'un état, démontrent préciſément le contraire ; s'il eſt vrai, comme on le verra dans un moment, que les richeſſes & le commerce doivent décheoir, dès qu'ils ſont parvenus à un certain degré. Si cet état, ouvrant les yeux ſur ſa ſituation paſſée & préſente, parvenoit à ſe convaincre de l'inutilité & de l'abus des richeſſes & du commerce ; s'il réformoit ſes mœurs ; ſi par le ſecours de quelques nouvelles loix, il mettoit à la place de ſes an-

sommes aujourd'hui. Nous en sommes déjà venus au point de confondre le luxe

ciennes richesses la tempérance, l'amour de la gloire, le désintéressement; je demande si sa nouvelle modération ne lui seroit pas plus utile que son ancienne cupidité. En bannissant l'avarice & le luxe, il se trouveroit riche dans sa pauvreté; & il seroit mieux défendu par le courage de ses citoyens, qu'il ne l'avoit été par les richesses de son commerce.

Pour prouver ce que je viens d'avancer, je rapporterai ici la pensée d'un écrivain moderne, qui a porté le génie le plus profond & le plus lumineux dans l'étude du commerce. Lorsqu'un état, dit M. Cantillon, est parvenu à acquérir de grandes richesses, soient qu'elles soient le fruit de ses mines, de son commerce, ou des contributions qu'il exige des étrangers, il ne manque jamais de tomber promptement dans la pauvreté. L'histoire ancienne & moderne est pleine de ces révolutions, & voici de quelle manière M. Cantillon en développe l'ordre & la marche.

Les personnes, dit-il, que ces sommes d'or & d'argent ont enrichies directement, augmentent leurs dépenses à proportion de leurs gains; ils consument plus de denrées & de marchandises; les agriculteurs & les artisans, par conséquent plus employés, verront augmenter leur fortune, & voudront en jouir. Cette augmentation de consommation augmente le prix des denrées, des marchandises, & dès-lors les ouvriers ne peuvent plus se contenter de leurs anciens salaires. Tous les objets de consommation devenant par là encore plus chers, il y aura un profit considérable à tirer de l'étranger,

et le faſte des riches avec la proſpérité de la république. Leur fortune domeſti-

qui travaille à meilleur marché les choſes dont on a beſoin. C'eſt alors que l'état commence à éprouver les inconvéniens de la pauvreté. Le peuple ſent d'autant plus vivement ſa misère, qu'il s'étoit déjà accoutumé à plus d'abondance. La terre eſt moins cultivée, parce que l'agriculteur vend moins ſes denrées, & il faut que les artiſans meurent de faim, ou aillent gagner leur vie chez les étrangers, tandis que le luxe des riches y fait paſſer continuellement des ſommes conſidérables. L'état appauvri, & qui ne peut plus lever les mêmes ſubſides, ne peut cependant ſe réſoudre, ni à diminuer ſes dépenſes, ni à proportionner ſes vues & ſes entrepriſes à ſa fortune, & l'orgueil que lui ont inſpiré ſes richeſſes, accélère ſa chûte dans la misère.

*Il ſembleroit*, ajoute M. Cantillon, *que lorſqu'un état s'étend par le commerce, & que l'abondance de l'argent enchérit trop le prix des denrées & des manufactures, le prince ou le magiſtrat devoit retirer de l'argent, le garder pour des cas imprévus, & tâcher de retarder la circulation par toutes les voies, hors celles de la contrainte & de la mauvaiſe foi, afin de prévenir la trop grande chèrté, & d'empêcher les inconvéniens du luxe.* Mais comment ſeroit-il poſſible que des princes ou des magiſtrats, accoutumés à regarder les richeſſes comme la ſource du bonheur & de la force, fuſſent effrayés de l'abondance d'argent qui ſe répand dans un royaume ou une république? M. Cantillon le remarque: *Outre qu'il n'eſt pas aiſé*, dit-il, *de s'appercevoir du temps*

que qu'il faut ménager, leurs plaisirs qu'il ne faut pas troubler, voilà les objets ri-

*propre à une pareille opération, ni de savoir quand l'argent est devenu plus abondant qu'il ne doit l'être pour le bien & la conservation des avantages de l'état, les princes & les chefs des républiques, qui ne s'embarrassent guere de ces sortes de connoissances, ne s'attachent qu'à se servir de la facilité qu'ils trouvent, par l'abondance des revenus de l'état, d'étendre leur puissance, & à insulter d'autres états sur les prétextes les plus frivoles.* Pourquoi demander des miracles? Pourquoi voudroit-on que dans un pays où de trop grandes richesses rendent le citoyen avare, prodigue, voluptueux, paresseux, &c. les chefs de la nation restassent incorruptibles? Bien loin d'arrêter les progrès du luxe, ils en donneront eux-mêmes l'exemple; ils regarderont l'économie comme un vice politique; ils se feront de faux principes sur la circulation de l'argent, & croiront de bonne foi que les extravagantes dépenses des riches sont nécessaires à la subsistance des pauvres.

Si par hazard le gouvernement retiroit l'argent, en retardoit la circulation par quelque voie sage & honnête, & formoit un trésor, n'est-il pas évident, suivant la pensée de Phocion, que ce seroit recéler & nourrir un serpent dans son sein? Peut-on connoître le cœur humain, & se persuader que ce trésor ne sera pas un écueil contre lequel échoueront les successeurs du prince ou du magistrat qui l'aura formé? Est-il vraisemblable qu'ils résistent aux charmes de la prodigalité? Résisteront-ils à l'avidité des flatteurs qui les entourent? Les

dicules que la politique, désormais impuissante, est obligée de regarder comme

passions emprunteront le langage de la raison. Elles représenteront sous les traits d'une avarice basse & ridicule, cette prudence éclairée qui auroit arraché à la circulation une abondance d'argent qui alloit la ruiner. *A quoi sert*, diront-elles, *un argent mort & enterré, qui ne circule pas ? Autant vaut-il le laisser dans les mines du Pérou, que de le condamner à ne pas sortir de vos coffres. Il n'est point de cas imprévus pour une nation riche ; les richesses produisent les richesses ; laissez passer dans les mains de votre peuple un argent qu'il vous rendra avec usure, quand vous en aurez besoin.* Les portes du trésor seront infailliblement ouvertes, & ce torrent d'argent débordé, produira des maux d'autant plus funestes, que les fortunes & le luxe augmenteront plus subitement. Les besoins multipliés à l'excès, hâteront la révolution que doit toujours produire la trop grande abondance d'argent ; & après avoir eu tous les vices du luxe, on aura tous ceux d'une pauvreté qui paroîtra intolérable.

*Pour réparer*, dit M. Cantillon, *les malheurs causés par l'abondance de l'argent & relever l'état, il faut s'attacher à y faire rentrer annuellement & constamment une balance réelle de commerce, faire fleurir par la navigation les ouvrages & les manufactures qu'on est toujours en état d'envoyer chez les étrangers à un meilleur marché, lorsqu'on est tombé en décadence & dans une rareté d'espèces. Les négocians commencent à faire les premières fortunes, & elles se répandront insensiblement sur les autres citoyens. Mais lorsque l'argent deviendra une seconde fois trop abondant dans*

les vrais besoins de l'état. Augmentez la corruption avec nos richesses, et nos maux deviendront encore plus accablans.

La nature, mon cher Aristias, n'a point

*l'état, la grande consommation & le luxe s'y mettront, & il tombera une seconde fois en décadence. Voilà à-peu-près le cercle que pourra faire un état considérable qui a du fonds & des habitans industrieux, & un habile ministre est toujours en état de lui faire recommencer ce cercle.*

Je prie le lecteur de méditer profondément ce passage de M. Cantillon. N'en faut-il pas conclure que ce n'est qu'une politique fausse & erronée, qui regardera comme le principe du bonheur de l'état un moyen qui ne procure des richesses que pour amener à leur suite la pauvreté? La vraie politique veut une félicité plus durable. Il est donc vrai qu'un état, qui regarde les richesses comme le nerf de la guerre & de la paix, est destiné à passer par d'éternelles révolutions, du luxe à la pauvreté, & de la pauvreté au luxe. Voilà, selon M. Cantillon, ce qu'il se peut proposer de plus avantageux; voilà le chef-d'œuvre de la politique la plus habile. Si M. Cantillon, au lieu de ne considérer que les effets des richesses & du commerce, eût observé, & personne n'en étoit plus capable que lui, le corps entier de la société, il est vraisemblable qu'il auroit pensé comme Phocion. Loin de vouloir qu'une république, dont de trop grandes richesses ont ruiné les finances, *s'attache à faire rentrer annuellement une balance réelle de commerce*, il lui conseilleroit de profiter de cette décadence pour ré-

fait

fait les hommes pour posséder des trésors. Pourquoi des riches, pourquoi des pauvres? Ne naissons-nous pas tous avec les mêmes besoins? Elle répand ses bienfaits avec une libérale économie; usons-

primer le luxe & l'avarice, donner des mœurs, faire estimer la pauvreté, ou du moins apprendre à se passer des richesses superflues. Cette politique ne seroit-elle pas supérieure à celle de ce ministre, qui ne songeroit qu'à faire recommencer ce cercle de richesses & de pauvreté dont parle M. Cantillon?

Il n'est pas facile à un ministre de faire recommencer ce cercle dans un état dont la fortune est en décadence. Il faudroit que le gouvernement vînt au secours des citoyens, & diminuât les droits pour favoriser le commerce; mais le gouvernement ne le fera point. L'abondance passée l'a accoutumé à beaucoup de besoins, & ces besoins écraseront la république. Je veux que, par impossible, elle ait des magistrats toujours assez attentifs, assez habiles & assez bien intentionnés pour faire recommencer ce cercle dont parle M. Cantillon. Qu'en résulte-t-il? l'état sera dans un danger extrême, si dans le moment de pauvreté qui suivra des richesses trop abondantes, un de ses ennemis forme le projet de l'envahir. La politique de ce ministre habile, qui fait recommencer le cercle, ne sert donc qu'à préparer une infortune à la république, & la mettre dans le cas d'être envahie & subjuguée par un de ses ennemis. Est-ce ainsi qu'on doit faire fleurir un état & affermir sa prospérité?

en avec la même sagesse. La loi, qui permet qu'il se forme de grandes fortunes dans une république, condamne une foule de misérables à languir dans l'indigence, et la cité n'est plus qu'un repaire de tyrans et d'esclaves jaloux et ennemis les uns des autres. Essayer d'y faire germer les vertus qui font le bonheur et la force de la société, c'est le comble de la folie. Voilà cependant ce que tentent nos politiques avides d'or et d'argent; ils jettent des semences d'avarice, de volupté, de mollesse, d'injustice, de fraude, de haine, etc. et ils s'attendent à en voir naître la justice, la tempérance, le courage, la générosité et la concorde.

On vous a dit, Aristias, et on le répète sans cesse dans Athènes, que l'argent est nécessaire pour faire une longue guerre, ou la porter loin de son territoire; et voilà encore ce qui prouve combien les richesses sont dangereuses. Pourquoi désirer aux hommes qu'ils puissent étendre et perpétuer le fléau le plus redoutable de l'humanité ? Tant que la Grèce a été pauvre, les guerres de nos républiques ont été courtes. Nous nous sommes enrichis, et nos guerres ont été assez longues pour allumer des haines

éternelles, et rompre tous les liens de cette alliance qui faisoit notre sûreté au-dedans et au-dehors. Si Lycurgue avoit raison de dire aux Spartiates : » Voulez-» vous toujours être libres et respectés, » soyez toujours pauvres, et ne tentez » jamais de faire des conquêtes ; » je vous demanderois de quelle utilité peuvent être ces entreprises qu'on fait loin de son territoire.

On a des alliés, me direz-vous, que l'injustice opprime, et il faut voler à leur secours. Sans doute il faut remplir ses engagemens ; mais que vos mœurs et vos besoins soient simples, et par-tout la terre vous fournira une subsistance abondante. Quels trésors avoient les Scythes quand ils partirent de leurs forêts pour faire la conquête de l'Assyrie? Un arc, des flèches, des javelots, un grand courage : voilà tout ce qu'ils possédoient. Qu'on estime votre courage et votre discipline, et les alliés, dont vous prenez la défense, ne vous laisseront manquer de rien.

Mais du moins, dit Aristias, tandis que les citoyens tempérans et laborieux aimeroient la gloire et la pauvreté, la république ne pourroit-elle pas avoir un trésor, qu'elle n'ouvriroit que dans une

extrême nécessité? Non, mon cher Aristias, répartit Phocion; et si vous êtes prudent, vous n'exposerez point la vertu de vos citoyens à cette tentation. Pourquoi garder parmi vous cette boîte de Pandore? Il ne s'agit pas de se faire illusion, et d'associer dans la théorie des choses insociables dans la pratique. Défiez-vous avec moi de tous ces trésors publics. C'est une chimère que d'en vouloir former un dans un état dont les mœurs sont dépravées; quelque sévères que soient les loix qui veilleront à la garde de ce dépôt, l'avarice trouvera le secret de le piller impunément. Dans une république vertueuse, des magistrats sensés ne penseront jamais que sa vertu ne lui suffise pas. S'ils imaginent un trésor public, c'est une marque que la vertu s'altère; et leur imprudence, au lieu d'affermir l'état, en sape les fondemens. Soyez sûr que les citoyens ne seront jamais contens de leur pauvreté, quand l'état amassera des richesses. J'en ferois, Aristias, une règle générale. Suivant que la politique s'occupe plus ou moins de trésors, d'argent, de richesses; la république, plus ou moins heureuse, est plus ou moins éloignée du moment de sa ruine.

# CINQUIÈME ET DERNIER ENTRETIEN.

QUELS momens heureux nous avons passés dans la maison de Phocion! Au retour de notre promenade sur les bords du Céphise célébré par nos poëtes, nous prîmes un repas frugal, pendant lequel nous nous entretînmes avec gaieté. Les festins du grand roi ne valent pas, mon cher Cléophane, les légumes apprêtés sans art par la femme de Phocion. Il plaisanta agréablement sur le luxe de sa table, qu'il comparoit au brouet noir des Spartiates. Quand Aristias, dit-il, sera un peu plus apprivoisé avec la philosophie, je le traiterai véritablement à la lacédémonienne. Pour aujourd'hui, il faut encore le ménager; il pourroit trouver très-mauvais ce que Lycurgue auroit trouvé très-bon. Après que Phocion eut fait une espèce de libation aux dieux tutélaires d'Athènes et à ses dieux domestiques, nous passâmes dans son jardin. Je vois

votre impatience, dit-il à Aristias; asseyons-nous un moment à l'ombre de ce figuier, avant que de partir pour Athènes; et, puisque vous le voulez, nous reprendrons notre morale et notre politique.

Mon cher Aristias, continua-t-il, vous ne vouliez d'abord que connoître les remèdes qu'on peut appliquer aux maux présens de notre république, et vous instruire des ressources que notre situation même nous présente encore pour en sortir; et cependant j'ai eu la cruauté de ne vous entretenir que des principes fondamentaux de la politique. Ne croyez pas que j'aie voulu vous faire un étalage orgueilleux de philosophie. Si je ne me trompe, il vous est aisé de sentir que, sans le secours de ces premières vérités, qui doivent servir de règle immuable à l'homme d'état dans chacune de ses opérations, jamais je n'aurois pu vous rien dire qui eût satisfait votre raison. Je me serois égaré, et je vous aurois égaré à ma suite. Nous n'aurions corrigé une sottise que par une autre sottise; nous aurions imaginé des ressources, des expédiens; et la vraie science de la politique est de n'en avoir pas besoin. Je vous aurois proposé

au hazard des palliatifs, souvent inutiles, et même capables d'irriter le mal que nous aurions voulu soulager.

Si j'ai réussi à vous convaincre de cette grande vérité, que la providence a établi une telle liaison entre la morale et la politique, que le bonheur des états est attaché à la pratique des vertus, et que leur ruine commence toujours par quelque vice; il vous sera désormais facile de ne tomber dans aucune des fautes que plusieurs grands hommes ont commises. Vous avez une pierre de touche pour juger de la bonté de vos opérations. Vous vous garderez bien d'imiter Thémistocle, qui, pour rendre Athènes maîtresse de la Grèce & de la mer, proposa de brûler la flotte des Grecs, qui hivernoit dans le port de Pégase. Aristide jugea que rien n'étoit plus utile aux Athéniens que ce projet, mais que rien en même temps n'étoit plus injuste. Vous, Aristias, vous serez actuellement plus sage que le juste Aristide même; et n'admettant aucune distinction entre l'utile et le juste, le nuisible et l'injuste, vous jugerez que rien ne pouvoit être plus pernicieux aux Athéniens que l'entreprise injuste de Thémistocle. C'étoit acheter un avantage passa-

ger, en nous rendant pour toujours odieux à la Grèce entière. Qui auroit osé compter sur nous après une pareille perfidie? Qui n'auroit pas détesté notre alliance et méprisé nos sermens? Les Grecs réunis auroient conjuré notre perte; et, pour se venger, ils n'auroient pas craint d'implorer le secours de la Perse même, et de lui demander des vaisseaux.

Le décret qu'on propose au peuple est-il propre à lui faire aimer quelque vertu, ou à le détacher de quelque vice? Favorisez cette loi de toutes vos forces, vous êtes sûr de servir utilement votre patrie. Vous condamnerez Agésilas, qui, voyant qu'un grand nombre de citoyens avoit fui à la bataille de Leuctre, et que la république avoit besoin de soldats, fut d'avis de laisser pour cette fois sans exécution la loi qui notoit d'infamie les poltrons (1). Qu'espéroit-il d'une armée

(1) Un Spartiate, qui avoit fui devant l'ennemi, étoit exclus des assemblées publiques & particulières; c'étoit un déshonneur de s'allier avec lui par le mariage; il devoit raser une partie de sa barbe. Tout citoyen qui le rencontroit, pouvoit le frapper sans qu'il lui fût permis de se défendre. Les Romains, après la bataille de Cannes, furent plus sages qu'Agésilas après celle de Leuctre; ils refusèrent de

de fuyards ? La lâcheté avoit fait tout le mal; il falloit donc être plus attaché que jamais à la rigueur des anciennes loix qui avoient rendu jusqu'alors les Spartiates invincibles. Favoriser les fuyards, c'étoit ne pas réparer la défaite de Leuctre, et préparer cependant de nouvelles disgraces à Lacédémone.

Après les réflexions que nous avons faites jusqu'à présent, vous pouvez sans peine, mon cher Aristias, vous faire une règle pour juger de l'importance des loix. Celles qui sont les plus propres à tempérer nos passions, et régler les mœurs publiques, sont aussi les plus nécessaires, et doivent être les plus sacrées. Dans aucun temps, dans aucune circonstance, sous aucun prétexte, il n'est permis de les négliger. Je serois bien plus effrayé de voir prendre aux femmes de nouvelles parures et affecter de nouvelles graces,

racheter les prisonniers qu'Annibal avoit faits. *Nec vera virtus, quum semel excidit, curat reponi deterioribus.* Voyez dans Horace l'admirable discours de Régulus au sénat romain. Les soldats de Rome, qui virent qu'il falloit vaincre ou périr, furent plus braves que jamais; & les Spartiates, en voyant que la poltronerie étoit impunie, n'eurent plus assez de courage pour réparer leur défaite & leur réputation.

que je ne le serois de quelque commotion dans la place publique, ou de l'ambition d'un magistrat qui voudroit s'élever au-dessus de ses collègues. Quand les loix des mœurs subsistent, toutes les autres sont en sûreté; mais leur décadence entraîne nécessairement la ruine du gouvernement.

Quoique tout vice soit pernicieux, comme toute vertu est utile, il faut, lorsqu'on médite la réforme d'une république corrompue, ne pas s'abandonner à un zèle aveugle. Il faut procéder avec une certaine méthode. De même qu'il y a des vertus fécondes qui se prêtent un secours mutuel, et que la politique doit principalement cultiver dans une république qui les possède encore, il y a aussi des vices féconds, et qui servent, pour ainsi dire, de matrice et de foyer à la corruption, et c'est à les proscrire que la politique doit d'abord travailler dans une république corrompue.

A leur tête est ce vice dont je ne sais pas le nom, monstre à deux corps, composé d'avarice et de prodigalité, qui ne se lasse jamais ni d'acquérir ni de dissiper, et dont les besoins, toujours renaissans et toujours insatiables, ne se refusent à

aucune injustice. S'il est foible et ne se montre encore qu'avec quelque retenue, réunissez toutes vos forces, et osez l'attaquer avec courage. Poursuivez-le jusques dans ses derniers retranchemens; s'il ne succombe pas, vous n'avez rien fait. Quelle erreur à quelques républiques de proscrire le luxe dans le public, et de le tolérer dans le sein des familles, d'inviter à la modestie des mœurs par des loix somptuaires, et de les altérer par la pompe des fêtes publiques!

Si ce vice, après avoir corrompu le corps entier des citoyens, règne avec autant d'effronterie que d'empire; vous ne feriez que l'irriter, et lui préparer une nouvelle victoire en l'attaquant de front. Rusez alors avec lui, tendez-lui des pieges, agissez avec la prudence d'un général, qui, n'osant livrer bataille à une armée dont il sent la supériorité, l'observe, la gêne dans ses opérations, lui coupe les vivres, et tâche en un mot de la fatiguer et de la ruiner sans rien hazarder. Ce vice monstrueux dont je vous parle, en produit mille autres qui sont autant d'alliés, d'auxiliaires, et, pour ainsi dire, de gardes qui veillent à sa sûreté. C'est sur eux que doit tomber votre prin-

cipal effort. Épiez les circonstances favorables à votre entreprise. Tantôt vous noterez d'une flétrissure la mollesse ou la prodigalité, tantôt vous avilirez le luxe, et peut-être parviendrez-vous un jour à faire des réglemens qui, donnant des bornes à l'industrie et à l'avarice, feront disparoître dans la fortune des citoyens, cette disproportion énorme qui les corrompt tous également, quoique par des vices différens.

En suivant, mon cher Aristias, dans la culture des vertus, l'ordre que je vous ai indiqué, vous verriez tomber les vices les plus pernicieux à la société; car rien n'est plus opposé à l'avarice prodigue que la tempérance. L'amour du travail détruira la paresse, l'amour de la gloire et la crainte anéantiront cet instinct bas et grossier qui empêche tout citoyen vicieux de chercher son bonheur particulier dans le bonheur public.

Mais, il faut l'avouer, il y a des temps où, par sagesse même, il faut renoncer à cette méthode. C'est la vertu dont un peuple est le moins éloigné, et non pas la vertu par elle-même la plus importante ou la plus avantageuse à la société, que la politique doit alors encourager. Par

exemple,

exemple, Aristias, nous avons aujourd'hui une loi qui applique à des représentations de comédie les fonds destinés autrefois à la guerre, et il est défendu, sous peine de mort, d'en demander la révocation. Il n'y a de louanges à Athènes que pour des décorateurs de théâtre, des comédiens et des joueurs de flûte; des femmes désœuvrées et frivoles ont communiqué leur désœuvrement et leur frivolité à nos jeunes gens; nos magistrats et leurs courtisannes font un trafic public du pouvoir de la magistrature; ils voient d'un œil indifférent, et peut-être avec joie, les maux de la patrie dont ils profitent; le peuple, jaloux et fatigué de son oisiveté, ne veut vivre que des gratifications que lui prodigue l'état; il regarderoit un magistrat honnête homme et éclairé comme un tyran; et ne se croyant libre qu'autant qu'il a la licence de tout faire impunément, vous le voyez dans les élections cabaler contre le mérite, faveur de l'ineptie qui ne se fait pas craindre. Nous ressemblons tous à cet Athénien, qui donna sa voix pour condamner Aristide à l'ostracisme, parce qu'il étoit las de l'entendre toujours appeller le juste Aristide. Croyez-vous que dans de pareilles cir-

constances il fallût révéler aux Athéniens les vérités que j'ai mises sous vos yeux ? Les gens mêmes qui gémissent de nos désordres, et désirent encore le bien parmi nous, seroient effrayés de l'espace immense qu'ils auroient à franchir, et tomberoient dans le découragement. Les mauvais citoyens, à la vue de la sagesse qu'on leur proposeroit, croiroient qu'en voulant les priver de leurs vices, on leur arracheroit leur bonheur.

Ce que je vous ai dit, d'après tous les sages de l'antiquité, me feroit passer pour un insensé auprès des uns (1), et pour un perturbateur du repos public auprès des autres ; et quelle espérance, mon cher Aristias, aurois-je alors de réussir ? Toute réforme demande donc à être conduite avec une extrême circonspection, et cette

(1) Si Phocion craignoit de passer pour un insensé, en révélant aux Athéniens de son temps les grandes vérités dont il instruit Aristias, je devrois craindre de ne pas passer pour trop sage, en m'étant donné aujourd'hui la peine de traduire son ouvrage ; il est cependant utile de connoître le terme où l'on doit aspirer, quoiqu'on n'espère pas de pouvoir y arriver. Que sait-on ? Après s'être délivré avec peine d'un premier vice, peut-être seroit-on en état de renoncer sans effort à un second.

circonspection elle-même semble être un nouveau châtiment dont l'auteur de la nature punit nos vices, et par lequel il nous avertit d'être en garde contre une corruption à laquelle il est si difficile de remédier.

Pour détruire des préjugés, il faut quelquefois pousser la condescendance jusqu'à paroître les adopter. Pour ruiner un vice, il faut feindre quelquefois d'en favoriser un autre. Mais je vous entretiens trop long-temps des ménagemens dont la politique doit alors user; graces à notre corruption, nous n'avons rien à craindre d'un zèle immodéré pour la vertu. Puisque toute vertu est utile, puisqu'il n'y a point de vertu qui ne prépare notre cœur à en recevoir une seconde, essayez, à différentes reprises, et sans vous lasser, les dispositions de vos citoyens. Après un premier succès, n'en perdez pas le fruit, en négligeant d'en avoir un second. Tâchez de réveiller dans les cœurs quelque étincelle de l'amour de la gloire; c'est la seule de toutes les vertus qui, par le secours de la vanité, peut encore se montrer au milieu d'une extrême corruption. Tous vos efforts seront-ils vains? Il reste une dernière ressource à la politique; c'est de se servir des passions mêmes pour

affoiblir peu-à-peu et ruiner leur empire.

A ces mots, mon cher Cléophane, notre nouvel initié aux secrets de la sagesse ne put s'empêcher de sourire en me regardant. Les passions, dit-il, sont donc quelquefois utiles? Oui, mon cher Aristias, lui répartit Phocion, comme ces poisons que la médecine convertit quelquefois en remèdes. N'importe, reprit Aristias; et de tous les moyens de corriger un peuple vicieux, je soupçonne que le plus désagréable n'est pas celui d'employer nos passions. Je lisois hier, continua-t-il, la république de Platon; il ne dédaigne pas de regarder les plaisirs de l'amour comme un ressort dont la politique doit se servir pour animer le courage, et le porter aux actions héroïques (1). Puisqu'il

(1) *Qui autem egregie sese gerens excelluerit, primo quidem in ipsâ expeditione ab iis qui una militant adolescentibus ac pueris, sigillatim à quolibet coronandus, nonne tibi videtur? Mihi verò. Quid? nonne & dexteras jungere illi debebunt? Et hoc. At hoc prætereà tibi forsan non videtur? Quid? Ut oscula à quolibet accipere debeat ac dare. Imò verò maximè omnium. Atqui & legi huic addendum existimo, ut quoad in eâ expeditione fuerint, nemini renuere liceat, quemcumque osculari ipso desideraverit, ut si quis alicujus amore captus fuerit vel maris vel fœminæ, acrior fit ad victoriam consequendam.* Plat. in rep. l. 5.

peut être l'aiguillon et le prix de la valeur, vous voulez sans doute, Phocion, que, dirigé par une main habile, il contribue à rendre plus aisée la pratique de toutes les vertus les plus nécessaires à la société.

Point du tout, répondit Phocion en souriant, et de votre empressement à vouloir deviner ma pensée, je conclus, mon cher Aristias, que vous n'êtes plus le maître de votre cœur. Quelle autorité, poursuivit Phocion, venez-vous de me citer? Platon, l'élève, l'ami de Socrate, le confident de ses pensées! oserois-je ne pas me soumettre à son sentiment, s'il ne m'avoit appris lui-même, dans son école, que l'homme le plus sage paie toujours quelque tribut à l'humanité, et que notre raison ne doit se soumettre qu'à la vérité?

Je le vois, mon cher Aristias, vous voudriez que la plus belle femme fût la récompense de l'homme le plus brave, le plus juste et le plus prudent. Mais faites attention combien une pareille loi donneroit de force à une passion déjà trop impérieuse, trop ennemie de l'ordre, et qu'on ne sauroit trop réprimer. Le premier soin de tous les législateurs n'a-t-il pas été de donner des règles à l'amour? Et de là sont nées chez tous les peuples les

loix saintes du mariage. Quoique Platon voulût que les femmes fussent communes dans sa république, combien cependant n'a-t-il pas mis de mœurs et d'honnêteté dans cette espèce de débauche? Son objet même n'est-il pas de dégager le cœur de toute affection particulière pour l'attacher plus étroitement à l'état? Sans doute que nos pères n'y entendoient rien de ne pas connoître le grand mérite de la prostitution. Ils étoient bien grossiers et bien aveugles, puisque, malgré leurs bonnes mœurs, ils n'ont pas laissé de faire d'assez belles choses à Marathon, à Salamine, à Platée; j'ai regret que Thémistocle et Pausanias n'aient pas fait publier à la tête de leurs armées, qu'au lieu des récompenses insipides dont on honoroit parmi nous la valeur, le plus brave des Grecs auroit le privilège d'enlever à son gré la plus belle des Grecques. Que tardons-nous à proposer cet admirable expédient? Nos soldats, préparés par des idées de galanterie et de débauche à être laborieux, infatigables, disciplinés, obéissans, triompheroient bien aisément des soldats de Philippe, qui a la sottise de vouloir qu'il y ait des mœurs dans son camp.

Pour nos aréopagistes et nos sénateurs,

il est évident qu'en leur donnant, à proportion de leur mérite, quelque droit sur la pudeur des femmes, ce seroit un moyen infaillible de les rappeller à cette intégrité majestueuse qui doit former le caractère des magistrats. Sans doute que le temps qu'ils emploient aujourd'hui à corrompre et séduire de jeunes beautés, seroit désormais consacré au service de la république, et qu'une sage émulation..... Mais parlons sérieusement, mon cher Aristias : est-il possible qu'on connoisse assez peu les effets de la volupté, qui amollit le cœur et énerve l'esprit et le corps, pour vouloir en faire le principe de la prudence et de la magnanimité. Ne sait-on pas combien les plaisirs qui tiennent à nos sens, sont inconstans, combien ils rassasient et lassent? Il y a un âge où ils sont inconnus, et un autre où ils seroient laborieux; et dans l'intervalle de ces deux âges, l'amour est une ivresse qui trouble presque continuellement la raison.

C'est par les passions qui tiennent immédiatement à nos sens, que nous sommes rabaissés à la condition des animaux ; elles ne peuvent donc jamais être honorées par des êtres intelligens, et on ne les rend honnêtes qu'en les soumettant

aux loix de la raison. J'excuse la jeunesse qui s'égare, chaque âge a malheureusement ses infirmités; mais je veux qu'au lieu de s'applaudir au milieu de ses erreurs, et de vouloir les ennoblir, elle ait le courage de les désapprouver. Je veux que la raison conserve sa liberté, et que, mettant de l'honnêteté jusques dans les choses déshonnêtes, elle rougisse des besoins des sens.

Je n'ignore pas que l'espérance des voluptés a quelquefois produit de grandes choses. Je sais que les Scythes conquirent autrefois l'Assyrie pour avoir des palais somptueux, des liqueurs délicieuses et des femmes parfumées; et je ne suis pas étonné que ces passions brutales aient donné à un peuple encore sauvage de la valeur et de l'audace. Mais les mêmes espérances auroient-elles donné les mêmes qualités à un peuple déjà amolli par les plaisirs? Remarquez d'ailleurs, Aristias, que, dès le moment où ces passions commencèrent à jouir du prix de leur victoire, les Scythes courageux devinrent aussi mous, aussi lâches que les peuples qu'ils avoient vaincus, et que ces passions ne leur donnèrent aucune des vertus qui font le citoyen. L'amour des voluptés en

fit, si vous voulez, des héros; la jouissance de ces mêmes voluptés en fit des hommes incapables de conserver leurs conquêtes. Chassés ou égorgés par leurs esclaves, leur empire dura à peine cinq olympiades.

Le bien passager que ces passions peuvent produire, est trop douteux et trop court; le mal qui les suit est trop certain et trop durable, pour que la politique doive jamais en faire usage. Je ne vous citerai que l'exemple de Cyrus. Ce prince régnoit sur un peuple tempérant, sobre, actif, laborieux. Les vices, qui depuis long-temps avoient inondé l'Asie, sembloient avoir respecté la petite province qui portoit alors le nom de Perse. Cyrus ne connut point son bonheur. Trompé par une malheureuse ambition, ou ne sachant peut-être pas que ce n'est ni l'étendue des domaines, ni le nombre des provinces qui font la grandeur du prince et la sûreté de sa nation, il voulut avoir la gloire d'être le fondateur d'une puissante monarchie. Il présenta à ses sujets les richesses, l'abondance et les voluptés des royaumes voisins, comme le prix de leur courage et de leurs conquêtes. Tout fut vaincu; mais à peine Cyrus eut-il

soumis l'Asie, que la récompense qu'il avoit accordée à la valeur de ses soldats, l'éteignir. Il vit les Perses, autrefois vertueux et pleins d'amour pour la gloire, s'efféminer et languir dans la mollesse. » Si nous ne songeons, leur dit-il alors, » qu'à accumuler richesses sur richesses; » si nous nous livrons témérairement aux » voluptés, et pensons que l'oisiveté et » la paresse doivent être le prix de mes » travaux et peuvent nous rendre heu- » reux, nous ne tarderons pas à perdre » ce que nous avons acquis. » L'avis de Cyrus étoit sans doute très-sage; mais le temps étoit arrivé où il devoit être puni de son ambition, et des moyens imprudens qu'il avoit employés pour la satisfaire. Ses sujets, corrompus d'abord par l'espérance, et ensuite par la jouissance même des voluptés, n'étoient plus en état de l'entendre. Il fit des efforts inutiles pour les rappeller à leur ancienne vertu; et au lieu de ce titre de fondateur d'une monarchie puissante et florissante qu'il croyoit mériter, il vit avec chagrin qu'il n'avoit été que le corrupteur des Perses, et ne laissoit à ses successeurs qu'un empire bien moins solidement affermi que celui qu'il avoit reçu de ses pères.

Ce sont les passions de l'ame dont la politique peut se servir, parce qu'elles naissent avec nous, ne meurent qu'avec nous, ne se lassent point, et qu'on peut en quelque sorte leur donner la teinture de la vertu. Telles sont l'envie, la jalousie, l'ambition, l'orgueil, la vanité. Ces passions sont hideuses par leur nature, elles préparent l'ame à être injuste ; et, abandonnées à elles-mêmes, elles se portent aux excès les plus odieux. Cependant elles deviennent quelquefois entre les mains de la politique, émulation, amour de la gloire, prudence, fermeté, héroïsme ; mais, pour voir opérer ces miracles, il faut que les citoyens ne soient pas entièrement corrompus par l'avarice, la paresse, la volupté, et les autres vices qui avilissent l'ame. Craignez, mon cher Aristias, de hâter la ruine de la république, en vous servant de ces passions, si vous ne trouvez auparavant l'art de leur inspirer une sorte de pudeur, et de les associer à quelque vertu qui les tempère et les dirige.

Un médecin habile n'applique pas le même remède à tous les maux. Le pilote d'un vaisseau déploie ou resserre tour-à-tour ses voiles. Tantôt il fuit la côte, tan-

tôt il s'en approche. Là il jette l'ancre; ici il marche la sonde à la main, ailleurs il s'abandonne aux vents. De même l'homme d'état conforme toujours sa conduite à la différence des situations où il se trouve. Il sonde les plaies de sa république; plus attentif à la malignité des symptômes de chaque maladie, qu'aux accidens plus ou moins violens qu'elle produit, il désespère quelquefois du salut de la patrie, quand les citoyens sont encore dans la plus parfaite sécurité.

Les maladies qui, au premier coup d'œil, paroissent les plus effrayantes, ne sont pas toujours les plus dangereuses. Quand on voit un état divisé par des partis, des cabales, des factions, l'imagination en est ordinairement alarmée; on croit qu'il touche au moment de sa ruine; on croit que les citoyens vont prendre les armes et s'égorger, ou que leur ville va devenir la proie de quelque ennemi étranger. Mais ne craignez rien, si les citoyens ont des mœurs, s'ils aiment la tempérance, le travail et la gloire, s'ils craignent les dieux; soyez sûr que la justice leur est encore chère, que leurs passions seront prudentes, et que la république est encore assise sur de solides

fondemens,

fondemens. Des hommes qui ne sont pas abandonnés à des vices grossiers, ne se porteront point aux dernières extrémités. Leur ville ne leur servira point de champ de bataille, quoiqu'ils paroissent furieux. Ils sont ennemis, mais citoyens, et ils se réuniront pour agir de concert, si un étranger ose les attaquer; soyez même convaincu qu'ils se lasseront à la fin de leurs désordres, et y chercheront eux-mêmes un remède.

Tel a été le sort de nos pères, vertueux comme par instinct, avant que d'avoir su établir parmi eux des loix propres à contenir les citoyens dans les bornes de la subordination, et affermir l'autorité des magistrats sans qu'ils en pussent abuser; les habitans de la ville, de la côte et de la montagne paroissoient tous les jours prêts à en venir aux mains pour décider à qui appartiendroit la puissance souveraine (1), et jamais cependant la place

(1) Les habitans de la montagne vouloient qu'on établît à Athènes une pure démocratie; ceux de la plaine demandoient une ariſtocratie rigoureuſe; tandis que les citoyens établis ſur la côte, ſouhaitoient, avec plus de ſageſſe que les autres, qu'on fît un mélange de ces deux gouvernemens. Alors les Athéniens étoient pauvres; ils n'avoient aucun luxe, & ne connoiſ-

publique ne fut souillée de leur sang. Nos pères se lassèrent à la fin de cette situation; et tant les haines étoient alors honnêtes et généreuses, chaque parti sacrifia ses espérances et son ressentiment au bien public. On convint de demander des loix à Solon, et on promit d'y obéir. Qu'il étoit facile alors d'appliquer un remède efficace aux maux de la république! Si notre législateur, d'un caractère trop foible, et dont les lumières étoient bornées, eût été un Lycurgue, nous serions au-

ſoient que les arts utiles. Rien ne prouve mieux qu'ils avoient de bonnes mœurs, que le ſacrifice que chaque parti fit de ſes intérêts particuliers au bien public, en prenant Solon pour arbitre, pour juge & pour légiſlateur.

Si on ſe rappelle la vie de Solon par Plutarque, on ne ſera pas étonné du peu de cas que Phocion ſemble faire du légiſlateur de ſa patrie. Plutarque nous a conſervé quelques morceaux des poéſies de Solon, où les plaiſirs & la volupté ſont célébrés d'une manière peu convenable à un ſage. Il avoit fait, à ce qu'on croit, le commerce dans ſa jeuneſſe; & dans ſa vieilleſſe il fut adonné à l'oiſiveté & aux plaiſirs de la table & de la muſique. Gagné par les careſſes de Piſiſtrate, il abandonna les intérêts de ſa patrie, & finit par être le flatteur, l'ami & le conſeil de l'oppreſſeur de la liberté publique. Comme légiſlateur, Solon ne fit que pallier les maux d'Athènes. Sous prétexte que les Athé-

jourd'hui heureux ; et la Grèce, dont nous n'aurions pas troublé la paix et l'union, seroit florissante.

En voyant passer nos pères sous le joug de Pisistrate, on auroit eu tort de désespérer de la république. Des mœurs austères et mâles devoient servir de ressource contre la tyrannie. Le mal étoit grand, mais les esprits étoient capables de supporter un plus grand remède. Le courage vertueux des Athéniens s'indigna de la servitude. La république, dont tou-

niens n'étoient pas capables d'avoir de meilleures loix que celles qu'il portoit, il ne leur en donna que de médiocres. Il faut que des loix soient bien peu sages quand leur auteur leur survit. Solon ne contenta ni les riches ni les pauvres, en voulant contenter tout le monde. Il donna trop peu d'autorité aux loix & aux magistrats, ce qui laissa subsister les anciens préjugés & les anciennes divisions, & empêcha que le gouvernement ne s'affermît.

Plusieurs loix de Solon sont sages, si on les considère séparément ; mais elles ne partent jamais d'un même principe pour aller au même but ; quelquefois même elles se contrarient ou sont obscures. Il est certain que s'il eût eu les lumières, le génie & la fermeté de Lycurgue, il auroit pu profiter de la confiance que les Athéniens avoient en lui pour les rendre heureux, & former un gouvernement à-peu-près pareil à celui de Lacédémone.

tes les parties étoient saines, en faisant un effort pour chasser le tyran, rompit aisément les chaînes, et reparut plus libre que jamais. L'amour de la patrie prit une nouvelle force, et nos pères firent des prodiges de valeur et de magnanimité.

Je ne me lasserai point de vous le redire, mon cher Aristias, la politique juge des maladies par les mœurs, comme la médecine par le pouls. Quoique Pisistrate fût un tyran tel que le donnent les dieux dans leur colère, c'est-à-dire, qu'il craignît de se rendre odieux par des violences, qu'il déguisât avec adresse le joug qu'il vouloit imposer, qu'il agît avec une feinte douceur, et se cachât sous le masque de la justice et du bien public, il ne put ni tromper ni lasser la fermeté et le courage de notre république. Quoique les trente tyrans, auxquels Lysandre nous condamna d'obéir, fussent au contraire des monstres odieux; quoiqu'aucun droit ne fût sacré pour eux, quoiqu'ils répandissent des torrens de sang, quoiqu'en un mot leurs excès abominables dussent porter nos pères au désespoir, et leur inspirer quelque vertu, Athènes, opprimée et malheureuse, ne sut que pleurer et

trembler. C'est qu'alors, Aristias, nous n'avions plus de mœurs; c'est que Périclès nous avoit amollis par l'oisiveté, la paresse et l'usage des plaisirs; c'est que chaque citoyen, accablé dans sa maison d'une foule de besoins inutiles, n'avoit plus de patrie.

Il fallut que Trasibule, exilé, proscrit, fugitif, vînt briser nos chaînes; mais n'ayant pas conjuré contre nos vices, comme contre des tyrans, nous fûmes incapables de profiter de la révolution que son courage avoit produite. Que nous servoit de reprendre notre ancien gouvernement, quand nos mœurs corrompues en avoient relâché et rompu tous les ressorts? O Trasibule! que ta gloire seroit grande, si, par un second bienfait, tu avois mis ta patrie à portée de profiter du premier! Il falloit armer ton bras contre nos vices, et nous arracher à nos voluptés, pour nous rendre dignes d'être libres.

Le dernier terme des maux d'une république, c'est, poursuivit Phocion, quand les citoyens sont familiarisés avec la honte, et que, couverts tranquillement d'ignominie, la gloire ne leur paroît qu'une

vaine chimère. Une philosophie criminelle fait-elle regarder en pitié un héros et même un simple honnête homme? comptez, mon cher Aristias, que tout est perdu. La république ne sera pas agitée par des commotions violentes, parce qu'on n'y a même plus de ces vices qui supposent une sorte de force et d'élévation dans l'ame: craignez ce calme perfide. La vérité n'est plus dans les cœurs, le mensonge est dans toutes les bouches. Un vil intérêt n'est pas seulement la règle des actions des citoyens, il est même l'ame de leurs pensées. Vous verrez les magistrats se tendre mutuellement des piéges. Vous verrez l'ambitieux ne travailler qu'à décrier son concurrent par des calomnies, vouloir perdre ses rivaux, mais ne pas se donner la peine de valoir mieux qu'eux. En un mot, les vices les plus bas ont jeté les esprits dans une léthargie mortelle, qui ne laisse aucune espérance de salut.

A ces mots, mon cher Cléophane, qui nous présentoient un tableau de notre situation présente, nous tombâmes, Aristias et moi, dans une profonde consternation; nous crûmes entendre prononcer

un arrêt de mort contre notre patrie. Je frémissois en me voyant dans un abyme sans issue, et dont je ne pouvois me faire entendre ni des dieux ni des hommes. Phocion lui-même, comme effrayé de la peinture trop fidelle qu'il avoit faite de nos vices, avoit interrompu son discours; et laissant tomber ses regards à ses pieds, après les avoir élevés au ciel, paroissoit plongé dans une rêverie lugubre. Mille idées accablantes s'offroient avec rapidité à mon esprit. Nous sommes perdus, me disois-je! O Athènes, ma chère patrie, tu cours toi-même à ta ruine! Quelle main assez puissante te retiendra sur le penchant du précipice qui est ouvert sous tes pas? Minerve, viens à notre secours. Non, c'en est fait, les dieux sont sourds; nous avons lassé leur patience.

O Phocion! Phocion! s'écria Aristias, toucherions-nous irrévocablement à notre terme fatal? Les dieux ont-ils ordonné qu'il n'y ait plus d'Athènes? Une ville toute pleine des monumens élevés à la gloire de nos pères, une ville qui possède encore Phocion, seroit-elle condamnée à n'être plus qu'un amas de ruines, ou à ne nourrir dans son sein que des esclaves

faits pour obéir à des étrangers? Nos vices sont grands, ils sont énormes; mais la clémence des dieux n'est-elle pas infinie? Nous puniroient-ils jusqu'à vouloir que Philippe... Non, Phocion, non, les dieux ne le voudront pas. Les Athéniens ont-ils plus de vices et d'erreurs que je n'en avois il y a six jours? Pourquoi ne feroient-ils pas, comme moi, un retour sur eux-mêmes? Après avoir rappellé dans mon cœur l'amour de la vertu, au nom des dieux, Phocion, au nom de notre chère patrie, rappellez-y encore l'espérance.

Aristias, répondit tristement Phocion, ce seroit vous flatter, ce seroit vous donner cette sécurité aveugle qui n'est déjà que trop commune dans Athènes, et dont les dieux frappent les républiques qu'ils veulent perdre sans retour. Quand un tyran s'éleveroit parmi nous, et voudroit, en nous foulant aux pieds, qu'il n'y eût d'or, d'argent, de luxe et de voluptés que pour lui; nos ames, mollement effarouchées par la perte même de nos plaisirs, ne reprendroient pas assez de vigueur pour sortir de leur léthargie. Il n'est plus temps d'espérer, si un Lycurgue ne nous

fait une sainte violence, et ne nous arrache par force à nos vices (1).

Je voudrois, mon cher Cléophane, que vous eussiez été témoin des sentimens que le discours de Phocion faisoit naître dans le cœur d'Aristias. Je voyois avec plaisir que ses yeux s'enflammoient; tour-à-tour il les élevoit au ciel et les portoit sur Phocion. Ses pensées se présentoient en désordre à son esprit, et il ne parloit que par paroles entrecoupées. Que ne puis-je? ..... O Lycurgue! ... Je tenterois ... J'oserois ... Le salut de la patrie n'est pas encore désespéré...... Vous, Phocion, ajouta-t-il en lui baisant avec tendresse les mains, par pitié pour vos malheureux concitoyens, empêchez-les de périr. Soyez notre Lycurgue. Pourquoi ne feriez-vous pas aujourd'hui dans Athènes le miracle qu'il fit autrefois dans

(1) Lycurgue ne fut pas choisi par les Spartiates pour leur donner des loix, comme Solon le fut par les Athéniens. Il médita son projet de réforme avec trente citoyens, qui lui promirent de le seconder. Vingt-huit lui furent fidèles; il leur ordonna de se rendre armés sur la place publique; il y publia ses loix, et intimida ceux qui profitoient des désordres publics. Voyez la vie de Lycurgue par Plutarque.

Lacédémone? Ce législateur, à qui la Grèce a dû six siècles de prospérité, l'honorerions-nous aujourd'hui comme le plus sage des hommes, s'il n'avoit eu le courage de faire violence aux Lacédémoniens en faveur de la justice et des bonnes mœurs? Conjurez, à son exemple, le salut d'Athènes. La vertu n'est pas encore éteinte dans tous les cœurs. Parlez, que faut-il faire? L'amitié de Nicoclès vous secondera; je ne craindrai aucun danger. Vous trouverez encore, comme Lycurgue, trente citoyens capables de vous seconder; mais je ne vous ébranle pas. Votre respect pour des loix qui n'existent plus, vous retient-il? Craignez-vous d'usurper un droit?...

Non, non, mon cher Aristias, lui répondit Phocion, je le sais, on n'est point un tyran, quand on n'usurpe une autorité courte et passagère que pour rétablir et affermir la liberté publique. Quand la loi règne, tout citoyen doit obéir; mais quand, par sa ruine, la société est dissoute, tout citoyen devient magistrat; il est revêtu de tout le pouvoir que lui donne la justice, et le salut de la république doit être sa suprême loi. Trasibule

mérita une gloire immortelle, pour nous avoir affranchis du joug de trente tyrans. N'en doutez pas, on lui seroit supérieur en nous délivrant de la tyrannie de cent passions bien plus cruelles que Critias.

Mais vous ne connoissez pas encore tous nos maux. En vous parlant des différentes maladies dont une république est affectée, je ne vous ai pas encore dit, mon cher Aristias, que des circonstances, en quelque sorte étrangères à cette république, peuvent rendre sa situation beaucoup plus déplorable; elle peut avoir à craindre à la fois ses vices et ceux de ses voisins. Ce qui redouble en effet mes alarmes pour notre patrie, c'est que je vois toutes les villes de la Grèce méditer leur ruine mutuelle, tandis que nous avons à nos portes un ennemi ambitieux et redoutable, qui n'attend qu'un prétexte pour prendre part à nos affaires et nous accabler. Craignons de servir son ambition en voulant sauver notre république. Une révolution telle que celle que Lycurgue fit autrefois à Lacédémone, ne peut s'exécuter sans causer une extrême agitation dans les esprits. A l'approche des bonnes mœurs, quelle résistance ne feroient pas nos citoyens

corrompus? Enhardis par la protection de nos voisins jaloux et inquiets, vous les verriez crier à la tyrannie, et porter leurs plaintes dans toute la Grèce et la Macédoine. Philippe, sous prétexte de protéger une partie des citoyens, et de nous rendre la paix, se porteroit dans l'Attique. Ses pensionnaires, ses amis et les ennemis de la vertu lui ouvriroient nos portes, et il ne manqueroit pas de favoriser le parti de l'injustice et des mauvaises mœurs, pour se rendre nécessaire, et jeter les fondemens de sa domination sur Athènes.

Foibles et corrompus au-dedans, menacés au-dehors, nous devons nous faire une politique convenable à notre situation; elle est telle qu'un remède trop actif causeroit nécessairement notre perte. Il faut d'autres temps, d'autres circonstances pour nous corriger, et je prie les dieux de les amener: ils les amèneront, Aristias. Cette puissance macédonienne, qui nous effraie, ne porte que sur une base fragile. En attendant que la Macédoine rentre dans l'obscurité d'où Philippe l'a retirée, ne songeons qu'à notre conservation. Contentons-nous de ne pas périr.

Au défaut de toute autre vertu, ayons au moins de la modestie et de la prudence. Que je crains l'éloquence emportée de Démosthènes? S'il nous retiroit par malheur de notre assoupissement; s'il nous portoit, dans un moment d'ivresse ou d'indignation, à déclarer la guerre à la Macédoine, nous serions perdus. Les efforts inutiles qu'il a faits pour réveiller en nous quelque sentiment de vertu, ne devroient-ils pas l'avoir convaincu que nous ne pouvons avoir qu'un accès de colère, et que nous ne sommes pas même assez heureux pour conserver long-temps cette passion? Tout ce qui demande du courage, de la prudence et quelque retenue, seroit téméraire pour nous.

C'est le propre des passions de se montrer et d'agir quelquefois avec une espèce d'enthousiasme, Les poltrons, les avares, etc. ont des momens de courage et de prodigalité; mais il faut s'en défier. Plus une passion sort avec violence de son caractère, plus elle est prête à y rentrer. Pour compter sur nos passions, il faut que, éteintes et rallumées à plusieurs reprises, elles aient laissé à notre ame le temps de contracter des habitudes. Des

habitudes nouvelles sont fragiles ; des épreuves médiocres et souvent répétées les fortifient; mais de trop grands obstacles les détruisent. Je conclus de là que dans ce moment nous ne pouvons même tirer aucun secours de nos passions. La fortune, dit-on, peut nous être favorable; mais il n'appartient qu'à une république vertueuse d'espérer des hazards heureux, et de savoir profiter des faveurs de la fortune. Je le dis sans cesse aux Athéniens, vous n'êtes plus ce peuple qui triompha autrefois des forces de l'Asie. Je m'oppose sans cesse à la politique téméraire de Démosthènes; je conseille la paix, parce que la guerre causeroit notre ruine. Connoissons nos forces, ou plutôt notre foiblesse; et puisque nous ne sommes pas les plus forts, ayons du moins la prudence d'être amis de ceux qui le sont.

Phocion se tut après avoir prononcé ces dernières paroles d'un ton plus bas que le reste de son discours : il s'arrêta un moment, en attachant ses regards sur Athènes, dont nous approchions, et ses yeux se remplirent de larmes. Mon cher Cléophane, que les pleurs d'un grand homme sont éloquens ! Vous êtes jeune,

Aristias, reprit Phocion, et veuillent les dieux que vous ne soyez pas témoin des malheurs qui menacent notre patrie. Quelque soit l'avenir, armez-vous d'une sage constance, n'abandonnez jamais la république; servez-la dès aujourd'hui en donnant l'exemple des bonnes mœurs à une jeunesse effrénée, qui devroit faire l'espérance de la patrie, et qui en fait le désespoir. Si un jour vos conseils sont écoutés, si vous prenez un jour en main le gouvernail de ce vaisseau qui fait eau de toutes parts, ne songez à vous éloigner du port, ne vous exposez en pleine mer, qu'après vous être radoubé. Si les dieux ramènent des circonstances plus heureuses; si nous n'avons plus à craindre que nous-mêmes; si nous nous lassons enfin de nos vices; si le ciel permet qu'un jour vous puissiez être le Lycurgue d'Athènes, rappellez-vous, mon cher Aristias, les conseils que vous donne mon amitié.

Ayez toujours devant les yeux que, sans les mœurs, les loix sont inutiles; on n'y obéira pas. N'oubliez jamais que ce sont les vertus domestiques qui font les mœurs publiques. Soyez persuadé que la vertu seule peut rendre un état constam-

ment heureux et florissant. L'ambition, l'injustice, l'intrigue, l'artifice, les richesses, la force, la violence peuvent procurer quelque succès ; mais il est passager, et les suites en sont toujours funestes. En partant de ces principes, vous éprouverez, Aristias, que la politique est une science sûre et facile. Si vous les abandonnez, vous verrez les obstacles renaître sans cesse les uns des autres. Quand la politique est occupée au-dedans à combattre tantôt un vice et tantôt un autre, qu'il faut qu'elle trompe le citoyen ou le gouverne par la crainte, n'est-il pas impossible qu'elle puisse suffire aux besoins de la société ? Si au-dehors elle est obligée de justifier une première violence par une nouvelle fraude, de réparer un mensonge par un mensonge, un dieu pourroit à peine débrouiller le chaos dans lequel elle se trouve bientôt enveloppée. N'oubliez rien, tentez tout pour corriger la république de ses vices ; ne perdez pas un instant, le péril est pressant si quelqu'un de vos ennemis a déjà commencé à prendre l'habitude de quelque vertu. J'ai tremblé pour la Grèce ; j'ai été plus inquiet que jamais sur le sort d'Athènes, quand j'ai vu que

l'ambition habile de Philippe accoutumoit les Macédoniens à la sobriété, au travail, à la patience et à la discipline.

La république est-elle parvenue à aimer ses devoirs? tâchez de les lui faire aimer encore davantage. Ne vous reposez point, car les passions que vous avez à combattre ne se reposent jamais. On n'est jamais assez vertueux, parce qu'on n'est jamais trop heureux. Qui s'arrête dans le chemin de la vertu, a déjà reculé sans s'en appercevoir. N'attendez pas qu'il se soit formé une maladie dans l'état, pour y apporter un remede; peut-être qu'en naissant elle seroit déjà incurable. Tâchez de la prévenir, quelque symptôme l'annonce toujours. Soyez sûr que nos plus grands ennemis, nous les portons en nous-mêmes, ce sont nos passions. Si vous n'en connoissez pas la marche sourde et tortueuse, vous serez surpris comme un général qui néglige de s'instruire des mouvemens de son ennemi. Si vous n'étudiez pas leur langage artificieux, elles vous parleront, mon cher Aristias, et vous croirez entendre la voix de la raison. Si vous ne devez l'alliance de vos voisins qu'à des intrigues, cette alliance sera fra-

gile et toujours douteuse. Ne comptez sur vos alliés qu'autant que vous leur aurez fait du bien, et qu'ils se confieront à votre justice et à votre courage. Aimez et faites, en un mot, le bien de tous les hommes, si vous aimez votre patrie, et voulez la servir utilement.

Voilà, Aristias, ce que j'avois à vous dire sur les principes fondamentaux de la politique; elle exige sans doute plusieurs autres connoissances dans l'homme d'état, et vous devez vous hâter de les acquérir. On ne sauroit trop connoître les loix et les mœurs de son pays, de ses alliés, et en général de tous les peuples dont on peut espérer ou craindre quelque chose. Le commerce des hommes vous apprendra à traiter avec eux; n'espérez pas cependant que votre expérience seule vous puisse donner toutes les lumières dont vous aurez besoin. Si vous ne savez que ce que vous aurez vu, vous sentirez à chaque instant le poids de votre ignorance, à moins qu'une présomption extrême ne vous trompe. C'est en étudiant dans l'histoire les causes des évènemens heureux et malheureux, que vous acquerrez des connoissances sûres. Le passé est une

image, ou plutôt une prédiction de l'avenir. Comptez les vertus et les vices d'un peuple ; et, comme Jupiter, qui, selon les poëtes, a pesé dans ses balances d'or la destinée des républiques et des empires, vous saurez les biens et les maux auxquels il doit s'attendre.

Vous ne serez point un bon citoyen, mon cher Aristias, si dès à présent vous ne vous préparez à être un jour un excellent magistrat. N'aspirez jamais à un emploi, que vous n'ayez acquis auparavant les connoissances nécessaires pour le bien remplir. Il n'est plus temps d'apprendre quand il faut exécuter ; et si on exécute sans être instruit, on n'a d'autre guide que la routine, qui se laisse entraîner au cours des événemens. Voulez-vous remplir votre magistrature avec gloire ? tâchez de connoître les devoirs de vos collègues et de tous les magistrats qui partagent avec vous l'administration de la république. Qui ne connoît qu'une branche du gouvernement, l'administrera mal. N'ayez avec eux qu'un même intérêt, et n'exigez jamais, par orgueil, qu'ils sacrifient les parties dont ils sont chargés à celle qui vous est confiée. Enfin, mon

cher Aristias, conservez précieusement votre réputation. Il ne suffit pas que le magistrat soit homme de bien, il faut même que sa vertu ne puisse être soupçonnée. Si le peuple vous croit juste, soyez sûr que les loix, dont vous serez le ministre, auront une force infinie entre vos mains, et qu'il vous sera aisé de travailler au bonheur public.

*Fin du Tome dix-neuvième.*

# TABLE
## DES ENTRETIENS
### Contenus dans ce Volume.

Fin de la Table.



---

A DIJON, DE L'IMPRIMERIE DE FRANTIN.

t
s
g.

NTIN.

